31
3-A
17

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
19 B
70

3-A 1

V f 24

E. XVII. 524.

RECVEIL DES PREMIERES OEVVRES CHRESTIENNES DE N. LE DIGNE SIEVR DE l'Espine-Fontenay.

R'ASSEMBLEES
PAR A. DE LA FOREST.
Escuyer, sieur du Plessis.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.

PARIS.
Chez IEREMIE PERIER rue Sainct Iacques au Bellerophon.

1600.
AVEC PERMISSION.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

ROME

A MONSIEVR

MONSIEVR THOMASSIN

BAILLIF DE LA PRINCIPAVTE' de Ioinuille.

MONSIEVR,

La perdurable, ferme & fidelle amitié, qui eſt entre vous & l'Autheur de ces petites œuures, recogneue de tout le monde eſgaller la plus louable couple du paſſé, m'a faict facilement iuger, que pour les ſauuer du naufrage, ie ne deuoy les dreſſer à autre port, qu'à celuy où ie ſçay que lon cherit, & le Pilotte, & la barque. Ie ſeray excuſable, ce me

ſemble, en ſon endroit, ſi ie remets entre vos mains ce qui vient de ſa part: mais i'ay crainte de n'eſtre pas aduoué, d'auoir mis en ſon abſence, & ſans ſon cõgé, à la veuë de tout le monde, ce qu'il veut cacher à ſes plus familiers. Vous cognoiſſez que ſon humeur neglige ces aggreables paſſe-temps apres qu'il y a pris plaiſir. Il les veut perdre ſi toſt qu'ils ſont eſclos, non tant pour la crainte du iugement diuers qui s'accompagne ſouuent & d'enuie, & de medire, comme pour le meſpris qu'il a faict de ce doux exercice, qu'il appelle vne gratieuſe perte de temps. I'ay tiré de luy à pluſieurs fois ces petites pieces de deuotion, que i'ay ſemees ſans ordre, attendant que ie luy en puiſſe deſrober & ſouſtraire dauantage. Ie n'ay rien voulu changer ny alterer, quoy que ie les aye priſes ſur des minutes qui n'ont iamais eſté reueiies, ny tranſcrites, & pour ceſte occaſion il y aura pluſieurs choſes qui pourront eſtre deſ-aggreables, mais

ie proteſte de prendre ſur moy meſmes, tout ce qui pourroit eſtre de defaut ou de mal dreſſé. Il ne ſeroit raiſonnable de l'imputer à celuy qui n'a eu autre obiect, que de prendre ces petits loiſirs pour louer Dieu, & non poür faire monſtre de belles parolles ou de ſerieux diſcours. C'eſt en ſon grand & riche temple de chaſteté qu'il faict paroiſtre comme il ſçait releuer ſes vers, & ſolider la matiere quand il luy plaiſt. Il a baſti ce beau temple de ſi grand & recommandable deſſein, qu'il ſe peut iugercapable pour y loger l'honeur & les perfections, car il employe en toutes ſortes d'ordre toute la cimetrie & l'artifice que peuuent apporter les plus grands ſecrets de l'antique & moderne architecture. Il y a trauaillé auec vne ſi curieuſe recerche de ce qui ce peut inuenter ſur les regles des embelliſſemens, que les plus vaillans maiſtres auront ſuiect d'y regarder deux fois, & les dames auront le plaiſir que les plus parfaicts

ornemens ſont à leur gloire. Iay faict tout mon poſſible pour le retirer de ſes mains, mais ie n'ay peu l'obtenir, & croy qu'il n'y a autre moïen de le vaincre que de le coniurer au nom de ceſte ſincere affection qui demeure inuiolable entre vos deux braues eſprits. Si vous m'enuoyez ſes Tragedies, ſes Paſtorelles, ſes Diſcours de la chaſſe, & ſes Amours, auec d'autres belles œuures que ie croy que vous auez de ſon inuention, ie les mettray auec le recueil de ce qui me reſte en proſe. I'ay encor vne partie de ce qu'il a faict à la Cour, durant ces derniers troubles, où il a formé plus de force, & gaigné plus de cognoiſſance. Ses dernieres œuures auſſi ont vn air beaucoup plus releué que ces premieres: mais il ne s'eſlongne point de ceſte facile douceur qui luy eſt naturelle. Ie reclame voſtre protection pour me ſeruir d'excuſe de l'entrepriſe que i'ay faicte ſans ſon conſentement, & me ca-

chant ſous l'ombre de voz aiſles, ie veux demeurer pour iamais

MONSIEVR,

Voſtre bien humble ſeruiteur.

DE LA FOREST.

De Paris ce 20. Iuillet. 1600.

SVR L'AMITIE DV SIEVR THOMASSIN & de l'Autheur.

LEs deux freres tant renommez
Pour leur amitié tant insigne
Ne se sont iamais mieux aimez,
Ni de fidelité plus digne.
Ces deux freres iurent aux Cieux
D'vne lumiere entresuiuie
Et ses deux amis seront mieux
Viuans d'vne eternelle vie.

FLORIMONDE.

Au Sieur du Pleſſis.

TV ne dois deffendre ces vers,
Il vont de trop belle aſſeurance
Ceux qui leur voudroient faire offence
Seroient deux-meſmes deſcouuers
En deſcouurant leur ignorance.

Le Sieur du PORCELET.

SONNET.

Roirois-tu bien LAVNAI *ceſte metamorphoſe*
Que ton Pleſſis qui braue & tient tout à meſpris
Craigne les vains diſcours de ces triſtes eſprits
Qui veulent ſans ſçauoir iuger de toute choſe.

Croy moy, il n'en craint rien, mais bien il ſe propoſe
Que la viue douceur de ces Dignes eſcris
Auront en noſtre Court tant de gloire & de pris
Que ces petitz Cenſeurs tiendront la bouche cloſe.

Ce ſont des Sanſonnets qui n'ont que bec & plume,
Qui parlent ſans ſçauoir, diſcourent par couſtume,
Et croient que leur voix ſoit l'arreſt d'vn reſſort.

Ils n'ont ny de la Court, ny d'Amour cognoiſſance
Lon ſe trompe LAVNAI, *de croire qu'il y penſe*
Il les tient pour ſi peu qu'il ſe feroit grand tort.

De la Fond Fr. du Sieur du Pleſſis.

Au Sieur du Plessis.

LE marinier iuge de l'eau
L'Alcmiſte du feu qu'il ſouſle,
Le Cordonnier de ſa pantouſle,
Et le Peintre de ſon tableau:
Mais c'eſt vn malheur ordinaire,
Que celuy qui feroit le moins
Veut eſtre iuge du bien faire,
Et ne vaut pas vn faux-teſmoins.

Le ſieur de MORE.

Au Sieur du Plessis.

CEux qui iugeront de trauers
Ces doux discours d'vn gouſt
Ils trouueront la douceur fade, (malade
Comme vn enfant la mort aux vers:
Mais qui lira d'affection
Ceſte nayueté ſi douce,
Il verra que la douceur pouſſe
Iuſques à la perfection.

M. D. L. H. Medecin.

LES MVSES EN faueur du Sieur le Digne.

CALLIOPE.

MIlle & mille Eſprits enuieux
Qui n'ōt ny vertu ny puiſſance
Veulent ſouuent iuger du mieux.
Sans iugement & ſans ſcience,
Tout ce qu'ils voient leur deſplaiſt,
Rien n'eſt bien à leur fantaiſie,
Mais leur cueur plain de-ialouſie
Se faict cognoiſtre tel quil eſt.

CLION.

CHacun diuerſement eſcrit,
Chacun diuerſement façonne,
Chacun ſur le trait qu'il s'addonne

N'eſt pas pouſſé d'vn meſme eſprit
Laiſſe le mal, choiſi le bien,
Tu peux le laiſſer, ou le prendre,
Il nous ſied trop mal de reprendre
Lœuure qui ne nous couſte rien.

VRANIE.

LEs eſprits ſont auſſi diuers
Que ſont les fleurs d'vne prairie
Mais c'eſt le beau de l'vniuers
Qu'en tant de beautez il varie.
Ne blaſme iamais ſans ſuiect.
Tout ne peut pas eſtre ſemblable
Pour rendre vne choſe aggreable
Il faut varier ſon obiect

POLIMNIA.

SI tu as dedans ton iardin
Des arbres de diuerſe ſorte
Tu prens plaiſir de voir qu'en fin
Chacun ſon diuers fruict apporte
L'vn eſt bon & l'autre eſt meilleur,
L'vn eſt franc, & l'autre eſt ſauuage,

Mais en fin tout ſert en meſnage
Soit pour le fruict, ſoit pour la fleur.

EVTERPE.

LEs peintres ſur meſme tableau
Ne tiennent pas meſme maniere
Toutesfois tout eſt trouué beau
Quand tout eſt faict de main ouuriere,
Les plus grands Maiſtres auiourd'huy
Cerchent les traicts de michel-Ange,
Et lon ne treuue pas eſtrange
S'ils ne font pas ſi bien que luy.

MELPOMENE.

LOn ſçait que Petrarque et Ronſart
Sont au plus beau lieu ſur Parnaſſe
Ceux qui ont la nature & l'art
Ne laiſſent pas d'y treuuer place:
Le Digne y ſeroit des premiers
Aſſis au bord de la fontaine
Et auroit des plus beaux Lauriers
S'il en vouloit prendre la peine.

THERPSICORE

CEux qui recercheront le dous
Aymeront ce coulant bien dire
Car il n'eſt pas facille à tous
De bien & doucement eſcrire,
Ceux qui ayment la grauité
Y trouueront vn air fort graue,
Car quand cet eſprit veut, il braue
Sans quitter ſa nayueté.

TALIA.

CEux qui blaſment la belle humeur
Et l'honneur des Ames gentilles
Ce ſont de gros freſlons ſans cœur
Ou mouches guéſpes inutilles,
Ils tournent toute choſe en fiel,
Ils corrompent les plus parfaites
Et voudroient garder les auettes,
De faire la Cire & le miel.

ERATO.

L'Enuie eſt vne paſſion,
Qui ne loge qu'en mauuais Am

Elle fuit la perfection,
Et court touſiours apres le blame,
Mais ſa malice ne peut rien,
Pour nuire à la bonne fortune
Moins que l'ombre d'vn petit chien,
Qui aboye au clair de la Lune.

BOIS PERRIN.

LES TROIS GRACES
En faueur des œuures du Sieur le DIGNE.

BEaux vers vous ſortez pour paroiſtrez
Sans le congé de voſtre maiſtre
Mais on ne vous en peut blaſmer
Le Pleſſis a trop de courage
Pour vous garentir de l'orage
Du plus dangereux de la mer.

Demarez beaux vers aggreables
Les Graces vous ſont fauorables
Saluez le Soleil leuant
Voguez touſiours à plaines voiles
Vous auez deux claires eſtoilles
Qui vous marqueront le bon vent.

Voſtre Autheur a trop de merite
Et le Pleſſis trop de conduitte
Pour vous garder de tout effort
Ne craignez donc point la fortune
Malgré la tempeſte commune
Vous irez ſurgir à bon port.

HENRIETTE DE LA CHESNAIE.

Au Sieur le Digne.

LE Digne ie te pri' ne trouue point mauuais,
Si i'ay logé ton Nom & mon Nom dans ce liure
Ie ſçai bien que ton Nom ſera touſiours viure.
Et ie veux viure auſſi auec toy pour iamais.

LE LESSIS.

Au Sieur le Digne.

LE Digne eſt par trop reformé
Depuis qu'il veut faire rétraicte,
De ne vouloir eſtre nommé
En choſe qu'il a ſi bien faicte.

LA BASTIE.

RECVEIL
DES PREMIERES OEVVRES DE N. LE DIGNE
sieur de l'Espine-Fontenay.

RASSEMBLÉ
PAR A. DE LA FORESTS
ESCVYER SIEVR
du Pleßis.

MEDITATION 16.

INITIVM SAPIENTIÆ
Timor Domini.

GRAND gouuerneur du Ciel, conduitte sage & sainte,
Qui as mis la prudẽce en l'effect de ta crainte,
Fai que i'aime ta gloire, & craingne ton pouuoir,
Que ce reßentiment ßoit la puißante bride

A

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

Pour retenir le cours de l'erreur qui me guide
Et contre ta Iuſtice, & contre mon debuoir.

Mon humeur, malgré moy, à ſon gré me tranſporte,
Et ſi ta ſeule crainte, & plus ferme & plus forte,
N'arreſtoit coup ſur coup mes folles paßions :
I'iroy auec le vent de nature & du vice
Violemment porté me fondre en precipice,
Dans l'abiſme cruel de mes affections.

Pour me perdre en mon mal cent fois ie me hazarde:
Mais ta crainte m'arreſte, & ta bonté me garde,
L'vne eueille mon Ame, & l'autre ouure mes yeux:
Heureuſe & douce crainte où ie prens la prudence,
Pour voir les ſaints treſors de la toute puiſſance,
Et les biens eternelz de la gloire des Cieux.

Cette crainte ne craint ni le fer ni l'eſpee,
Car l'Ame par le fer ne peut eſtre frapee,
Ie ne crains point l'effort qui peut tuer le corps,
Ie crains, de iuſte peur, ta Iuſtice eternelle,
Qui peult perdre à iamais mon Ame criminelle
Dans l'effroiable horreur du Royaume des mors.

Ie crains ton bras vengeur qui ton ire ſeconde,
Qui ne craindroit celuy qui iugera le monde,
Qui changera de face à tout cet vniuers:
Qui nous reprochera ſes graces offencees,
Et punira le mal des ſecrettes penſees
Par l'eternel braſier de l'ardeur des Enfers.

Les puissantes vertus des Ordres Angeliques.
Les Ornemens du Ciel, les astres magnifiques
Qui te seruent sans cesse en leur cours arresté:
Tout ce que la grandeur de ta force rassemble,
Tremble tout deuant toi: car il fault que tout tremble
Soubz le iuste pouuoir de tant de Majesté,

Les merueilleux secretz de tant d'œuures si belles,
Le grand cintre du Ciel tout persemé d'estoilles,
Les discordans accordz des diuers Elemens;
D'vne ferme ordõnance en tout temps sont leur charge,
Soubs l'aisle de ta crainte, & rendent tesmoignage
Du respect asseuré de tes commandemens.

La Terre preparee à suiure sa Nature,
Embellit les saisons de diuerse peinture
Et par le beau des fleurs donne l'espoir du fruit:
La Mer qui recognoist ce qu'il faut qu'elle suiue:
Demeure obeissante & son onde craintiue,
N'outrepasse iamais le riuage prescrit.

Si la beauté du monde en si bel ordre vnie,
Craint touſiours toutefois ta puissance infinie,
Soit en haut sur les Cieux soit en terre icy bas:
Moy, las! que doi-ie craindre, où me doi-ie reduire
Inutille pecheur qui ne sers que de nuire,
Qui scay ce qu'il faut faire & si ne le fai pas,

Si tost que i'ouure l'Oeil, ie voy que toute chese
A seruir tes grandeurs librement se dispose,

Chacun faict ſon office & n'y manque iamais:
Et moy ſeul ie t'offence, & ie ne puis congnoiſtre
Que ie romps les liens & l'ordre de mon eſtre,
Cerchant touſiours la Guerre où doibt eſtre la Paix.

Ie voy d'vn meſme temps ta Iuſtice ſeuere,
Qui arme ſa rigueur d'vne viue colere,
Et balance le bras pour me perdre ſoudain:
Tout ainſi que iadis la tempeſte & la foudre
Perdit toute vne armée & mit au vent la poudre
De la force d'Aſſurqui ne craignoit ta main.

Ainſi ton feu vengeur violemment deuore
Les plus creux fondemens de l'infame Gomorre,
Tout bruſle, tout abiſme, & ſe perd deuant luy:
En moins d'vn prompt momẽt tout eſt reduit en cẽdre,
Moy qui t'offence, ô Dieu, ne doi-ie pas aprendre,
Qu'il faut deuenir ſage à l'exemple d'autruy.

Ces premieres Beautez, ces natures parfaites
Que ta fœconde voix pour le Ciel auoit faites,
Qui d'vn temps eurent l'Eſtre & la fœlicité,
Pour n'auoir eu ta crainte ont ta gloire perdue,
Et ta iuſte Iuſtice en leur faute eſtendue,
A condamné leur troupe au feu d'Eternité.

L'homme auſſi que ta grace auoit rendu capable
Des treſors eternelz, ſe perdit, miſerable,
Lors qu'il perdit ta crainte, & fit des Dieux nouueaux:
Comme tu fus ſon pere auſſi tu fus ſon Iuge,

Et lors pour le punir le violent Deluge.
Abisma tout le monde au goulfre de ses eaux.

Ne doi-ie pas donc craindre vne force si grande,
Doi-ie pas obeir celuy qui me commande?
Et suiure la clarté qui me donne le iour.
Seigneur, fay que d'vn temps ie te craigne & ie taime,
Et que pour ne tomber soubz ta iustice extreme,
Ie viue soubz ta crainte & meure en ton Amour.

QVATRAIN. I.

LA fortune, l'honneur l'esperance, des hommes,
Ce grand astre du iour qui esclaire en tout lieu,
Nostre estre & nostre Esprit vient de l'Esprit de Dieu,
Et la gloire est a Dieu & tout ce que nous sommes.

QVATRAIN. 2.

LE bon chiẽ vient de Race & l'Aigle braue & fiere
Engendre des Aiglons hagars braues & fiere.
Du Coursier genereux viennent de bons Coursiers.
Mais vn mauuais enfant vient souuent d'vn bon Pere.

SONNET.

Ous le calme repos d'vn tranquille ſilence,
Couuert du voile obſcur des ombres de la nuit,
Lors que l'air eſt ſans vent, que la terre eſt ſans bruit,
Que l'eſprit ſans obiect demeure en ſa puiſſance.

Ramaſſez les treſors de voſtre intelligence,
Eſprits qui craignez Dieu, chaſſez ce qui vous nuict,
Et comme à la clarté du beau Soleil qui luit,
Voyez dedans le Ciel voſtre premiere eſſence.

Si voſtre Ame vne fois en ce bon-heur rauie,
Peut comprendre l'eſtat de l'eternelle vie:
Ce corps ne luy ſera qu'vne obſcure priſon.

L'honneur luy ſemblera de la paille allumée,
La richeſſe du vent, la vie vne fumee,
Et la douceur du monde vne amere poiſon.

QVATRAIN. 3.

REcerche la ſcience & croy quelle eſt ſans doubte,
La guide de la vie & l'œil de la vertu,
Si tu és ignorant hé pauure homme qu'es-tu.
Que l'ombre mal conduit d'vn corps qui ne voit goutte.

MEDITATION xvij.

FACTVS EST REPENTE DE cœlo ſonus.

AV mois le plus paré de la ſaiſon plus belle,
Au plus gratieux iour de ce gracieux mois,
Que la ſage Nature en ſa beauté nouuelle
Pare de fleurs la prée, & de feuilles les bois.

Durant le clair ſerain de ſi douce iournee,
Les fidelles Eſprits à meſme heure aſſemblez,
Attendoient la promeſſe & la grace ordonnee,
Pour les rendre à iamais du premier bien combluz.

Soudain, comme l'eſclat d'vn violent tonnerre,
L'on entendit du Ciel vn ſon plain de merueille
Qui, rempliſſant de bruit le reſte de la terre,
Remplit ces ſaintz eſleuz de parfaicte douceur.

Ce bruyant tourbillon paſſant ſur cette trope,
Donnoit dans l'Edifice, & l'alloit eſmouuant,
Comme on voit les ſapins s'eſmouuoir ſur Rodope,
Alors qu'ilz ſont pouſſez de la force du vent.

Alors l'Eſprit promis, la flamme viue & Sainte,
Entourne eſgallement ce petit nombre eſleu,
Et rallumant la foy cachee ſoubz la crainte,
Penetre dans leur Ame en myſtere de feu.

Ces Peres à l'instant ardans de cette braise,
Sentent nouueaux desirs de cet Esprit nouueau,
Ce feu les purifie, ainsi qu'en la fournaise,
Le feu rend l'or plus riche, & plus pur & plus beau,

Ilz doubtoient parauant, leur foy mal assuree
Se recceloit craintiue & ne paroissoit pas,
Mais lors la Verité d'eternelle duree
Les rend pleins d'asseurance au mespris du trespas.

Voila, sans plus tarder, de l'vn à l'autre polle,
Suiuant ce vif Esprit qui les guide en tout lieu,
Ilz vont par tout le monde annoncer la parolle,
Et monstrer les effectz des puissances de Dieu.

Ces pauures ignorans qui mesnageoient leur vie,
Parmi les hameçons, les nasses, & les retz,
Ont maintenant au Ciel l'Ame toute rauie,
Ilz parlent toute langue & sçauent tous secretz.

Ces pescheurs idiotz, ces pauures mercenaires,
Perdus parmi la foulle & cabez sans renom,
Vont preschant la grandeur des choses salutaires,
Et font courir le peuple au grand bruit de leur nom.

Ilz preschent dans le temple, ilz preschent dans la place,
Ilz parlent du moteur de ce grand vniuers,
Et le profond sçauoir d'vne si grande grace
Confond les plus sçauans de tant d'hommes diuers.

Ceux de l'heureux terroir, ceux du rouge riuage,

Ceux du Pontique port, ceux du Nil au grand cours,
Demeurent estonnez, d'entendre en leur langage
Les emouuans effors de leurs doctes discours.

Les peuples assemblez de l'vne à l'autre borne,
Ceux qui ont le grand cercle en Zenit esleué,
Ceux qui sont sous le Canchre, & ceux du Capricorne,
Ont en leur propre langue vn truchement treuué.

Les furieux Demons qui prenoient la licence,
De dominer la terre en l'vn & l'autre bout
Prenoient soudain la fuite à leur seule presence,
Au nom de ce grand Dieu qui commande partout.

A ce Nom Sacro-sainct qui rend leur voix hardie,
Ils abandonnoient hors du corps tourmenté:
S'ils imposoient les mains, soudain la maladie,
Par ce diuin pouuoir cedoit a la santé.

O Diuine douceur! o Bonté sans pareille,
Consolateur de l'ame, Esprit plein de tous biens,
Quel esprit icy bas comprendra ta merueille,
S'il n'a l'Esprit Seigneur, d'estre au nombre des tiens.

Viens donc, Esprit viuant, belle & claire lumiere,
Respends tes clairs rayons sur mon infirmité,
Et dechassant l'obscur de ma prison premiere,
Ouure mes yeux au tour de ta diuinité.

Par le prompt dissoluant d'vne sorte cendree,

Separe de mon cœur l'impur qui reſte encor,
Et par la douce ardeur de ta flammè Sacree.
Rendz moy deuant ta face auſſi luiſant que l'or.

Que mon Cœur, pour iamais, ſe rendre en cette eſpreuue,
Plus facille & plus mol qu'il n'eſtoit endurci,
Et que mon Oeil s'ouurant à ton Soleil ſe treuue,
Plus ſubtil & plus clair qu'il n'eſtoit obſcurci.

Que me purifiant de ma malice enorme,
De l'eau de ton Amour ie me ſente aroſé
Et prenans de tes mains vne nouuelle forme,
Ie ſois, ſelon ta grace, à tout bien diſpoſé.

Pouſſé diuinement dans le fort de mon Ame,
Le ſoufle le plus doux du vent de tes Zephirs,
Affin que ta douceur comme le dous du baſme,
D'vne agreable Odeur rempliſſe mes deſirs.

Vien Sacré don des Cieux, Source de tout merite,
Qui gouuerne la vie, & commande à la mort,
Vien Eſprit de ſecours ſeule & ſeure conduite,
Fay voguer de bon vent mon nauire à bon port.

QVATRAIN. 4.

LEs grands fleuues ſe font de bien petite ſource,
Les Cites prennent trait de petis fondements,
Et les hommes auſſi de petis mouuements.
Font ſouuent des deſeins qui font vne grand cource.

SONNET.

MISERABLE mortel qui vois dessus ta teste
De la main du tres-haut la forte pesanteur,
N'entendras tu iamais la voix de ce pasteur,
Qui soingneux te predit la future tempeste:

Tourne les yeux sur toy, voy ton mal manifeste,
Peux tu fuire le pois de si iuste fureur?
Ne crains tu point le coup de ce foudre vengeur
Qui eslance sur toi la volonté cœleste.

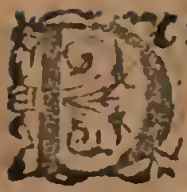
Quand tu resens l'effect de la main vangeresse
Tu congnois bien alors le malheur qui t'opresse;
Soudain tu crie a l'aide & demande merci,

Le danger en naissant te fait naistre la crainte,
De la crainte le mal, & puis du mal la plainte.
Mais le peril passé la crainte passe aussi.

QVATRAIN. 5.

BEnisses ce grand Dieu qui de rien a fait naistre,
Le supresme eslément l'air & la terre & leau.
Qui fait torner les Cieux par vn ordre si beau.
Et ingés a l'effect quelle est la main du maistre.

SONNET.



CES profancs mondains adonnez à mal faire,
Qui n'ont rien que la face & la façon d'humain,
Qui vont ſemant l'iuraye au milieu du bon grain,
Ayant le naturel à tout bien tout contraire.

Ces malins ſont touſiours leur pratique ordinaire.
Dreſſans en mille endrois deſſein deſſus deſſein,
Et vomiſſant le mal qui leur remplit le ſein,
Gaſtent de leurs venins la table ſalutaire.

Les harpies ainſi cruelles & gourmandes,
En rauiſſant ſoudain les ſolides viandes,
Infectoient à l'inſtant & l'air & la maiſon.

Ces mondains prophanés ont cette meſme audace,
Leur voix eſt aſſez douce, aſſez belle eſt leur face,
Mais ils ſont tous remplis de mortelle poiſon.

QVATRAIN. 6.

IL faut executer ſur l'heure & ſans attendre,
Souuent pour differer l'on perd de beaux ſubiects
La prompte diligence, eſt mere des effects
Qui perd l'occaſion ne la peut plus reprendre

SONNET.

ESPRIS qui ſupportez l'inſolente riſee,
Des moqueurs de ce monde & des malicieux,
Que vous eſtes cõſtãs de pouuoir gracieux,
Vaincre ainſi des malins l'humeur maladuiſee:

Celuy qui a pour nous ſa grandeur meſpriſee,
Souffroit ainſi l'effort des Iuifz audacieux,
Luy qui pouuoit ſoudain faire tonner les Cieux,
Et rendre d'vn clin d'œil toute force briſee.

Ce charitable Agneau qui n'a faict reſiſtance,
Vous aprant, beaux Eſprits, cette belle conſtance
Qui ne craint le meſpris, le monde, ni la mort.

Le monde perira, la mort n'eſt qu'vn paſſage,
La Chreſtienne doucement meſpriſe cet effort,
Car elle a pour ſa part le Celeſte heritage.

QVATRAIN. 7.

HOnore les vieillards que l'exercice & l'age
Sous l'aille des vertus à rendus plus ſçauans
La longue experience eſt l'honneur de leurs ans
Et leur prudent conſeil le peut rendre plus ſage.

SONNET.

VOyci le mois d'Auril & la saison naissante.
L'air est tout gratieux les ventz sont tous remis.
Les Arbres des foretz par l'hyuer tous demis
Reprennent peu à peu leur beauté verdissante.

Cette saison nouuelle en douceur florissante,
Ressemble au premier âge à qui tout est permis
Qui s'esleue en ieunesse, & qui semble estre mis
Pour l'ornement du monde en sa grace croissante:

Mais ce verd n'a qu'vn temps, car l'ordre de nature,
Gaste ceste saison par la forte froidure,
Et la ieunesse aussi par la force des ans;

Le Printemps toutesfois tous les ans renouuelle,
Mais l'homme moins heureux vieillit auec le temps,
Et ne voit qu'vne fois sa ieunesse si belle.

QVATRAIN. 8.

DOnne gloire sans fin a la puissance saincte
De ce grãd Dieu tout bon, tout iuste & tout parfait
Las! il te peut deffaire aussi-tost qu'il ta faict,
Si tu n'as son Amour tu dois auoir sa crainte.

SONNET.

LOBIECT des vains desirs, le malheur ordinaire,
Des trauerses du Siecle & l'incommodité,
La source des grandeurs, & de la vanitê
Ne destournẽt iamais le bõcœur de biẽ faire

Heureuse recompence à l'homme debonnaire,
Qui, resolu, peut viure auec tranquillité,
Soit en temps de repos, soit en aduersité,
Tirant de toute chose vn profit salutaire.

Comme vn ferme rocher souuent battu de l'onde,
Il demeu[illegible] de ce monde,
Car la grace l'assiste, & l'espoir le soustient.

Son Ame entre ces flotz asseurée & prudente,
Prend party sur le champ de tout ce qui suruient,
Et de son seul salut seulement se contente.

QVATRAIN. 9.

CHerche dedans ton cœur plustost que dans vn liure
Les actes genereux de tes maieurs passez.
Mais songe cependant que ce n'est pas assez,
Desçauoir leurs vertus si tu ne les veux suiure

MEDITATION 18.

DESIDERIVM PECCATORVM PERIBIT.

QVAND *ie penſe á moy meſme & qu'il*
faut à toute heure,
Sans cognoiſtre le temps
Que ie quitte le monde, & que triſte ie
meure,
Forcé d'abandonner la commune de-
meure
Et la fleur de mes ans.

O Dieu que de douleur! que mon Ame comblée
De trop de paſſion,
Se ſent en ce combat diuerſement troublée,
Et combien coup ſur coup eſt ſouuent redoublée
Cette agitation.

Ie ſuis preſſé de dueil, ie ſuis batu de crainte,
La peur me va ſuiuant:
Car ie voy qu'à ce point de rien ne ſert la plainte,
Et que tout mon deſſein n'eſt qu'vne Idole feinte
De fumée & de vent.

Ie me pers de souci, ie tremble miserable,
Iusques au fond du cœur
Iugeant que toute chose est en fin perissable,
Et que ce peu de vie à chacun tant aimable
Se perd comme vne fleur.

Ce corps qui se baingnoit en sa delicatesse,
Nageant en ses plaisirs
Payant le dron commun à la Parque maistresse,
Dont retourner en pouldre, & perdre sa ieunesse
Auec tous ses desirs.

Les trompeuses douceurs de la chair delicate
Qui le pipe & l'endort,
Les differents effets du penser qui le flatte
D'vne force couuerte & d'vne feinte ingratte,
Le trainent à la mort.

Que feras tu, mon Corps? que feras tu, mon Ame?
A ce departement,
I'appreiende le mal que mon mal'heur me trame,
Ie recognoi ma faute, & ie voy bien la flame
Qui bruſle à mon tourment.

Ce Demon importun qui est tousiours en voye
Pour trouuer son repas,
Rugit autour de moi, m'enuironne & cottoye,
Et comme vn fier Lion qui descouure sa proye
Accourt à mon trespas.

De ſes ardans regards il m'esblouit la veue,
Et met deuant mes yeux
Les fureurs de mon age en pechez continue
Il me bat par moy meſme, & cruel s'eſuertue
De m'empeſcher les Cieux.

Pour me faire perir par la rage puiſſante.
De mille vains regrets
Comme dans vn miroir ſa main me repreſente
La beauté de la vie, & la douceur plaiſante
Des deſirs plus ſecrets.

Puis pour mieux m'attaquer, par ſes ruſes contraires,
Et par diuers aſſaux
Il faict paroiſtre en front les troupes aduerſaires.
Et mille deſeſpoirs des pechez volontaires,
Auec tous mes defauts.

Que feray-je Seigneur, en moy pour me deffendre
Contre tant d'ennemis?
Ie m'armeray ſoudain & de ſac & de cendre,
I'yray dedans le fort de ta grace me rendre.
Pendant qu'il m'eſt permis,

I'embraſſeray ta Croix, Enſeigne glorieuſe,
Seul trophee d'honneur,
Et ſuiuant ta Bonté touſiours victorieuſe,
I'attendray l'ennemy d'vne ame courageuſe,
Couuert de ta faueur.

La foy, fille de grace, accourant à la charge,
Conduira mon secours,
Et moy tout renforcé d'ardeur & de courage,
Sans plus craindre l'effroy de ce dernier passage,
Ie finiray mes iours.

SONNET.

IE voy deuant mes yeux d'vne importune presse,
A toute heure du iour mes pechez voleter,
Comme l'on voit la nuit mille feux bluter,
Et ce frequent obiect me trauaille sans cesse.

I'ay offencé Seigneur, helas! ie le confesse,
Et cognoissant mon mal, ie vien pour me ieter
Aux pieds de ta douceur, qui seul le peut remettre
Du point de mon salut en si grande tristesse.

I'ay merité la mort, i'en attends la sentence:
Mais, ô saincte bonté, c'est toy seul que i'offence,
Toy seul seiour de grace, & siege de douceur.

I'ay mon dernier appel à ta misericorde,
Masseurant sur toy mesme, ô pere de concorde!
Qui ne veux ni le mal, ni la mort du pecheur.

SONNET.

POVR me faire bannir du Celeſte heritage,
Et condamner ma vie à l'eternelle mort,
Le Seigneur DIEU vengeur par ſon dernier reſſort
Appellera le monde en commun teſmoignage:

Le Ciel qui rondement faict touſiours ſon voyage,
Sans manquer de deuoir, ſouſtiendra que iay tort,
De manquer à celuy qui tout iuſte & tout fort,
Qu'auoit faict l'heritier de l'eternel partage.

L'air, la Terre, & la Mer, qui d'humeur ſi feconde,
Produiſent pour moy ſeul tant de treſors au monde,
Accuſeront touſiours mon infidelité:

Ie ne puis pas nier ma deſobeiſſance,
Que ferai-ie, Seigneur, en cette extremité?
Ie cercheray ma grace en ta douce clemence.

QVATRAIN. IO.

PArle de tes maieurs louange leur memoire
Celebre leurs grandeurs leur valleur & leur foy,
Si tu nas du courage, ilz n'ont rien faict pour toy.
Tu iouiras des biens, mais non pas de la gloire.

SONNET

PRINCES *qui commandez aux peuples de la terre,*
Qui tenez tout le monde asseruy soubz vos loix,
Qui voulez que tout tremble à voſtre ſeule voix,
Remplissant l'vniuers de menace & de guerre.

Voyez cõme le Ciel vos Empires enſerre,
Voyez laſtre du iour & la mere des mois,
Ce ne ſont que flambeaux de ce grand Roy des Rois,
Qui vous peut tous ruiner d'vn ſeul coup de tonnerre;

Iugez qu'il n'vſe pas de ſa iuſte puiſſance,
Alors que voſtre Orgueil inſolemment l'offence,
Conſiderez ſa force, apprenez ſa douceur:

Voyez comme il gouuerne en ordre toute choſe,
Gouuernez vous ainſi. Le Roy qui ſe propoſe
D'imiter ce grand Roy, Regne plain de bon-heur.

QVATRAIN. II.

LE peuple eſt le bras droit & la force du Prince,
Le Prince eſt lœil du peuple & la reigle & la loy,
Le peuple doit au Prince & l'honneur & la foy.
Et le bon Prince doit la paix a ſa prouince.

Du haut Ciel toutefois tu as daigné descendre,
Pour me vestir de gloire & me combler de bien.

Octroye moy Seigneur cette robbe nouuelle,
Qu'à mon retour ie cherche à la porte des Cieux:
I'implore à deux genoux la pitié paternelle,
Le regret dedans l'ame & les larmes aux yeux.

La rigueur te retient, mais la douceur te prie,
La nature te force au bien que ie pretend:
La raison me condamne, & la pitié s'escrie,
Pour obtenir en fin le pardon que i'attend.

Tu promets de donner à celuy qui demande,
Et tu promets d'ouurir à qui pousse à ton huis:
Ie demande & i'espere vne grace bien grande,
Et ie puis l'esperer puis que tu l'as promis.

Ie voy qu'à la rigueur ma faute est sans refuge,
Et que ie suis perdu par le point de la loy:
Mais tu seras Seigneur, & mon Pere & mon Iuge,
Iugeant selon toy-mesme & non pas selon moy.

Tu es ce Pere doux qu'vn sainct amour transporte,
Qui du mal que i'ay faict ne veux te ressentir:
Et ie voy ta clemence accourir sur la porte
Plus encline au pardon que moy au repentir.

Ce publique vsurier qui prestoit sans mesure
Et les moyens du peuple auarement suçoit,

Trouua soudain la grace en quittant son vsure
Et si tost qu'il demande aussi tost il reçoit.

Cette folle beauté qui faisoit sacrifice
De ses sales desirs viuant à l'abandon,
Aussi tost qu'à tes pieds elle iette son vice,
Aussi tost dans son ame elle sent le pardon.

Quoy que plus grand pecheur que ce pecheur publique,
Plus que cette mondaine au monde abandonné
I'espere toutefois de ta main pacifique
Le mesme doux effect que tu leur as donné.

Sur ce constant espoir ie m'asseure & me fie,
Me voila sur ta porte à demander mercy,
Fay que l'esprit viuant qui l'esprit vivifie,
Me conduise en ta grace, en me tirant d'icy.

SONNET.

QVEL plaisir peus tu prendre Ame ingrate & rebelle,
A suiure les desseins de ta peccante humeur?
N'entends-tu point d'enhaut la tonante clameur,
De celuy qui se plaint de t'auoir faict si belle?

Pour iouir dans le Ciel de la gloire immortelle
Tu as pris ta naissance & Dieu en fut l'Auteur
Ingratte en l'offençant crains tu point sa fureur,
Qui te peult foudroier de la flamme eternelle

Il est long à punir, mais sa lente Colere
Punit plus griefuement que plus elle differe.
Deteste donc ta faute, & retourne à ton bien.

Estouffe les desirs qui t'ont nourrie au vice,
N'offence plus celuy qui t'a formé de rien,
Ou bien tu sentiras le bras de sa iustice.

SONNET

LEs pervers periront, & la troupe servile,
Qui se plonge aux bourbiers de son sale peché,
Et sembleront au foin de la chaleur touché
Qui croist dessus les murs, & se seiche inutille

Mais les enfans de Paix, qui d'vne ame tranquille,
Suivent les simples pas ou leur Chef à marché
Et qui ont dans le Ciel leur desir attaché,
Ils produiront tousiours leur verdure fertille.

Ils seront tout ainsi que la fœconde palme
Planté e en bon terroir en lieu paisible & calme,
Qui croist verte & plaisante, & porte fleurs, & fruict

Et les meschans seront comme pouldre menue
Qu'vn tourbillon de vent emporte en vne nue,
Et pert en vn instant sa memoire & son bruict.

PARAPHRASE SVR LE Pſalme 136.

Super flumina Babylonis.

XXXI.

OVCHEZ du iuſte dueil de noz pertes extremes,
Nous plorions eſtonnez tous languiſſans & bleſmes,
Sur la riue d'Euphrate aupres de Babylõ,
Regrettans en douleur l'eſtat de noſtre vie,
Sous le ioug eſtranger durement aſſernie,
Lors qu'il nous ſouuenoit des douceurs de Sion.

Dans les arbres prochains noz Harpes mal tendues
Eſtoient, deçà delà negligemment pendues,
Noz violons caſſés eſtoient ſans archelets:
Noz luths iadis ſi doux demeuroient innutiles,
Et lors ne ſeruoient plus qu'aux araignes ſubtiles,
Pour y tramer leur toille & tendre leurs filets.

Les truels fils d'Aſſur & l'orgueilleux Caldee
Qui nous auoient tirez de la ſaincte Iudee,

Et nous tenoient captifz à leurs loix obligez,
Vouloient faire chanter noſtre troupe dolente
Las comment peut chanter celuy qui ſe lamente!,
C'eſt vn effect contraire aux eſprits affligez.

Oubliez (diſoient-ils) l'ennuy qui vous martire,
Accordez à la voix l'Epinette & la Lire,
Le ſon des inſtruments reſiouit les eſprits:
Recueillez les douceurs de voz belles muſiques,
Et chantez deuant nous les gracieux Cantiques
Que ieunes vous auez de voz peres apris.

Comment chanterions nous du grand Dieu la loüange,
Sur ces prophanes bords, en vne terre eſtrange,
Où nous portons le ioug de la captiuité,
Où nous auons la voix, & la force affoiblie?
Ha que pluſtoſt Seigneur ma main dextre t'oublie,
Que d'oublier l'honneur de ta ſaincte Cité.

Que ma langue muette arride & deſeiche e
Demeure à mon palais pour iamais attachee
En perdant la parolle & la voix ſur le lieu,
Si ie n'ay ta memoire à toute heure en ma bouche,
Et ſi autre plaiſir plus viuement me touche
Que le bien de Solmie, & l'honneur de mon Dieu.

Souuienne toy Seigneur des cruautés horribles,
Lors que les fils d'Edon furieux & terribles
Emporterent ta ville, & ton Temple d'aſſaut:
Alors que ſans pitié de nous, ny de noz plaintes,

MEDITATION 18.

DESIDERIVM PECCATORVM PERIBIT.

QVAND *ie penſe á moy meſme & qu'il*
faut à toute heure,
Sans cognoiſtre le temps
Que ie quitte le monde, & que triſte ie
meure,
Forcé d'abandonner la commune demeure
Et la fleur de mes ans.

O Dieu que de douleur! que mon Ame comblée
De trop de paſſion,
Se ſent en ce combat diuerſement troublée,
Et combien coup ſur coup eſt ſouuent redoublée
Cette agitation.

Ie ſuis preſſé de dueil, ie ſuis batu de crainte,
La peur me va ſuiuant:
Car ie voy qu'à ce point de rien ne ſert la plainte,
Et que tout mon diſſem n'eſt qu'vne Idole feinte
De fumée & de vent.

Ie me pers de souci, ie tremble miserable,
Iusques au fond du cœur
Iugeant que toute chose est en fin perissable,
Et que ce peu de vie à chacun tant aimable
Se perd comme vne fleur.

Ce corps qui se baingnoit en sa delicatesse,
Nageant en ses plaisirs
Payant le droit commun à la Parque maistresse,
Doit retourner en pouldre, & perdre sa ieunesse
Auec tous ses desirs.

Les trompeuses douceurs de la chair delicate
Qui le pipe & l'endort,
Les differents effets du penser qui le flatte
D'vne force couuerte & d'vne feinte ingratte,
Le trainent à la mort.

Que feras tu, mon Corps? que feras tu, mon Ame?
A ce departement,
I'apprehende le mal que mon mal'heur me trame,
Ie recognoi ma faute, & ie voy bien la flame
Qui bruste à mon tourment.

Ce Demon importun qui est tousiours en voye
Pour trouuer son repas,
Rugit autour de moi, m'enuironne & coitoye,
Et comme vn fier Lion qui descouure sa proye
Accourt à mon trespas.

De ſes ardans regards il m'esblouit la veue,
Et met deuant mes yeux
Les fureurs de mon age en pechez continue
Il me bat par moy meſme, & cruel s'eſuertue
De m'empeſcher les Cieux.

Pour me faire perir par la rage puiſſante.
De mille vains regrets
Comme dans vn miroir ſa main me repreſente
La beauté de la vie, & la douceur plaiſante
Des deſirs plus ſecrets.

Puis pour mieux m'attaquer, par ſes ruſes contraires,
Et par diuers aſſaux
Il faict paroiſtre en front les troupes aduerſaires.
Et mille deſeſpoirs des pechez volontaires,
Auec tous mes defauts.

Que feray-je Seigneur, en moy pour me deffendre
Contre tant d'ennemis?
Ie m'armeray ſoudain & de ſac & de cendre,
I'yray dedans le fort de ta grace me rendre.
Pendant qu'il m'eſt permis,

I'embraſſeray ta Croix, Enſeigne glorieuſe,
Seul trophee d'honneur,
Et ſuiuant ta Bonté touſiours victorieuſe,
I'attendray l'ennemy d'vne ame courageuſe,
Couuert de ta faueur.

La foy, fille de grace, accourant à la charge,
Conduira mon secours,
Et moy tout renforcé d'ardeur & de courage,
Sans plus craindre l'effroy de ce dernier passage,
Ie finiray mes iours.

SONNET.

IE voy deuant mes yeux d'vne importune presse,
A toute heure du iour mes pechez voleter,
Cõme l'on voit la nuit mille feux bluter,
Et ce frequent obiect me trauaille sans cesse.

I'ay offencé Seigneur, helas! ie le confesse,
Et cognoissant mon mal, ie vien pour me ieter
Aux pieds de ta doucur, qui seul le peut remedier
Du point de mon salut en si grande tristesse.

I'ay merité la mort, i'en attends la sentence:
Mais, ô saincte bonté, c'est toy seul que i'ofence,
Toy seul seiour de grace, & siege de douceur.

I'ay mon dernier appel à ta misericorde,
Masseurant sur toy mesme, ô pere de concorde!
Qui ne veux ni le mal, ni la mort du pecheur.

SONNET

PRINCES qui commandez aux peuples de la terre,
Qui tenez tout le monde asseruy soubz vos loix,
Qui voulez que tout tremble à vostre seule voix,
Remplissant l'vniuers de menace & de guerre.

Voyez cõme le Ciel vos Empires enserre,
Voyez lastre du iour & la mere des mois,
Ce ne sont que flambeaux de ce grand Roy des Rois,
Qui vous peut tous ruiner d'vn seul coup de tonnerre;

Iugez qu'il n'vse pas de sa iuste puissance,
Alors que vostre Orgueil insolennment l'offence,
Considerez sa force, apprenez sa douceur:

Voyez comme il gouuerne en ordre toute chose,
Gouuernez vous ainsi. Le Roy qui se propose
D'imiter ce grand Roy, Regne plain de bon-heur.

QVATRAIN. II.

LE peuple est le bras droit & la force du Prince,
Le Prince est lœil du peuple & la reigle & la loy,
Le peuple doit au Prince & l'honneur & la foy.
Et le bon Prince doit la paix a sa prouince.

MEDITATION, 19.

PATER PECCAVI IN CÆLVM ET CORAM TE.

PARDON, seigneur, pardon, Pere que seul i'adore,
Ne déchasse en ton ire vn enfant débauché,
Ie confesse ma faute & repentant i'implore
Tout ce qui sert de voil à couurir mon peché.

Ie suis ce mal-heureux forcé de sa misere,
Touché de son offence, & vaincu du debuoir
Qui recherche à la fin la mercy de son pere,
Esperant plus de bien qu'il n'en doit receuoir.

Ie suis ce fils ingrat, helas qui ne merite,
D'estre assis à ta table; indigne d'y manger,
Trop heureux seulement de la part plus petite
Des restes du repas de ton moindre berger.

I'ay quitté le bel air de mon propre heritage,
Pour viure dans l'ordure & y perdre mes iours

Et ayant

Et ayant follement consommé mon partage
Ie me trouue esloigné d'amis & de secours.

Poussé de mes desirs porté de ma folie
Ie me suis de moy-mesme au mal precipité:
Mais ta bonté Seigneur, facilement oublie
Les defaux de mon aage & ma temerité.

Honteux de ma douleur & dolent de ma honte
I'Approche donc ton siege au sejour de douceur
Croyant que par pitié en fin tu feras conte
Sinon de ma priere, au moins de mon malheur.

En perdant le respect ie dois perdre la grace
Et ta iuste colere auec iuste raison,
Dois destourner de moy ta paternelle face
Et me faire empescher labort de ta maison.

Ie t'ay trop offencé pour auoir l'asseurance
D'attendre pour cet heure vn traittement humain:
Ie sçay bien que ma faute empesche l'esperance,
Mais tu ne veux pas perdre vn œuure de ta main.

Paternelle douceur à chacun secourable
Qui punis par contrainte & non par volonté:
I'inuoque en ma faueur cette main pitoyable
Qui balance la peine au poix de ta bonté.

Ie sçay que ie ne suis qu'vn sec amas de cendre
Qui vole au vent, qui passe & se pert en vn rien,

Du haut Ciel toutefois tu as daigné descendre,
Pour me vestir de gloire & me combler de bien.

Octroye moy Seigneur cette robbe nouuelle,
Qu'à mon retour ie cherche à la porte des Cieux:
I'implore à deux genoux la pitié paternelle,
Le regret dedans l'ame & les larmes aux yeux.

La vigueur te retient, mais la douceur te prie,
La nature te force au bien que ie pretend:
La raison me condamne, & la pitié s'escrie,
Pour obtenir en fin le pardon que i'attend.

Tu promets de donner à celuy qui demande,
Et tu promets d'ouurir à qui pousse à ton huis:
Ie demande & i'espere vne grace bien grande,
Et ie puis l'esperer puis que tu l'as promis.

Ie voy qu'à la vigueur ma faute est sans refuge,
Et que ie suis perdu par le point de la loy:
Mais tu seras Seigneur, & mon Pere & mon Iuge,
Iugeant selon toy-mesme & non pas selon moy.

Tu es ce Pere doux qu'vn sainct amour transporte,
Qui du mal que i'ay faict ne veux te ressentir:
Et ie voy ta clemence accourir sur la porte
Plus encline au pardon que moy au repentir.

Ce publique vsurier qui prestoit sans mesure
Et les moyens du peuple auarement suçoit,

Trouua

Trouua soudain la grace en quittant son vsure
Et si tost qu'il demande aussi tost il reçoit.

Cette folle beauté qui faisoit sacrifice
De ses sales desirs viuant à l'abandon,
Aussi tost qu'à tes pieds elle iette son vice,
Aussi tost dans son ame elle sent le pardon.

Quoy que plus grand pecheur que ce pecheur publique,
Plus que cette mondaine au monde abandonné
I'espere toutefois de ta main pacifique
Le mesme doux effect que tu leur as donné.

Sur ce constant espoir ie m'asseure & me fie,
Me voila sur ta porte à demander mercy,
Fay que l'esprit viuant qui l'esprit vinifie,
Me conduise en ta grace, en me tirant d'icy.

SONNET.

QVEL plaisir peus tu prendre Ame ingrate & rebelle,
A suyure les desseins de ta peccante humeur?
N'entends-tu point d'enhaut la tonante clameur,
De celuy qui se plaint de t'auoir faict si belle?

Pour iouir dans le Ciel de la gloire immortelle
Tu as pris ta naissance & Dieu en fut l'Auteur
Ingratte en l'offençant crains tu point sa fureur,
Qui te peult foudroier de la flamme eternelle

Il est long à punir, mais sa lente Colere
Punit plus griefuement que plus elle differe.
Deteste donc ta faute, & retourne à ton bien.

Estouffe les desirs qui t'ont nourrie au vice,
N'offence plus celuy qui t'a formé de rien,
Ou bien tu sentiras le bras de sa iustice.

SONNET

LEs pervers periront, & la troupe serville,
Qui se plonge aux bourbiers de son sale peché,
Et sembleront au foin de la chaleur touché
Qui croist dessus les murs, & si seiche inutille

Mais les enfans de Paix, qui d'vne ame tranquille,
Suivent les simples pas ou leur Chef à marché
Et qui ont dans le Ciel leur desir attaché,
Ils produiront tousiours leur verdure fertille.

Ils seront tout ainsi que la fœconde palme
Planté e en bon terroir en lieu paisible & calme,
Qui croist verte & plaisante, & porte fleurs, & fruict

Et les meschans seront comme pouldre menue!
Qu'vn tourbillon de vent emporte en vne nue,
Et pert en vn instant sa memoire & son bruict.

PARAPHRASE SVR LE Pſalme 136.

Super flumina Babylonis.

XXXI.

OVCHEZ du iuſte dueil de noz pertes extremes,
Nous plorions eſtonnez tous languiſſans & bleſmes,
Sur la riue d'Euphrate aupres de Babylõ,
Regrettans en douleur l'eſtat de noſtre vie,
Sous le ioug eſtranger durement aſſernie,
Lors qu'il nous ſouuenoit des douceurs de Sion.

Dans les arbres prochains noz Harpes mal tendues
Eſtoient, deçà delà negligemment pendues,
Noz violons caſſés eſtoient ſans archelets:
Noz luths nadis ſi doux demeuroient innutiles,
Et lors ne ſeruoient plus qu'aux araignes ſubtiles,
Pour y tramer leur toille & tendre leurs filets.

Les cruels fils d'Aſſur & l'orgueilleux Caldee
Qui nous auoient tirez de la ſaincte Iudee,

Et nous tenoient captifz à leurs loix obligez,
Vouloient faire chanter noſtre troupe dolente
Las comment peut chanter celuy qui ſe lamente!,
C'eſt vn effect contraire aux eſprits affligez.

Oubliez (diſoient-ils) l'ennuy qui vous martire,
Accordez à la voix l'Epinette & la Lire,
Le ſon des inſtruments reſiouit les eſprits:
Reueillez les douceurs de voz belles muſiques,
Et chantez deuant nous les gracieux Cantiques
Que ieunes vous auez de voz peres apris.

Comment chanterions nous du grand Dieu la loüange,
Sur ces prophanes bords, en vne terre eſtrange,
Où nous portons le ioug de la captiuité,
Où nous auons la voix, & la force affoiblie?
Ha que pluſtoſt Seigneur ma main dextre i'oublie,
Que d'oublier l'honneur de ta ſaincte Cité.

Que ma langue muette arride & deſeiche e
Demeure à mon palais pour iamais attachee
En perdant la parolle & la voix ſur le lieu,
Si ie n'ay ta memoire à toute heure en ma bouche,
Et ſi autre plaiſir plus viuement me touche
Que le bien de Solmie, & l'honneur de mon Dieu.

Souuienne toy Seigneur des cruautés horribles,
Lors que les fils d'Edon furieux & terribles
Emporterent ta ville, & ton Temple d'aſſaut:
Alors que ſans pitié de nous, ny de noz plaintes,

Ils massacroient ton peuple, & couroiẽt les mains taintes
De carnage, & de sang tout bouillant, & tout chault

En entant de furie ils crioient, tue tue
Portés le feu par tout, courrez de rue en rue,
Ne laissés rien d'entier de tous ces bastimens,
Tués, pillés, bruslés, vsés de la victoire,
Que la posterité ne puisse auoir memoire,
Ni de Ierusalem, ni de ses fondemens

Fille de Babilon, insolente & superbe,
Qui nous vois maintenant par troupes sus cette herbe
Mal'heureux en suiectz à mille cruautés,
Tu te ris de noz pleurs, ha cœur plus dur que roche
Pleure pleure sur toy, car ton mal'heur aproche,
Pour te traitter ainsi que tu nous as traittés

Heureux cent fois celuy qui vainqueur formidable,
Quelque iour, a ton rang, te rendra miserable
Foulant aux pieds tes Rois, ton peuple, & ton orgueil
Qui d'estruira tes murs, embrasera tes Temples,
Et ne te laissera par tes propres exemples,
Que la douleur en l'ame, & les larmes en lœil.

Heureux qui se iettant dans ta ville occupée,
Fera passer ton peuple au tranchant de lespée,
Le tuant sans respect, du sexe, ny des ans,
Heureux qui tirera l'enfant de ta mammelle
Luy brisera la teste & d'vne main cruelle.
Vengera sur les tiens, la mort de noz parens.

ODE.

Eueille toy foible vieilleſſe.
Qui par tant & tant de dangers
Veux amaſſer tant de richeſſe,
Pour la laiſſer aux eſtrangers,
Voi que per la viciſſitude:
Les euenemens ſont diuers;
Et que ſouuent l'ingratitude,
Eſt trop commune en l'Vniuers.

Tu crains en viuant de bien faire,
Voulant bien faire apres ta mort:
Mais l'on fera tout le contraire
Des biens que tu cheris ſi fort
Ton ordonnance ſera vaine,
Tes ſucceſſeurs ſeront ſans foy
Et tel iouira de ta peine,
Qui ne penſera pas en toy.

Puiſque d'vne auarice extreme,
Pour tant de threſors amaſſer,
Tu n'as croiance qu'en toy meſme,
Toy-meſme auant que de paſſer,
Tu dois auſſi d'vne ame haute
Tous les afligés ſecourir,

Et ſans cette peur d'auoir faute
Ne te fier ſur l'aduenir.

C'eſt vne trop grande impudence
D'amaſſer tant d'or & dargent,
Et au fond de telle abondance
Demeurer touſiours indigent:
Les auares ſont miſerables,
Leur mal ne ſe peut excuſer,
D'auoir des biens innumerables
Et de n'en ſçauoir pas vſer.

C'eſt en vain qu'en la ſepulture
L'Egypte enfermoit ſes treſors,
Tout l'or que produit la nature
Ne ſert de rien parmy les mers:
Celuy eſt eſtimé plus ſage
Qui preuoit le temps de plus loing,
Les biens ne ſont que pour l'vſage
Il s'en faut ſeruir au beſoing.

Celuy qui d'vne main peu chiche
Sçait bien diſpoſer de ſes biens,
Se voit de iour en iour plus riche,
Car chacun benit ſes moyens:
Et lors que pour ſa derniere heure
La parque arreſte ſon fuſeau,
Il a le Ciel pour ſa demeure
Et tout le monde eſt ſon tombeau.

SVR LE PSALME 103.

Benedic anima mea Dominum omnia quæ intra me sunt.

MEDITATION.

TOVT ce qui est de vif de prompt & de sensible
Dedans le plus segret des forces de mon cœur
Benisse du tres-haut la puissance inuincible
Et loüange sans fin sa gloire & sa grandeur.

Dispose toy mon ame afin de donner gloire
A celuy qui te donne & la vie & les biens:
Conserue cherement cette heureuse memoire,
Car l'homme est bien-heureux qui peut estre des siens

C'est luy plain de douceur qui purge par sa grace
Le dangereux poison de tes iniquitez,
Qui d'vn sainct lauement toute ta faute efface,
Et guerit les douleurs de tes infirmités.

Il t'a donné la vie & cent fois te la donne,

La retirant cent fois, des gouffres de la mort,
Il honore ton chef d'vne riche couronne,
Et sa misericorde est l'astre de ton sort.

C'est luy qui te remplit d'vne heureuse abondance,
Qui te comble de biens, d'honneurs, & de plaisirs.
Qui renforce ton ame, & qui par sa clemence
Contente par effect l'espoir de tes desirs.

Comme l'Oiseau roial renouuelle en la mue,
Et sort plus alongé plus hagard & plus beau,
Ta force tout ainsi d'vn sainct desir esmue,
Sera toute nouuelle & ton cœur tout nouueau.

Dieu selon sa bonté faict sa misericorde,
Mais iuste en iugement, il iuge l'Vniuers:
Sa seuere iustice, à sa bonté sacorde,
Car en sauuant les bons il punit les pervers.

Iadis au grand Hebrieu de grace fauorable
Il monstra le fraié du droit chemin des Cieux,
Et aux fils de Iacob sa vois irreuocable,
Prescha ses volontez, pour les suiure en tous lieux,

Que la misericorde est gracieuse & grande
Du seigneur tout puissant! que grande est sa douceur,
Il attend patient que le pecheur s'amende,
Et se rende capable en fin de sa faueur.

Il ne veut pas vser de sa iustice extreme.

Il peut bien s'il le veut nous punir promptement.
Mais selon nos pechés sa puissance supréme
Ne veult a la rigueur nous donner le tourment.

Mais autant que le Ciel en sa plus haute enceinte
Sur le rond de la terre est largement voulté,
Autant le seigneur Dieu, sur ceux qui ont sa crainte
Faict estendre l'effect de sa saincte bonté.

Autant que le couchant est distant de l'Aurore
Autant que le midy est eslongné de Lours
Autant cette bonté loin du cœur qui l'adore
De tant d'iniquités faict eslongner le cours.

Comme vn pere touché des lois de la nature,
En pardonnant la faute embrasse son enfant,
Ainsi le createur, aime sa creature,
Et s'amollit aux pleurs du coeur obeissant.

Il recognoist nostre estre, & sçait ce que nous sommes
Nous deseichens soudain comme l'herbe des champs,
Ce n'est que terre & fange & les plus grands des hõmes
Se flaitrissent plustost que les fleurs du printemps.

Les fleurs tombent à bas au premier vent qui vente,
Et les foibles mortels sont si tost abatus,
Que l'on voit le matin leur grandeur florisante,
Mais bien souuent le soir on ne la reuoit plus.

La grandeur du grand Dieu & sa gloire eternelle,

De ſiecle en ſiecle dure & ne change iamais,
Sa puiſſance eſt ſans fin & ſa clemence eſt telle
Qu'elle tient toute choſe & en ordre & en paix.

Sa douceur eſt touſiours fauorable & propice
Aux fils des fils de ceux qui gardent ſon renom:
Et touſiours a leur garde il maintient ſa iuſtice,
S'ils gardent ſa memoire & l'honneur de ſon nom.

Il a choiſi le lieu de ſon grand tabernacle,
Sur les cintres des Cieux par deſſus le Soleil:
Il commande par tout de ſon haut habitacle,
Et fait trembler le monde au ſeul clin de ſon œil.

Beniſſez le Seigneur vous eſſences legeres,
Qui plus prompts que l'eſclair vous trouués à ſa voix,
Qui portés ſur le vent voz aiſles meſſageres,
Miniſtres diligens du decret de ſes Loix.

Vous ſainctes legions inuincibles armees
Soudains executeurs du vouloir du grand Dieu,
Donnés gloire à celuy qui vous tient animees
Pour celebrer ſans fin ſa louange en tout lieu.

Tout ce que la nature anime & viuifie,
Tout ce qui eſt ſans vie & git ſans mouuement,
Par tout cet vniuers le Seigneur glorifie
Beniſſant ſon ſainct Nom de moment en moment.

Et toy mon ame auſſi bien heureuſe en ton eſtre,

Riche & parfaict ouurage en tant d'œuures parfaicts,
Non ingratte des biens que tu doibs recognoistre
Donne gloire au Seigneur, & le loue en ses faitts.

ODE.

POVRQVOY faictes vous tant de bruit
Petits Roitelets sans puissance,
Pourquoy gardez vous iour & nuict
L'estroit de vostre obeissance.
Pourquoy de si fermes rempars,
Munissez vous voz Citadelles
Et pourquoy tant d'œuures si belles
Batissez vous de toutes pars,

Vous voulez fonder vostre honneur
Par le hazard de vostre vie,
Hé ne seroit-il pas meilleur:
De ne la tenir asseruie,
soubz ceste vaine Ambition
Qui vous trouble & vous bat sans cesse,
Et qui cruelle ne vous laisse,
Iouir de vostre affection.

Hé que sert c'et ardent desir
Pour vne despence si folle,
Puis que la vie & le plaisir:
Si tost & si soudain s'enuolle.
Ce beau soleil qui voit si clair,

Se mocque de vous voir en peine
Grauer vostre nom sur la reine,
Et fonder vos desseins en l'air.

Congnoissés vous pas que le temps
Ruine toute sorte d'ouurage.
Vous faictes comme les enfans,
Lors qu'ils font leur petit mesnage,
L'vn bastit son petit chasteau,
Ammoncellant pierre sur pierre:
Et l'autre iette tout par terre
En passant, d'vn coup de chappeau.

Si vous auiez quelque pouuoir
De prolonger vos iours d'vne heure,
Vous auriez raison de preuoir
A quelque fortune bien seure,
Mais puisque pour tout vostre effort
Vous n'auez pas plus de durée,
Croyez que l'heure est mesurée
Qui vous doit conduire à la mort.

Vous perdez repas & repos
Courans apres la vaine gloire
Et cherchés l'honneur & le los
Par la force de la memoire,
Vous faites vn grand apareil,
Pour vn triomphe de parade,
Mais tel triomphant vous regarde,
Qui vous verra dans vn Cercueil.

Ce grand ce puissant souuerain
Que vostre foible orgueil mesprise,
Cest celuy qui tient en sa main
Le foudre, & le feu qui tout brise,
Vos bataillons le plus souuent
Qui marchent de si fiere audace
Sont plustost rompus qu'vne glace,
Et plutost perdus que le vent.

Tremblez tremblés à tous les coups
Que vous entendés le tonnerre.
Et croyez qu'vn plus grand que vous
Commande au Ciel & en la terre,
Tout ce que vous pouuez auoir,
D'honneur, & de grandeur royalle,
Vient de sa d'extre liberalle.
Car c'est luy qui à tout pourueoir.

CANTIQVE. 112.

Laudate pueri dominum.

XXV.

CHANTEZ petits enfans qui viués
sans offence
En la perfection d'vne pure innocence
Chantez d'vn cœur entier & louez le
seigneur:
Redoublez les Acords de ses belles louanges,
Vos innocentes vois imiteront les Anges
Qui benissent la haut le nom de sa grandeur.

Soit beni le sainct nom du seigneur qui faict estre
Tout ce grand vniuers & qui fait recognistre.
Sa puissance infinie en sadiuersité,
Par nous, par nos enfans, par leur race future,
Et par le temps des temps qui passe la nature,
Soit loué son sainct nom en toute eternité.

Du poinct ou le soleil commence son voyage,
Iusqu'a lextremité de la bouche du Tage.
Et iusqu'au dernier but de la borne des iours,

Soit loué le ſaint nom du grand Dieu redoutable,
Grand nom duquel la force en ces faictz admirable.
Dure de ſiecle, en ſiecle, & durera touſiours.

Sa puiſſance eternelle a nulle autre ſeconde,
Triumphe par deſſus les puiſſances du monde.
Car ceſt le Dieu treshaut, treſgrand, treſglorieux,
Ceſt le Dieu de Iacob, le grand Roy de victoire,
Qui plain de Maieſté eſt aſsis en ſa gloire.
Sur vn Troſne eſleué pardeſſus tous les Cieux.

Qui peut eſtre ſemblable a la magnificence,
De celluy qui tient tout ſoubz ſa toute puiſſance.
Qui ordonne & commande a tous les élemens,
Qui ne s'arreſte point, ſur le point des limites,
Qui voit du haut du Ciel les choſes plus petites,
Et penetre la terre au fond des fondemens.

Il conſeille, il ſoulage, il éleue, & redreſſe,
Celluy quo ſans ſecours la neceſsité preſſe,
Languiſſant miſerable en ſon affliction,
Il a ſoucy du pauure en ſa triſte aduenture,
Et le tirant en fin & de honte & dordure,
Il rechange leſtat de ſa condition.

Il le tire ſouuent du lieu le plus infime,
Pour laſſeoir en ſon rang ſur vn throſne ſublime,
Tenant place au millieu des Princes & des Roys,
Il faict d'vne holette vne lance Royalle,
Et les ſimples bergers aux grands Roys il eſgalle,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

Car ceſt luy qui commande aux honneurs & aux lois.

Il faict par ſa bonté que la triſte ſterille
Se peut veoir bien heureuſe vne mere fertille,
Qui remplit ſa maiſon de beaux ieunes enfans,
Quelle voit touſiours croiſtre alentour de ſa table,
Comme ieunes laurier's qui d'vn rang delectable.
Sur le bort d'vn ruiſſeau ſont touſiours verdiſſans.

Du point donc ou le iour par ſa courſe ordinaire,
Iettant ſes rayons dor, ſe leue & nous eſclaire.
Iuſques a lautre point ou loge ſa clarté,
Soit loué le ſainct nom du grand Dieu du tonneirre,
Que les Cieux, que les feux, l'air, la mer, & la terre,
Soient remplis d'inſtrumens pour chanter ſa bonté.

ODE.

LE iour n'eſt pas encores venu,
Et le dernier point de mon heure
Eſt pour quelque temps retenu.
Mon Ame toute triſte en pleure,
Ne pouuant pas encor voller,
Ou elle penſoit bien aller,
Pour faire eternelle demeure.

La nature ſent la ſanté
Qui reprena peu a peu ſa force
Le ſens qui s'eſtoit abſenté,
Retourne encor dans cette eſcorce,
Mais l'ame qui n'a plus ſoucy
Que de quitter ce monde icy,
Ne ſe plaiſt plus en ceſte amorce.

Son plaiſir le plus ſoucieux,
Ceſt d'eſtre hors de ceſte vie;
Car elle a logé dans les Cieux,
Son eſperance & ſon enuie,
Elle quitte tout icy bas,
Deſirant que par le treſpas,
Elle ſoit dans le Ciel rauie.

Sentant ce Corps ademy mort,
Comme ſi l'heure fuſt venue,
Elle penſoit ia eſtre au port,

Sus le bris de la nef rompue,
Mais par l'effect d'vn prompt secours,
Son vaisseau reprend nouueau cours,
Et retourne en la mer emeue.

Le prisonnier qui s'eschapoit,
Estimant sa vie assurée,
Sattriste ainsi lors qu'il se voit,
Remis en prison plus ferrée.
Et le petit oyseau repris,
Se plaint lors qu'il se voit remis
Dans vne Cage plus serreé.

Ce desir ainsy arresté
Dedans Ceste Cage mondaine,
Regrette encor sa liberté
Qui luy semblait toute prochaine,
Quiconque a recongneu le bien
Qui loge au Ciel, n'estime rien
Le monde qu'vne prison vaine

Si pour eschapper vne fois,
Dune maladie importune,
Lon n'estoit plus subiet aux lois,
Ny de la mort, ny de fortune,
Lon sentiroit quelque plaisir
Mais il fault a la fin mourir,
Cest vne contrainte commune.

Il faut que l'homme tost ou tard,

Vienne touiours a ce passage,
Ce neſt poinct par certain hazard,
Ceſt par lordinaire partage.
Qui eſt ordonné de lahault.
Qui peut bien mourir comme il fault
Faict heureuſement ſon voiage.

SONNET.

Lon blasme ſans ſubiet le deſir, de l'honneur,
Car ce deſir n'eſt point que dans vne belle ame,
La vertu de ſoimeſme a la gloire ſemflame.
Comme au pris merité de ſon parfaict bonheur,

'e deſir fit dõner dune maſle vigueur,
Sur le gouffre des eaux, le premier coup de rame,
Lon poſe aubout du champ le Laurier, & la Palme,
Pour Couronner d'honeur la vertu du vainqueur

on dict que la vertu de ſoi meſme eſt contente,
Mais elle ſentretient de ceſte belle attente.
Qui nous faict remarquer noſtre immortallité

ar les cœurs vertueux ſont pouſſés d'vne enuie,
De monſtrer aux viuans vne honorable vie
Et laiſſer leur memoire a la poſtcité

SVR LA NATIVITE DE N.S. IESVS CHRIST.

XXVII.

CE IOVR est bien heureux, Iour digne de memoire
Qui remplit tous les Cieux de louange, & de-gloire
Et redonne a la terre vne eternelle paix,
La foy retourne au Monde heureusement suiuie,
Du repos assure de leternelle vie,
Ou lin fini bonheur demeure pour iamais.

Par la premiere erreur de limprudente mere
Nous estions acablés sous le ioug de misere,
Pour porter les rigueurs de la punition.
Mais la foy dune Vierge auiourd'huy nous deliure.
Et son obeissance heureuse nous faict viure,
Capables des douceurs de benediction.

Ce que nature en soy ne pouuoit pas comprendre,
Ce que nostre raison ne pouuoit pas entendre.
Ce que nostre Ame encor ne pouuoit pas sauoir,

Ce qui eſt par deſſus les miracles eſtranges,
Ce qui faict eſtonner l'ordre meſme des Anges.
Tout grand, tout admirable, au iourdhui ſe faict voir.

Celuy ſeul que le Ciel de ſiecle en ſiecle honore,
Celuy ſeul que la terre en reuerance adore,
Celuy que toute choſe aprouue pour auteur.
Contre lordre ordonné en lorde de nature,
Dun eternel lien faict que la creature.
Se reioinct par la grace, auec ſon Createur,

Celluy que les Bergers pauurement ont veu naiſtre,
Ceſt le filz bien aymé le filz de ce grand maiſtre,
Qui a formé de rien la Lune & le Soleil,
Qui a Cintre les Cieux en ceſte forme ronde,
Qui a faict dune lin dœil la terre, & lair, & londe,
Et qui peult tout deffaire encores dun Clin d'oeil.

Le grand œuure du monde, & tant d'autres merueilles
Que nous admirons tant, ne ſont en rien pareilles
Aux myſteres ſacrez de ſa natiuité:
Luy qui deuoit vanger iuſtement noſtre offence,
Pour nous iuſtifier abbaiſſe ſa puiſſance,
Et couure ſa grandeur de noſtre humanité.

Celuy qui eſt vray Dieu, vraye eſſance immortelle,
Eſt né homme mortel, vray fils d'vne pucelle,
Qui ne ſent poinct de peine en ſon enfantement,
Mais qui plaine de foy, & de ioye ſaiſie,
A donné gloire à Dieu d'auoir eſté choiſie,

Pour porter le ſuiect de noſtre ſauuement.

Qu'extreme fut lamour de la puiſſance haute,
Qui au lieu de punir par rigueur noſtre faute,
Lui meſme nous rachepte, & ſe donne pour pris,
Quextreme fut la foy de la vierge treſſage,
Qui croyant ſans doubter au Celeſte meſſage.
Fut mere de ſon pere, & fille de ſon filz.

SONNET.

SOVBZ le bourbeux limon de londe eſpoiſſe & noire,
Des gouffres infernaux ou demeure l'oubly,
Iette tous nos pechez & dun triple reply
Abiſme ô ſeigneur Dieu pour iamais la memoire.

Tu és le Dieu vengeur, mais tu ne fais pas gloire,
D'exterminer vn peuple en ſon mal affoibli,
Fay plutoſt qu'vn pardon doucement eſtably,
Repreſente a nos yeux ta puiſſance notoire.

Pardonne donc ſeigneur a ce peuple eſtonné,
Ceſt luy pour qui iadis ton cher filz s'eſt donné,
Deſtourne pour iamais ſon peché de ta face,

Le iuge doit punir par rigueur les meſchans,
Mais le pere plus doux chaſtie ſes enffans,
Puis oubliant leur faute, il les remet en grace.

SONNET.

SONNET.

NE m'abandonne point Seigneur qui m'as formé,
Que la douce faueur d'vne assistance sainte
Donne force à ma vie, à la mort jà contrainte
Par le cours de ce monde, où ie suis enfermé.

Comme vn ardant flambeau sans sujet allumé
Rend la cire fondue, & sa lumiere esteinte:
Ainsi mon triste cœur, qui n'a bien que par feinte,
Se fond dans son feu mesme, & se voit consumé.

Emporté des ardeurs de mon âge trop folle
I'ay faict couler mes iours, comme la cire molle
Qui s'escoule & se perd par la force du chault:

Mais tu es le secours à mon malheur propice
R'allume mon esprit pour luire à ton seruice,
Bien-heureux est celuy qui te sert comme il fault.

QVATRAIN 12.

LA Nature en son ordre est par tout mesuree,
Toute chose en son poinct se porte également,
Toute substance dure en son propre element,
Mais vn peuple sans chef n'est de longue duree.

SONNET.

Et omnia vanitas.

QVe faites vous mortels qui à perte d'haleine
Suyuez le vain obiect du monde deceuant?
Les enfans vont ainſi vainement pourſuyuant
L'inconſtant papillon qui les fuit par la plaine.

Quand vous ſerez au bout de la courſe mondaine
Regardez vos grands faicts vous trouuerez du vent,
Le regret vous demeure & le mal bien ſouuent
D'auoir trop pourſuyui vne eſperance vaine.

Voyez de tant de Rois les fureurs animees
Qui fondoyẽt leurs grãdeurs ſur leurs grãdes armees,
Tout cela n'a qu'vn cours du moment limité:

Leur memoire ſe perd comme vn bruit de tonnerre,
Car les plus grands d'icy ne ſont que vers de terre,
Et tout le monde en fin n'eſt rien que VANITE'.

QVATRAIN 13.

PRinces qui le deuez choiſiſſez vn bon Iuge
Qui ſoit ſans mains, ſans yeux, & ſans affection:
Car s'il eſt corruptible & plein de paſſion,
Vos ſujects offencez n'auront point de refuge.

STANCES
Pour le iour de la S. Loys, à Rome.
XL.

ESPRIT Royal & ſainct, qui as
d'vn grand courage
Planté tes fleurs de Lys deſſus le gras
riuage
Du grand fleuue d'Egypte, & qui
as par deux fois
Remis l'honneur de Dieu dedans la Paleſtine,
Voy ta France qui tombe & qui court à ſa ruïne.
Sans le ſecours du Ciel ſe perd le Lys François.

Lors que dedans ta main tu portois indomtable
Ce ſceptre floriſſant, ta grandeur pitoyable
Portoit par charité le ſecours en tous lieux,
Maintenant au beſoing d'vne priere ſainte
Fauoriſe ton peuple, & preſente ſa plainte:
» L'ardente charité redouble dans les Cieux.

Prie ceſte bonté qui a fait que ta vie
Fut ſi heureuſement de victoire ſuyuie,
D'aſſiſter les deſſeins de mon Roy treſ-chreſtien:
Fay qu'il ſuyue tes pas, & que touſiours fleuröne
La foy de ſes majeurs ſur ſa double Couronne
» Le Prince qui craint Dieu proſpere touſiours bien.

Tourne, tourne ton œil ſur tes belles prouinces,
Voy jà de tous coſtez les trouppes de nos Princes,
Et d'ordre & de grand cœur s'aduancer peu à peu
Pour battre l'ennemy & ſa force importune,
Et luy faire changer l'eſtat de ſa fortune:
» *Dieu ſe ſert de la verge, & puis la iette au feu.*

Voy ce vaillant HENRY, *ſeul honneur de ta race*
Qui luy meſme ſuant ſous la forte cuyrace,
Fait à ſes ennemis ſa valeur reſſentir:
Voy comme reſolu en ſa haute entrepriſe
Il fait voir brauement l'effect de ſa deuiſe,
» *Mais d'vn pere ſi bon le ſang ne peut mentir.*

Il eſt ton petit fils, il eſt tout plein de zelle,
Il a le meſme cœur de ce peuple fidelle,
Qui cherit tant la gloire, & aime tant ſon Roy:
Son conſeil eſt François, ſon armee eſt Françoiſe,
Sa Nobleſſe l'aſſiſte inuincible & courtoiſe,
Nobleſſe vnique en force, en courage, & en foy.

Si le bon-heur ſuccede au poinct de l'eſperance,
Nous verrons ce grand Roy, ayant purgé la France
Dreſſer ſes fleurs de Lys encor droict au ſainct lieu,
Et pouſſant outre mer ſa glorieuſe armee,
Il ira comme toy regaigner l'Idumee:
» *Heureux qui peut ſeruir à la gloire de Dieu.*

SONNET.

I'Ay dict cent & cent fois quand i'ay
ietté la veuë
Sur les beaux eſcadrons de nos ſoldats
armez,
Las! tant de braues cœurs à la guerre a-
nimez,
Ne ſont qu'autant de vents preſſez dans vne nuë.

La fureur que ie voy parmy l'armee eſmeuë,
Se perd comme le feu des eſclairs enflammez,
Et ceux qui par valeur ſont les plus eſtimez,
Sont ceux deſquels la vie eſt le pluſtoſt perduë.

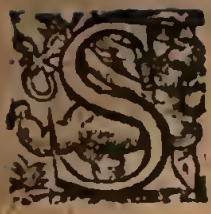
Que toute la grandeur du monde eſt peu de choſe,
Comme vne ſimple fleur noſtre vie eſt eſcloſe,
Nous menaçons la mort, & nous ne ſommes rien,

Tant de mille ſoldats n'ont qu'vn ſouffle de vie,
Et lors que chacun penſe eſtablir mieux ſon bien,
C'eſt lors que l'eſperance eſt plus ſoudain rauie.

QVATRAIN 14.

LOrs qu'on voit vn Eſtat où le vice domine,
Où l'on change de loy, de couſtume, & de mœurs,
Où les plus ignorans ſont aux plus grans honneurs,
Lon a bien du ſuject de douter de ſa ruyne.

SONNET.



Svr les premieres fleurs de la saison naissante,
Les petits oisillons par nouuelle douceur
Vont rechantant le los de ta saincte grandeur,
Roulans en mille tons leur musique innocente.

Il est bien raisonnable en ce mois que tout chante
Les diuines bontez de ta douce grandeur,
Le gracieux Printemps se faict par toy Seigneur,
Et par toy seul aussi toute chose est contente.

Mais ta gloire n'est pas seulement entendue
Sous l'espace où le Ciel tient sa voûte tendue,
Plus outre se conduit ton eternel renom:

Car par dessus le rond du cercle des estoilles,
Et par dessus les Cieux, les ames plus fidelles
Rechantent, sans cesser, la grandeur de ton Nom.

QVATRAIN 15.

Souuienne toy d'estre homme, & lors si tu es sage
Recerche en la Vertu quelque asseuré secours,
Car la mort d'heure en heure entreprend sur tes iours,
Et te fera passer par le commun passage.

SONNET.

PRECIPICE d'erreur, ſeule peſte du monde,
Importune, incertaine, & folle volupté
Qui par mille malheurs charme la volonté,
Abiſmant la Raiſon dans vne mer profonde.

Tu fais flotter l'humeur d'vne ame vagabonde,
Or'es iuſqu'aux enfers, or' dans le Ciel voûté,
Comme vn foible vaiſſeau ſans ceſſe tourmenté
A la mercy des vents, de l'orage, & de l'onde.

Celuy qui ſans conſeil ſuit ta douceur couuerte
Se perd en ſe ioüant ſans cognoiſtre ſa perte,
Il regarde ſans voir, il touche ſans ſentir:

Il ſe laiſſe emporter d'vne agreable force,
Et au lieu de gouſter la douceur de l'amorce,
Il hume le poiſon d'vn triſte repentir.

QVATRAIN 16.

NOs plaiſirs vont coulant comme neige fonduë
Qui ſe perd ſous l'ardeur des premieres chaleurs,
Et ne nous laiſſe rien que les triſtes douleurs
D'auoir noſtre ieuneſſe en vanitez perduë.

MEDITATION 10.
du Pſal. 141.

A GLOIRE de mon Dieu ſoit par tout eſtimee,
Car c'eſt luy qui m'apprend les ruſes du combat,
C'eſt luy qui me conſerue & conduit mon armee,
Et qui deſſous ma main mes ennemis abbat.

C'eſt mon port, mon azille & ma ſeule aſſeurance,
C'eſt luy ſeul qui me guide, & qui dreſſe mon cours,
C'eſt luy ſeul qui me garde, il eſt mon eſperance,
Le ſalut de mon peuple, & l'honneur de mes iours.

Seigneur qu'eſt ce de l'homme, & qu'eſt-ce qu'il merite
Pour abbaiſſer ta grace à luy vouloir du bien?
Quel plaiſir peux tu prendre en choſe ſi petite,
Qui n'eſt deuant tes yeux que le moment d'vn rien?

L'hõme n'eſt que du vẽt qui court ſous la nuict ſombre,
Qui tout ſoudain s'eſleue & ſe pert tout ſoudain:
Sa vie en fin ſe paſſe ainſi que paſſe vn ombre
Qui eſt, & qui n'eſt pas en moins d'vn tournemain.

Ouure les Cieux, Seigneur, & regarde la terre

D'vn œil flambant de gloire & de commandemens,
Lance contre les monts ton foudroyant tonnerre,
Tu les feras crouller iuſques aux fondemens.

Enuoye tes eſclairs ardans de milles flammes
Coup deſſus coup pouſſes contre ces orgueilleux,
Et lon verra ſoudain qu'ils ietteront les armes
Et trembleront au bruit de tes faictz merueilleux.

Ta main vienne d'enhaut me tirer de l'orage
Des vents impetueux qui me battent en flanc,
Et de tant d'ennemis qui cerchent le carnage,
Qui ſont nourris d'audace & s'abbreuent de ſang.

Leur impudente bouche eſt vn abiſme extreme
Tout rempli de menſonge & de deſloyauté,
Qui ne ſ'ouure iamais ſans vomir vn blaſpheme,
Et leur main ne leur ſert que pour la cruauté.

Par les differents tons d'vne chanſon nouuelle
Sur mon luth à dix rangs pincé de mille accors
Ie chanteray, Seigneur, ta louange immortelle,
Tu es le Dieu des Dieux, & le FORT *des plus fors.*

Toy qui as ſoing des Roys qui d'vne main puiſſante
Maintiens pour leur grandeur les ſceptres floriſſans:
Qui as ſauué Dauid de la dent rauiſſante,
Sauue moy Seigneur Dieu, du glaiue des meſchans.

Garde moy de la main du cruel aduerſaire,

Filz aisné de malice & de perdition,
Qui de son naturel n'a plaisir qu'à mal faire
Ayant le mal pour but de son ambition,

Il produict des Enfans engeance de viperes,
Qui n'ont en leur discours que pure vanité,
Qui ont la main au sang plus prompte que leurs peres
Et font gloire du meurtre & de l'iniquité.

Les Enfans engendrez de si mauuaise race,
Croissent beaux toutefois, & s'esleuent ainsi
Que ieunes arbrisseaux plantez en mesme espace,
Et dressez par saisons d'vn curieux souci.

Leurs filles qui ont pris les folles pour exemples,
Recerchent à l'enuy milles diuersitez,
Et se parent ainsi que font les simples,
Au plus celebre iour de leurs solemnitez.

Leurs cheueux sont cressez par subtille industrie,
Leur visage est chargé de ceruse & de fard,
Leur col est descouuert garni de pierrerie,
Leur marcher est superbe, & lascif leur regard.

Au temps de la moisson leurs spacieuses granges,
Sont remplies de tas, de gerbes & de grains:
Leurs pressoirs nuict & iour regorgent en vendãges,
Leur caue est biẽ fournie, & leurs greniers biẽ plains

Leurs troupeaux de brebis parmi les beaux herbages,

D'vn reuenu fecond redoublent tous les ans,
Leur vaches tous les ſoirs abondent en laittages,
Et leurs Bœufz bien nourris ſont trop gras en tout temps.

Ny dedans leurs faubourgs, ni meſmes dans leurs villes
On ne voit rien qui nuiſe, on n'entend point de bruict
Le ſilence eſt par tout, leurs places ſont tranquilles,
Rien ne peut empeſcher le repos de la nuict.

Ceux qui voient ce peuple auec telle abondance,
De troupeaux, de threſors, de repos doucereux,
Qui nage dans ſon aiſe en plaiſirs & en dance,
Sans regarder la fin l'eſtiment bien heureux.

Mais le peuple eſt heureux ſur les peuples du monde
Et rien ne peut troubler l'eſtat de ſon bon heur,
Qui ſur la ferme foy ſon eſperance fonde,
Qui la prend pour ſa guide, & Dieu pour Seigneur.

QVATRAIN 17.

LE Iuge corrompu ne peut faire iuſtice,
Qui ne ſçait pas la loy, qui n'entend la raiſon,
Qui des ruynes d'autruy veut baſtir ſa maiſon,
Et donne le pardon, où il faut le ſupplice.

SONNET.

QV'ESPEREZ-*vous mondains à lors que ce grand Iuge*
Viendra dessus son throsne en pleine Majesté,
Et lors que ce grand feu deçà, delà ietté
Destruira tout le monde en son ardant deluge?

Pourrez-vous soustenir vostre erreur qui vous iuge,
Pourrez-vous vous defendre à ce iour arresté,
Et cognoissant ainsi tant de mal appresté,
Où aurez-vous recours pour treuuer du refuge?

L'alliance du monde à l'heure sera vaine,
Les Princes & les Rois seront en mesme peine,
Voyans de tous costez tant de viues ardeurs:

Tout sera plein de feux, de brasiers & de flames,
Hé! que deuiendrez-vous? ô miserables ames
Qui n'apprehendez point ces eternels malheurs!

QVATRAIN 18.

SI l'homme en ses desirs n'a la Raison pour guide,
Pour retenir le cours des plaisirs deceuans,
Il flotte dessus l'onde à la mercy des vens,
Et court à son malheur comme vn cheual sans bride.

MEDITATION 61.

Qui Regis Israel.

SEIGNEVR *qui as choisi entre toute l'eslite*
Des peuples d'icy bas, le peuple Israëlite:
Toy qui l'as gouuerné sous tes diuines loix,
Escoute à son besoin sa supplante voix.

Comme vn prudent Berger conduit à la pasture
Son troupeau çamuset sur la belle verdure
Des vallons ombrageux, où les petits ruisseaux
Font couller murmurans leurs aggreables eaux,
Sous la douce faueur de ta diuine grace
Tu as conduit Seigneur, & Ioseph & sa race.

Dessus les Cherubins, par dessus tous les Cieux
Où ne peut penetrer la force de nos yeux,
Ayant dessous tes pieds les cercles ordinaires
Qui portent, tournoyans, tant de grands luminaires:
Tu as posé ton throsne, enuironné tousiours
D'espritz tous disposez à nous donner secours:

Monstre toy donc Seigneur fay clairemẽt paroistre
Que tu es le grand Dieu, que lon doit recognoistre;
Fay que deuant les yeux des enfans d'Ephrayn,

Deuant les pauillons du prudent Benjamin,
Et parmy les troupeaux de Manaſſé encore
Lon iuge que c'eſt toy qu'il faut que lon adore;
Deſcouure nous ta face, & maintenant fay voir
Les effectz merueilleux de ton diuin pouuoir.
Iuſques à quand Seigneur reiettras-tu arriere
De ton peuple affligé la dolente priere?
N'auons nous point ſouffert? n'auons nous pas aſſez
Sur nos premiers malheurs de malheurs amaſſez?
Nous mangeons noſtre pain aux effroits des alarmes,
Nous trempons en beuuant noſtre vin de nos larmes,
Nos voiſins animez d'inſolente fureur,
Cruelz nous font la guerre & nous troublẽt d'horreur
Mais tourne à nous Seigneur mõſtre nous ta puiſſance,
Nous n'eſperons ſecours qu'en ta ſeule deffence,
Le fauorable traict d'vn rayon de ton œil
Nous peut ſortir de peine & chaſſer noſtre dueil.
Du fertille terroir de l'Egipte vineuſe
Tu as tiré iadis ta vigne fructueuſe,
Et pour la tranſplanter tu as choiſi les champs
Des riches Philiſtins & des Cananeans.
Aux yeux des ennemis qui en creuoient de rage
Tu as eſté le Chef de ceſt heureux voyage:
Tu as planté le Cep qui de ſes pampres vers
Ombrage maintenant tout ce grand vniuers,
Coulant diuerſement ſa feconde racine
Iuſques au premier poinct de la couche Aurorine,
Et iuſqu'au dernier but du grand cours de Phœbus,
Porte d'vn bel accord ſes prouins eſtendus.

Les Cedres du Liban & les Cipres ſans nombre
Des grand montz de Galad ſont cachez de ſon ombre.
Pourquoy permets-tu donc au fort de la ſaiſon
Que lon rompe, Seigneur, ſon ancienne cloiſon?
Que l'eſtranger paſſant impudemment s'eſſaye
De vendanger par tout, ne trouuant plus de haye
Et que les grands ſanglers de tous les bois voiſins
Y rauagent, gouluz, les Cepz & les Raiſins?
Retourne donc Seigneur ta pitoyable veuë,
Et regarde du Ciel ceſte plante cogneuë,
Empeſche les malheurs qui luy ſont appreſtez
Et conſerue les Cepz que tuy as plantez.

Regarde d'vn bel œil ce tien peuple qui t'aime
Que tu as ſeul aymé & ſeul faict pour toy meſme,
Qui ſeul auſſi t'adore, & qui ſeul au milieu
De ſes afflictions, ne reclame autre Dieu.

R'appelle ta fureur & du feu de ton foudre
Bruſle nos ennemis, & les reduis en poudre,
Que la terre s'entrouure & les puiſſe englotir
Aux gouffres tenebreux pour iamais n'en ſortir.

Si le moindre deſdain de ta face ſeuere
Iette deſſus leur front vn traict de ta colere
Ilz periront ſoudain ſans ſouffrir ton courrous.

Mais ſi ta grace auſſi s'aduance deſſus nous,
Nous viurons bien heureux en parfaicte franchiſe
Au pacifique ſein de ta conſtante Egliſe,
Et les fils de nos fils ſuiuis de ce bon heur
Chanteront ſans ceſſer ta gloire & ton honneur.

SONNET.

TOVRNEZ & retournez ſiniſtres deſtinees
Vous ne gouuernez point les choſes d'ici bas,
Voſtre pouuoir ne peut les aduancer d'vn pas.
Car vn pouuoir plus haut les a determinees.

C'eſt celuy qui reçoit les ames fortunees
Dans l'eternel ſejour par la loy du treſpas,
A qui vous ne ſeruez que d'vn ſimple compas
Pour marquer ſeulement les iours ou les annees.

C'eſt l'eſprit tout puiſſant qui ordonne & meſure,
Au poinct de ſon vouloir les bornes de noſtre heure,
Seul autheur de la vie & maiſtre de la mort.

Tout noſtre bien prouient de ſa main liberale
Non pas du foible aſpect d'vne force fatale
Celuy qui fit les Cieux eſt par deſſus le ſort.

QVATRAIN 19.

SI tu vois rechanger ta fortune proſpere,
Ne change tes humeurs en vn faſcheux regret,
Songe que tu es homme & par ce grand ſecret,
Tu congnoiſtras que l'homme eſt ſuject à miſere.

SONNET.

Benedicite omnes bestiæ. &c.

FEROIABLES *Lions qui sous*
la voûte obscure,
Des rochers cauerneux aux desers
habitez,
Donnez gloire au Seigneur à lors
que vous sortez
Pour aller toute nuict quester vostre pasture.

Vous plus doux animaux, qui broutez la verdure,
Sans apporter l'effroy aux lieux que vous hantez,
Donnez gloire au Seigneur, de toutes ses bontez
Car c'est luy qui a soing de vostre nourriture.

Et vous petits oyseaux qui sous le frais ombrage
Des arbres printanniers recouuers de fueillage
Variez tant d'accordz d'vn gosier emplumé,

Chantez le nom de Dieu, dés l'heure que l'aurore
Dessus nostre Horison le poinct du iour colore
Iusqu'à ce que la nuict le retienne enfermé.

QVATRAIN 20.

LEs humaines grandeurs sont comme vne rosee
Qui se pert en vne heure au leuer du Soleil,
Ou comme vn ombre vain qui s'oublie au réueil,
Ou comme vne chimere aux nuës composee.

SONNET.

C'Estoit assez Seigneur de voir les Cieux ouuers
Pour me faire admirer ta grandeur admirable,
Et de voir sous mes pieds la terre emerueillable
Produire tant de biens par tout ceſt vniuers.

I'ay encor dans moy meſme en tant de lieux couuers
Tãt de traicts d'vn chef-d'œuure en tout inimitable
I'y voy vn petit monde au grand monde ſemblable
Par les doux mouuements de cent ſecrets diuers.

Mais c'eſt peu que le corps pour voir noſtre nature
L'ame eſt l'œuure parfaict de cette grand facture
Le corps n'eſt que de terre aſſerui au treſpas.

L'ame eſt toute de feu, immortelle & celeſte,
Le corps par ſa nature en la terre s'arreſte
L'ame pour eſtre au Ciel veut ſortir d'icy bas.

QVATRAIN 21.

FOrcer de ſes deſirs, la force dangereuſe
Retenir la colere, aux termes du deuoir,
Vſer de la Iuſtice, & non pas du pouuoir,
Ce ſont les beaux effects, d'vne Ame genereuſe.

MEDITATION 32.

ESTANT AFFLIGÉ D'VN MAL D'OREILLE.

ME VOICY prest Seigneur mon
esprit se reueille,
Ie sens bien que ta main me tire
par l'oreille.
Pour me faire tourner où m'appel-
le ta voix:
C'est vn traict de faueur de ta
bonté supreme
Ie sens mon cœur touché, ha! Seigneur ceſt toi-meſme
Qui veut en m'eſueillant m'aduertir de tes loix.

Ie me perdois errant d'vne humeur vagabonde
Sur les dangereux flotz de la mer de ce monde,
Sans quadrã, sãs pilotte, & sans phare, et sans but,
Mais ta bonté me monstre où l'orage me pouſſe
Et ſur le poinct du bris me redreſſant à lourſe
Elle me vient conduire au vray port de ſalut.

Ie cognois maintenant l'erreur que i'ay ſuiuie,
Ie quitte ſans regret & le monde & la vie,

Resolu sur ta grace, asseuré sur ma foy:
Plus mon corps s'affoiblit, plus mon esprit s'appreste
De regaigner là haut sa demeure celeste,
Et rompant sa prison s'en reuoller à toy.

Comme vn braue coursier au bout de la carriere
Attend, impatient, qu'on ouure la barriere,
Desireux d'emporter & la gloire & le pris:
Tout ainsi mon esprit, impatient qu'il sorte
Attend que de mes yeux la lumiere soit morte,
Pour iouïr du bon heur des glorieux esprits.

L'oyselon enfermé volletant par sa cage
Recerche sans repos quelque petit passage
Pour deliurer s'il peut sa chere liberté,
Mon esprit resserré dans sa cage ordinaire,
Comme en vne prison commence à se desplaire
Et veut quitter l'obscur pour gaigner la clarté.

Que sert de regretter vne viue ieunesse
Mais que sert-il de viure vne longue vieillesse,
Aussi bien à la fin faut il passer ce pas?
He que craignons nous donc? si l'ame est asseuree
Qu'elle est apres la mort dans le Ciel bien heuree?
Elle doit sauter d'aize à l'heure du trespas.

Le forçat deliuré de sa dure misere
N'abandonne à regret ses fers, ni sa galere,
Il iette là sa rame & ioyeux saulte au port.
Nous ne deuons aussi de la mort auoir crainte

Nous quittons les malheurs où la vie eſt contrainte
Et libres nous montons dans le Ciel par la mort.

Approche, ô douce mort, c'eſt trop rampé ſur terre,
Où l'ennemi du Ciel nous faict touſiours la guerre
Mon eſprit pour ſortir n'attend plus que le temps,
Bien heureuſe ſortie à iamais fortunee,
Ha! mais Seigneur, tu as mon heure terminee,
Et tu ſçais iour pour iour le nombre de mes ans.

Il faut attendre donc. Comme la ſentinelle,
N'abandonne ſon lieu ſi lon ne la r'appelle,
I'attendray tout ainſi ta ſaincte volonté:
Touſiours ferme en ſa foy mon eſprit ſe diſpoſe
D'obeir à ta voix, & n'eſpere autre choſe
Que l'effect reſolu de ta ſaincte bonté.

QVATRAIN 22.

AV plus beau de l'Eſté, l'imprudente Cigalle
S'amuſe pareſſeuſe, à chanter par les champs
Mais le ſage fourmis, qui préuoit mieux le temps
Tout le long de l'Eſté pour ſon hyuer trauaille.

QVATRAIN 23.

SI ton eſprit pouſſé, de quelque belle pointe
Veut former le deſſein de quelque grand ſuject
Fay que Dieu ſoit le but, de ce premier project,
Il benira toute œuure où ſa gloire eſt conjointe.

SONNET.

DE MILLE vanitez l'homme ici se martire
Et comme vn simple enfant ne sçait ce qui luy fault,
Du chault il veut le froid, du froid il veut le chault,
Suiuant la passion où son humeur aspire.

Helas! il ne peut voir que tout ce qu'il desire,
Si tost qu'il le possede aussi tost luy defaut.
Il s'arreste icy bas, & ne voit que là haut,
Sont les biens eternelz où son deuoir le tire.

Triste condition de ceste vie humaine,
Qui laisse le certain pour la chose incertaine,
Il faut passer la vie en pensant à la mort,

Ainsi qu'vn passager qui parmi les barbares
Cerche de mer en mer les choses les plus rares,
Mais tousiours en desir de tourner à son port.

QVATRAIN 24.

AInsi que sans clarté, ne peut estre la flame,
L'homme ne peut pas estre, icy bas sans amy,
Viure sans amitié, n'est viure qu'à demy
Vn homme sans amy, ce n'est qu'vn corps sans ame.

SONNET.

MISERABLES *humains n'aurez vous iamais ceſſe,*
De recercher ainſi ce que vous recerchez
Ne ſerez vous iamais quelque iour eſtanchez.
De l'importune ſoif qui auare vous preſſe?

Dans le centre du monde où la nuict plus eſpoiſſe
Le ſilence & l'horreur doiuent eſtre couchez,
Vous fouillez, malheureux, les threſors plus cachez
Pour faire voſtre Dieu d'vne vaine richeſſe.

Sortez hors de la mine & de ces ſombres lieux,
Leuez vn peu la veuë & regardez les Cieux,
Voyez les raïons d'or du Soleil de Iuſtice.

C'eſt là que ſont gardez les precieux threſors
Et non pas ſous la terre au Royaume des mors
Où vous eſtes tous vifs enterrez d'auarice.

QVATRAIN 25.

COmme vn Prince en ſa terre, vn Chef en ſõ armee
Vn Iuge en ſon reſſort, vn Maiſtre en ſa maiſon
Ainſi doit commander la maiſtreſſe Raiſon
Sur tous les mouuemens d'vne ame bien formee.

MEDITATION 17.

ALors que ie me mire en noſtre mal extreme.
Que ie me tire à part & que i'entre à moymeſme
Fueillettant par eſtat noſtre condition,
Ie voy Seigneur, ie voy noſtre perte euidente,
Et comme en vn miroir qui me le repreſente
Ie voy dedans mes yeux noſtre perdition.

Ie ne voy cauſe en nous, qui ne ſoit ſeule cauſe
D'irriter ta iuſtice & qui ne nous diſpoſe
Au tourment eternel de long temps merité:
Tu es tout bon Seigneur, tout ſainct, tout veritable,
Et l'homme eſt tout mauuais, rebelle & variable,
Plein d'humeur corrompue & d'infidelité:

Tu luy auois donné pour ſa guide aſſeurée
Alors qu'il vint au iour, la Raiſon meſuree
La pieté deuote, & la conſtante foy:
L'vne pour le dreſſer en l'eſpoir qu'il doit croire,
L'autre pour le conduire à celebrer ta gloire,
Et l'autre pour monſtrer les biens qui ſont en toy:

Mais

Mais suiuant ses desirs qui vont à l'aduenture
Il se laisse emporter au gré de la nature,
Qui plus haste sa ruine & plus haste son cours:
Comme vn ieune poullain qui secoüant la bride
Se iette à corps perdu où sa course le guide,
Et termine en mesme heure & sa course & ses iours.

Aussi dans nostre mal l'erreur nous precipite
Et nostre ame seroit au dernier poinct reduite
Si ta saincte bonté ne luy donnoit confort,
Mais elle tient encor la celeste estincelle
Qui bruste du desir de la vie eternelle,
Tout ce qui vient du Ciel est tousiours le plus fort.

Ta saincte grace, ô Dieu, tutrice de ceste Ame,
L'eschauffe au doux esclair de ceste belle flame
Qui luit dans les sentiers de l'eternel guerdon
Ceste clarté nous monstre à discerner le vice,
Tes saincts Commandemens à craindre ta iustice,
Et ta misericorde à l'espoir de pardon.

C'est par ces doux moyens que nous sommes capables
De comprendre en effect tes grandeurs admirables,
Et que nous cognoissons les œuures de tes mains:
Seigneur, si i'ay ta grace en ta grace cogneuë
Que mon Ame y puisse estre à iamais maintenuë,
Car sans ta grace, ô Dieu, ce n'est rien des humains.

SONNET.

AVARES importunez qui viuez ſans plaiſir
Dequoy vous peut ſeruir voſtre ſotte auarice?
Miſerables mortels plains de craſſe & de vice,
Vous auez pour bourreau voſtre propre deſir:

Vous viuez pauurement, vous n'auez pas loiſir
De penſer que vos iours n'eſt qu'vn ombre qui gliſce
Vous cerchez voſtre mal, & formez le ſupplice
Le plus cruel pour vous que lon pourroit choiſir.

Vous amaſſez des biens, que ſert ceſte richeſſe?
Vous n'oſez en vſer, & jà voſtre vieilleſſe,
Eſt au bort de ſa foſſe: hé! ne ſçauez vous pas

Que nous n'emportons rien à noſtre departie,
Ayez la repentance au moins du ſot Midas,
Ou vous le ſentirez trop tard à la ſortie.

QVATRAIN 26.

SCauoir tous les ſecretz de la premiere eſcolle
Entendre Pytagore, & Socrate & Platon
Cela ne fit iamais, ſi Grand le grand Caton
C'eſt qu'il auoit l'effect, plus grand que la parolle.

MEDITATION 19.

LAVDATE DOMINVM IN SANCTIS EIVS.

ESPRITS *qui par effect voulez*
faire congnoiſtre
Quelques trais apparans de voſtre
premier eſtre,
Entrez dedans ce Temple, arreſtez
en ce lieu.
Si l'image du Ciel en vous n'eſt effacee
Si vous auez encor quelque belle penſee,
A ces iours ſolemnels penſez à louer Dieu.

Si vous croyez le vray de la ſaincte parolle,
Diſpoſez vos deſirs comme la cire molle,
Capables du cachet de la deuotion: (*ſainte,*
Que voſtre cœur ſoit net, que voſtre ame ſoit
Et receuant la foy pour eternelle emprainte
Beniſſez tous l'autheur de benediction.

Ne vous dedaignez point des louanges publiques
Chantez à plaine voix milles diuers cantiques
Vous qui aimez l'honneur de la diuinité,

Formez auec les ſaincts vne douce armonie.
Car des ſaincts bien heureux la muſique infinie,
Louange l'eternel en toute eternité.

Voyez le Ciel ſi beau, & ſi riche, & ſi ample,
C'eſt le voille azuré de la voûte du Temple
Qu'a baſty ce grand Iuge, admirable en ſes faitz,
Iugez aux feux ſi clairs des brillantes eſtoilles
Que leurs flãmes là haut ſont des flãmes tres-belles
Puiſque nous les iugeons des flambeaux ſi parfaitz.

Dieu a tout faict pour l'homme il a mis ſur la terre
Tant de riches ſecrets qu'elle ferme & reſerre
Dans les rocs, dãs les mers, dãs les bois, dãs les fleurs,
Voyez que de beautez, que d'effetz admirables,
Que d'abondans threſors, que de biens profitables,
Et que d'occaſions de chanter ſes grandeurs.

Chantez donc les vertus de ſa force diuine,
Selon ce grand pouuoir qui tout puiſſant domine
Sur le Ciel, ſur la terre, & ſur l'air & les eaux,
Qui peut tout, qui voit tout, qui compriend toute choſe,
Qui d'vn ordre aſſeuré tous les ordres compoſe
Sans changer ſes deſſeins ſur des deſſeins nouueaux,

Chantez deuant ſon Throſne en ſolemnelle pompe,
Embouchez hautement le Clairon & la Trompe,
Hauſſez la Cornemuſe à l'eſgal du Haut-bois,
Les cloches çà & là viuement esbranlees

D'vn ſon loing penetrant rempliſſent les vallees
En redoublant l'Echo des rochers & des bois.

Mariez tous les ieux des plaiſantes Regalles (les,
Aux Fluttes, aux Cornets, aux Trõbõs, aux Pedal-
Pour chanter ſa loüange en tons remplis & fors:
Les cimbalies d'airain aigrement eſclattantes
Et les rangs mi-partis des ſonnettes grillantes,
Donneront de la grace au bruit de tant d'accords.

La Violle & la Harpe, & la prompte Eſpinette,
Soit accordee au luth qui d'vne corde nette
Douce-ſerue-argentine en diuers mouuemens,
De fredons en fredons, de paſſage en paſſage
Et d'accords recerchez emporte l'aduantage,
Des tons mieux conſertez de tous les inſtrumens.

Le cœur bien compoſé de voix bien entonnées
Donnant l'ame aux verſets des loüanges ſonnées
Reſponde tour à tour aux inſtrumens diuers:
Tout ſoit rempli de ſons & de reſiouiſſance
Et tout eſprit touché de quelque cognoiſſance
Donne gloire à l'autheur de ce grand Vniuers.

QVATRAIN 27.

REmarque bien le but où le Ciel t'a faict naiſtre,
Et l'humeur qui regit ton inclination:
Puis l'ayant bien choiſi, pourſuy ton action,
L'exercice à la fin te fera rendre maiſtre.

SONNET.

CVRIEVX, qui cerchez entre mille retours,
Le mouuement du Ciel, la force d'vne augure,
La rencontre d'vn vers, l'obiect d'vne figure,
Pour voir ſur ces erreurs le futur de vos iours.

Tout ce que vous iugez aduient tout au rebours,
Cela ne peut marquer voſtre bonne aduenture,
Il faut la recercher dans la ſaincte eſcriture,
Veritable, certaine, & prompte à ce ſecours.

Sans figure & ſans art vous y pourrez congnoiſtre
Quels vous eſtes deſia, & quels vous pourrez eſtre,
Ce que l'homme doit ſuiure, & ce qu'il doit fuir:

Les meſchans y liront leur derniere ſentence,
Les eſleuz y verront leur future excellence,
Et les biens eternels dont ils doiuent iouir.

QVATRAIN 28.

N'Entreprens rien de plus que ce que tu ſçais faire,
Meſure toute choſe au pöinct de ton pouuoir
Celuy qui entreprend par deſſus le deuoir,
Fait paroiſtre les traicts d'vn eſprit temeraire.

SONNET.

QVE ſert ce grand orgueil, ceſte braue viue,
Ces motz aduantageux tous remplis de fureur?
Ie voy l'homme ſi foible & ſi prompt à la peur
Qu'il n'oſe habiter ſeul, tant ſon ame eſt craintiue:

Il menace le Ciel, & ſouuent il arriue
Qu'eſtant ſeul ſans ſecours il eſt tout en frayeur,
L'ombre d'vn arbriſſeau luy fait glacer le cœur,
Et craint au moindre bruit qu'vn fantoſme le ſuiue.

Le Lion plus hardy & plus franc de courage,
Va ſeul par les deſerts cercher ſon aduantage,
Le Sanglier va tout ſeul, l'Ours peut ſeul demeurer,

Le petit Eſcureuil luy ſeul fait ſa cachette,
Les animaux ſans peur ont chacun leur retraitte,
L'homme ſeul trop craintif ne peut ſeul s'aſſeurer.

QVATRAIN 29.

TRop credules humains qui faites le voyage
Sur le flottant eſpoir de Fortune & du Sort,
Penſez combien de fois auant que d'eſtre au port,
Voſtre foible vaiſſeau eſt battu de l'orage.

SONNET.

SAGE & ſaiute Raiſon qui nous fais recongnoiſtre
Par le conſtant meſpris de noſtre humanité,
Les viuantes beautez de l'immortalité,
Et combien noſtre eſprit ſe doit plaire en ſon eſtre.

Tu fais voir qu'auſſi toſt qu'vn corps cõmẽce à naiſtre,
Il monſtre les effetz de ſa fragilité,
Il prend vie en plorant, il voit ſa nudité,
Et craint tant plus ſa fin que ſa vie il voit croiſtre:

Mais l'eſprit plus heureux qui n'eſt né que pour viure
Dans l'immortel ſejour des vertus qu'il doit ſuiure,
Se plaiſt en ſa naiſſance & ne craint point ſa fin:

Si toſt qu'il a ſa forme & ſa grandeur compriſe,
Auſſi toſt les grandeurs de la terre il meſpriſe,
Et ne craint plus la mort, le monde, ou le deſtin.

QVATRAIN 30.

SI noſtre ame en repos dedans le Ciel rauie,
Nous faiſoit voir l'honneur de noſtre eternité,
Las! que treuuerions nous que de la vanité,
En ce petit moment que nous auons de vie?

MEDITATION 35.

IE CHANTERAY, SEIGNEVR, *tes grandeurs, & ta gloire,*
Tant que le cours des ans, gardera de memoire,
Tant que le iour naiſtra du beau ſoleil qui luit,
Tant que l'ombre ſera compagne de la nuit,
Tant que la plaine Mer agitera ſon onde,
Et tant que dureront les eſtançons du monde,
Ie chanteray touſiours ſans ceſſe & ſans repos
La force de ton ſceptre & l'honneur de ton los.
Tu es tout grãd, Seigneur, tout ſaint, & tout loüable,
Ta puiſſante bonté n'eut iamais de ſemblable,
Tu es plus que le temps, le ſort, & le deſtin,
Car ton eternité ne peut auoir de fin.
Ceux qui premiers au monde ont receu leur naiſſãce,
Ont chanté de ton nom l'eternelle puiſſance,
Nous la chantons encore & ceux qui d'vn long cours
Tiendront de pere en filz, la ſuitte de nos iours,
En admirant l'effect de tes hautes merueilles
Rechanteront auſſi tes œuures nompareilles,
Et par l'humble deuoir d'vn cœur obeiſſant,
Beniront les vertus de ton nom tout puiſſant.

Ils trembleront, craintifs, au bruit grãd & terrible,
Du Tonnerre grondant, qui d'vn coup impoßible
Aux loix de la nature emporte les Clochers,
Iette les tours par terre, & roule les Rochers,
Mais ils s'aßeureront en l'eßgalle iuſtice
Qui balance en ta main la grace & le ſupplice,
Car ſous le iuſte pois eſgallement porté
Chacun reçoit le traict comme il l'a merité.
Ta iuſtice, Seigneur, & ta miſericorde
S'eſgallent en tes faicts d'vne telle concorde,
Que comme iuſte iuge, ou comme pere dous,
Le pouuoir de ta force eſt recogneu de tous:
Mais ta miſericorde heureuſement ſurpaſſe
L'effect de ta iuſtice, & ta benigne grace
D'vn gracieux pardon reçoit la volonté
Qui ſe ſouſmet, deuote, à ta douce bonté.
Les œuures que tu fais font aſſez recongnoiſtre,
Quelle immenſe grandeur ou la grandeur peut eſtre.
Tes eſleus bien-heureux, vrais enfans du vray Dieu,
Vont chantant ta loüange & ta gloire en tout lieu,
Et leur vers meſuré d'vne iuſte cadance
Faict admirer l'eſtat de ta magnificence,
Eſtat qui paſſe autant le Royal appareil,
Que le grand œil du Ciel ſurpaſſe icy noſtre œil,
Aupres duquel paroiſt l'apparance mondaine
Comme aupres d'vn haut Pin l'Eſpine d'vne plaine,
Comme aupres de la Mer vn vain petit ruiſſeau,
Qui n'a cours qu'en ſa ſource, & perd ſoudain ſon eau.
Ton Royaume eſt Seigneur, ſans borne & ſans
limite,

Et comme ton pouuoir d'vne iuſte conduite
De ſiecle en ſiecle tourne, & dure infiniment,
Ton grand Royaume auſſi dure eternellement.
Ta maieſté ſans fin toute choſe manie,
Ta loüange eſt ſans fin, ta gloire eſt infinie,
Et la force du temps qui ſemble tout forcer,
N'eſt qu'vn vent deuant toy qui ſe perd au paſſer.
Le Seigneur eſt treſ-iuſte & ſa ſainte parole,
Fidelle & veritable, inconſtante ne vole,
Et ne ſuit ſans effect la nature du vent
Comme fait le diſcours de l'homme qui ſouuent,
Fondé deſſus l'appuy de ſon humeur mouuante,
Perd lors de ſa promeſſe & l'effect & l'attente.
La promeſſe diuine aſſeurée en ſes faicts
Demeure inuiolable, & porte ſes effects,
Sa iuſtice en tout lieu touſiours iuſte ſe treuue,
C'eſt Dieu ſeul qui gouuerne, & luy ſeul qui releue
Les triſtes affligez, & qui d'vn vray compas
Ordonne comme il faut les choſes d'icy bas.
Tout ce grand Vniuers en ſa bonté eſpere,
Chacun à l'œil ſur luy, & luy comme vn bon pere
Qui nourrit ſes enfans d'vn charitable ſoing,
Sçait deſpartir ſes dons où il voit le beſoing.
Il ſçait prendre le temps, & de meſure eſgalle
Ietter abondamment ſa faueur liberalle,
Et du grand magazin de ſes threſors ouuers
Contente eſgallement tout ce grand Vniuers,
Treſ-iuſte eſt le Seigneur en tout ce qu'il diſpoſe,
Treſ-iuſte eſt le Seigneur & ſainct en toute choſe,
Il eſt tout fauorable à ceux qui de bon cœur

Recerchent ſa clemence, & ſeruent ſa grandeur.
Ceux qui ſeruent à Dieu, ont pour leur ſauuegarde
Son Sceptre tout puiſſant, qui en fin quoy qu'il tarde,
Ruynera les meſchans, qui contre leur deuoir
N'ont rendu les honneurs à ſon diuin pouuoir:
Seigneur, ſoit que le iour ou ſe leue ou ſe couche,
I'auray touſiours ta gloire & tõ NOM *dans ma bouche.*

QVATRAIN 31.

VZer de recompenſe, & d'vn œil debonnaire
Donner aux gens de bien le prix de leurs vertus,
C'eſt réueiller les cœurs de pareſſe abbatus,
Et donner à chacun le ſuject de bien faire.

QVATRAIN 32.

CE qui eſt difficile alors que l'on commence,
Se treuue trop aizé par le frequent labeur:
Celuy qui ſuit la peine eſt au ſentier d'honneur,
Car iamais le labeur ne fuſt ſans recompence.

QVATRAIN 33.

CE qui maintient le Ciel en ſa force aſſeuree,
C'eſt qu'il tourne en meſme ordre & ſur vn meſme point,
Et ſi les loix d'Eſtat ne ſe corrompoyent point,
Les Royaumes ſeroyent d'auſſi longue duree.

SONNET.

POVRQVOY *appuyez-vous voſtre felicité*
Sur le fragile pois d'vne choſe incertaine,
Auares malheureux, plus voſtre bourſe eſt pleine,
Plus vous eſtes battus de la neceſsité.

Penſez-vous achepter quelque immortalité
Par l'amas mal acquis d'vne richeſſe vaine?
Vous imitez l'aiſné de ceſte race humaine,
Qui baſtit le premier la premiere cité.

Il eſtoit plein d'orgueil & tout plein d'auarice,
Et voulant faire à Dieu ſolemnel ſacrifice,
Il fit offre du moindre & retint le plus beau.

Mais ſon frere plus ſage, & de plus ſaincte attente,
N'eſperant point icy de cité permanente,
Offrit ſur ſon Autel le plus gras du troupeau.

QVATRAIN 34.

POur maintenir la paix il eſt bien neceſſaire
De balancer la peine auec le prix d'honneur,
L'vn pour entretenir les hommes de valeur,
L'autre pour empeſcher les meſchans de mal-faire.

SONNET.

Sur la ſource de la riuiere de Seine, en Bourgongne.

ROY des fleuues François, que le grand Amphitrite
Tient aux premiers honneurs de ſon moitte element,
Ie conſacre ces vers à ton commencement,
Admirant ta grandeur en ſource ſi petite.

Ie laiſſe icy mon Nom & ma deuiſe eſcrite
Deſſus ce dur Rocher pour durer longuement,
Promettant de chanter vn iour plus dignement
La force de ton cours, ta gloire, & ton merite.

I'admire la faueur de celuy qui domine
Sur les ordres diuers de ceſte grand machine,
Quand de ſi peu de ſource il tire vn ſi grand bien,

Mais ce n'eſt qu'vn effect de ſa main ordinaire,
Il peut d'vne parole à l'inſtant tout deſfaire,
Comme d'vne parole il a tout faict de rien.

QVATRAIN 35.

NOus arreſtons les Vents, nous brauõs le Tõnerre,
Nous voulons dans les Cieux Iupiter menacer,
Et nous n'auons qu'vn corps plus ſuject à caſſer
Que le limon recuit d'vn ſimple pot de terre.

SONNET.

QV'ESTIMEZ vous en court ce grand
poinct du deuoir
Ce braue poinct d'honneur, voſtre tout
ce vous ſemble?
C'eſt le ſimple moment d'vne fueille qui tremble
Sous le plus foible vent qui la fait eſmouuoir.

Quel renom glorieux eſperez vous auoir
D'vn ſuiect inconſtant où tout l'oubly s'aſſemble?
Voſtre âge & voſtre honneur à la roſe reſſemble,
Qui fleurit ſur le iour, & flaiſtrit ſur le ſoir.

L'honneur que vous cerchez d'eternelle memoire,
Se doit cercher en Dieu, ſeul gardien de la gloire,
L'homme n'a rien de bon s'il ne luy vient d'enhault:

Pour marque de ſon eſtre, il a la teſte haute
Mais ſans voir ce qu'il eſt, & ſans iuger ſa faute
En recerchant l'honneur, la gloire luy default.

QVATRAIN 36.

CHacun ſçait recercher ce qui eſt neceſſaire
Pour conſeruer ſa vie ou nourrir ſes plaiſirs,
Mais peu d'hommes au monde occupent leurs deſirs
A cercher, en viuant, le chemin de bien faire.

SONNET.

EN CONTEMPLANT *Seigneur, tes diuers iugemens*
I'apprehende la fin de toute creature,
Lors que tu ruyneras la ſolideſtructure
De ce grand Vniuers iuſques aux fondemens.

La terre tremblera, les cieux, les elemens
Troublez peruertiront l'ordre de leur nature,
Tous les morts ſortiront hors de leur ſepulture
Effraiez du fracatz de ſi grand mouuemens.

Au ſon tout-penetrant de la forte trompette,
Chacun verra ſoudain ſa conſcience ouuerte,
Ses pechez deſcouuertz, ſon mal, ou ſon bon heur:

Dans les gouffres d'enfer, plains de feux effroyables,
En leur hydeuſe forme il faudra voir les diables:
O Dieu ſauue mon Ame à ce iour plein d'horreur.

QVATRAIN 37.

LOn ne doit point auoir de creance aſſeuree
Sur ceux qui pour l'argent rechangent de party,
Quiconque eſt vne fois par argent diuerty,
Peut bien vne autre fois rompre ſa foy iuree.

MEDITATION 34.

DEVS DEORVM DOMINVS. &c.

INGRAT & ſans ſoucy, infidelle & parjure,
Qui fais gloire du mal, que ton ame conjure
Pouſſant au gré du vent tes volages deſirs:
Miſerable pecheur, nourriçon d'inconſtance,
Tu ſentiras vn iour auec la repentance
En quel gouffre d'erreur te portent tes plaiſirs.

Ta nature eſt peruerſe, & ton ame eſt mauuaiſe,
Au feu de tes malheurs tu entretiens ta braiſe,
Tu n'as autre deſſein que ton contentement:
Si tu vois vn pecheur ſoudain tu le veux ſuyure,
Son naturel te plaiſt, auec luy tu veux viure,
Comme dans le bel air de ton propre element.

Tu te plais au diſcort, ta langue de vipere
En meſdiſant d'autruy n'eſpargne pas ton frere,

Tu ne peux ſupporter l'effect de la Vertu,
A tes mauuais deſirs ta volonté s'accorde,
Tu es ſans pieté & ſans miſericorde,
Oppreſſant l'affligé ſous tes pieds abbatu.

Dequoy te peut ſeruir d'auoir la cognoiſſance
Des eſtranges effects de la toute puiſſance,
D'auoir veu les arreſts de l'eternelle loy,
D'auoir eu tant d'honneur de la grace diuine,
D'eſtre dans le ſentier où le bon-heur chemine,
Et de iouïr des biens que le Ciel loge en toy?

Tu ne veux rien ſçauoir en ſcience ſi belle,
Tu lis, ſans la iuger, l'ordonnance eternelle,
Tu as, ſans les bien voir, mille graces des Cieux:
Tu laiſſe la Raiſon pour ſuyure la Couſtume,
Comme vn deſeſperé qui iette au vent la plume
Et prend, mal-aduiſé, le pire pour le mieux.

Sans reſpect de celuy qui trop bon t'a faict naiſtre,
Tu dis dedans ton cœur, qui peut eſtre mon maiſtre?
Qu'elle force icy bas me pourroit commander?
Ie ſuis libre & content, i'ay l'âge & la fortune,
Quelle incommodité me peut eſtre importune?
Et quel œil maintenant m'oſeroit regarder?

Mais pour toſt rabaiſſer tes pointes orgueilleuſes,
Le Seigneur armera ſes forces merueilleuſes,
Deuant luy marchera la puiſſance du feu,
La tempeſte & l'eſclair, le foudre & le tonnerre

Couuriront à l'inſtant la face de la terre,
Et rendront tout le monde vn cahos incogneu.

Le Soleil arreſtant ſa courſe couſtumiere,
Tout tremblant troublera le clair de ſa lumiere,
En voyant ce grand Iuge appeller l'Vniuers:
O iour eſpouuentable & trop à ton dommage,
Que chacun doit donner ſur le deu de ſa charge,
La derniere raiſon des ſecrets plus couuers.

Alors tu ſentiras ta douleur ſur toy-meſme,
Voyant pour te iuger la puiſſance ſupreſme
Sur ſon lict de Iuſtice, en Royal appareil:
Tu verras lors le Ciel ſ'eſtonner de ta crainte,
La mer de tes ſouſpirs, la terre de ta plainte,
Et les enfers remplis des frayeurs de ton dueil.

Lors que tu recognois ceſte fiere menace,
Tu cours droict à l'Autel pour y treuuer la grace,
Non pas pour faire bien, mais de peur du treſpas.
Tu viens pour preſenter l'offrande accouſtumee,
Mais tu vois à tes yeux l'odorante fumee
Au lieu d'aller au Ciel, retourner contre-bas.

Voudrois-tu croire encor que la grandeur puiſſante,
Qui commande par tout de ſi peu ſe contente,
Penſes-tu que ſoudain ta voix l'alle eſmouuant?
Dieu deſtourne les yeux de l'impur ſacrifice,
Riẽ ne luy deſplaiſt tant qu'vn cœur chargé de vice,
Qui bouffe d'arrogance & n'eſt plein que de vent.

Que penſes-tu donner à celuy qui te donne
L'eſtre, l'air, & la vie, & qui puiſſant ordonne
Du terme de tes iours? Qu'as-tu qui ne ſoit ſien?
Il t'a faict du limon d'vne terreſtre poudre,
Il peut quand il voudra en terre te reſoudre,
Car il t'a faict de terre, & la terre de rien.

Il eſtend le tapis de la verte prairie,
Que lon voit au printemps diuerſement fleurie,
Semant de mille odeurs vn gracieux parfun:
Il tient en ſon pouuoir les beſtes des montagnes,
Les oyſeaux des foreſts, les troupeaux des campagnes,
Et ſouſtient le piuot de ce globe commun.

Pauure & chetif mortel, qu'auras-tu donc de reſte,
Si deſſous le grand tour de la voûte celeſte
Toute choſe appartient à ce grand Souuerain?
Tu ne peux rien offrir qui ne luy ſoit notoire,
Offre donc tes deſirs à l'honneur de ſa gloire
Pour rendre plus heureux les preſens de ta main.

Tu as ſouuent le Nom du Seigneur en ta bouche,
Mais le diuin reſpect dans le cœur ne te touche:
Tu le prie au beſoin d'vne impartune vois,
Mais l'effect ſe cognoiſt contraire à la parole,
C'eſt du vent qui ſe perd dans le ſon qui s'enuole,
Comme ſe perd l'Echo dedans le fond des bois.

Pour inuoquer ce Nom redoutable & terrible,
Il faut aimer d'Amour, non de deuoir ſeruile,

Se dreſſer pour ſa gloire, & chanter ſon honneur,
Bruſler le ſacrifice & le cœur d'vne flame,
Offrir auec l'encent l'odeur d'vne bonne ame,
Car l'offrande eſt plaiſante en venant d'vn bon cœur.

La diuine bonté ſeulement ne demande
La graiſſe des Taureaux, elle veut que l'offrande
Soit d'vn cœur plein d'amour, de repos, & de pais:
Qui fait bien ce qu'il ſçait ſçachant ce qu'il doit faire,
Qui ſuit ſans varier le ſentier ſalutaire
Et cerche le bon heur qui dure pour iamais.

QVATRAIN 38.

TRauaille en ta ieuneſſe: Il faut ſi tu es ſage
Meſnager du repos pour la fin de tes iours,
Pren ton occaſion lors qu'elle eſt en ſon cours,
L'on ſe rid d'vn viellard qui regrette ſon âge.

QVATRAIN 39.

CEluy qui ſuit le vice en ſa folle inconſtance,
Doit encor quelquefois ſon malheur reſſentir,
Car il ſçait que ſon cœur qui ne luy peut mentir,
Ne ſent pluſtoſt l'effect qu'il ſent la repentance.

MEDITATION 50.

Stabat mater &c.

AV PIED de la Croix rigoureuſe
La vierge-Mere langoureuſe
Voyant ſon filz en ſes douleurs,
S'affligeoit & crioit ſans ceſſe
Le cœur tout percé de triſteſſe,
Et les yeux tous chargez de pleurs.

La douleur qui la deſconforte
Eſt ſi penetrante & ſi forte,
Et le glaiue en eſt ſi tranchant
Qu'il porte ſa cruelle pointe
Dans le fond de ſon Ame ſainte
Et iuſqu'au vif la va touchant.

O Dieu quelle triſteſſe extreme,
Sent la bonne Mere en ſoimeſme!
Quel vif aſſault d'affliction
De voir ſon filz tant agreallé
Par vn ſupplice abominable
Souffrir ſi dure paßion!

Rien de conſtant ne luy demeure,
Son cœur ſanglotte & ſon œil pleure

Voyant las! tant de cruautez
Deßus ſon cher filz exercees,
Qui pend en croix les mains percees
Et tout ſanglant de tous coſtez.

Quel barbare & cruel courage,
Quelle inhumaine & fiere rage,
Quel cœur de roc ſans amitié,
Pourroit voir ceſte triſte mere
Se fondre en ſa douleur amere
Sans eſtre touché de pitié?

Elle voit l'Autheur de la vie
Par vne furieuſe enuie
Souffrir mort pour noſtre peché.
Et le pere de la Iuſtice
Par vn trop iniuſte ſupplice
Deſſus vne croix attaché.

Ha! Mere ſainctement eſleuë
Viue clarté, vierge impoluë,
Eternelle ſource de foy:
Fay qu'inceſſamment ie regrette
Sa mort & ſa peine ſoufferte,
Et que ie la pleure auec toy.

O douce Mere ie deſire
Participer à ce martyre
Et ſentir l'admirable effort
De ceſte mort viuifiante

Qui tire mon Ame tremblante
Hors des abiſmes de la mort.

Fay que mon eſprit ne contemple
Autre choſe que ton exemple
Pour pleurer ſa mort nuit & iour,
Et que ie ne ſente en mon Ame
Que ceſte ſainte & viue flame
Qui bruſle d'eternel amour.

Fay que iamais rien ie ne voye
Que le triſte obiect de ſa playe,
Afin de me toucher le cœur,
Du vif regret de mon offence
Qui a liuré ſon innocence
A la mercy de la fureur.

Ceſte ſaincte Croix reprouuee,
De ceux qui l'ont iadis leuee
Comme vn ſigne ignominieux:
C'eſt l'enſeigne du Roy de Gloire
Qui comme vn trophé de victoire,
Paroiſt ſur la porte des Cieux.

Ie veux tant que i'auray à viure
Porter ceſte enſeigne, ou la ſuyure
Au chemin de la verité,
Eſperant ſans changer de trace
Entrer comme vn enfant de grace
Au ſejour de l'Eternité.

MEDITATION 51.

Vexilla Regis. &c.

OICY *du Roy des Rois l'enſeigne deſirable,*
Voicy ce grand miſtere & celois attendu,
Où celuy qui fit l'homme a voulu pitoyable,
Pour le ſalut de l'homme en croix eſtre eſtendu.

Sur ce bois eſleué, ceſte ſaincte victime
Receut le cruel coup qui luy ouurit le flanc,
D'où ſortit à l'inſtant pour lauer noſtre crime,
L'eau de grace meſlee au pourpre de ſon ſang.

Ainſi fut accomply par effect manifeſte
Le prophetique chant de la Royalle vois,
Qui penetrant iadis dans le ſecret celeſte,
A dict que l'eternel regneroit ſur le bois.

Bois dignement eſleu que la palme n'eſgalle,
Sacré bois de victoire à iamais fleriſſant,
Tu te vois honoré de la couleur Royalle,
Pour auoir ſouſtenu le corps du tout puiſſant.

Arbre ſainctement grand, où toute gloire abonde,
Sur lequel mon Sauueur a tant de maux ſoufferts,
Ayant porté le prix de la rançon du monde;
Tu as ouuert les Cieux, & fermé les enfers.

O belle & chere Croix, enſeigne triomphante,
Où ie voy pendre en l'air mon aſſeuré confort,
Ie proſterne à ton pied mon Ame penitente
Pour reprendre la vie où mon Roy prit la mort.

QVATRAIN 40.

NE meſpriſe perſonne en ſa miſere extreme,
A ce meſme malheur tu peux eſtre ſuject,
Quand tu vois ſur quelqu'autre vn pitoyable object,
C'eſt vne occaſion pour penſer à toy-meſme.

QVATRAIN 41.

NE romps point le repos de l'homme qui ſommeille,
Mais contemple en effect l'image de la mort,
Tel ne ſent point de mal au peu de temps qu'il dort,
Qui ſe voit miſerable auſſi toſt qu'il s'eſueille.

SONNET.

SOVS l'eternel bon-heur où la foy m'achemine,
Pour y cueillir le fruict de ma Redemption,
I'embrasse plein de Zelle & de deuotion
Ce bois fauorisé de la grace diuine.

Seigneur qui as formé ceste grande machine,
Tu as sur ceste Croix souffert ta passion,
Et purgeant par ta mort mon imperfection
Tu as ruiné la mort & l'autheur de la ruine.

O celeste faueur! ô Croix heureuse & saincte,
Du sang de mon Sauueur pour mõ bien toute tainte!
Riche & subtille clef qui nous ouurit les Cieux.

I'arrose de mes pleurs ceste Croix venerable,
Baisant les lieux sacrez de ce sang precieux,
Qui me conduit en gloire au sejour perdurable.

QVATRAIN 42.

SVpporte l'Innocent, car qui luy fait offence
Doit craindre le pouuoir qui du Ciel peut frapper,
Les Princes & les Rois ne peuuent eschapper
Ceste force d'enhaut qui en fait la vengeance.

MEDITATION 63.
Pater noſter. &c.

NOSTRE PERE Eternel qui tiens
ſous ton empire
Tout ce grand Vniuers, qui deſſus
nous fais luire
La diuine clarté du Soleil radieux:
Fay que ſans forligner en ce val de
miſere,
Nous puiſsions t'appeller librement noſtre Pere,
Et comme tes enfans, te chercher dans les Cieux.

Ainſi de ton ſainct NOM la grandeur & la gloire
Soit chantee ſans fin de memoire en memoire,
Que le Pere la chante au fils dés le berceau,
Que le fils en croiſſant la puiſſe encore apprendre
A ſon plus ieune frere, & que lon puiſſe entendre
Qu'il n'eſt rien, fors que toy, de parfaict ny de beau.

Que ton Royaume adviẽne, & que dedans noſtre Ame
Nous ſentions la chaleur de ceſte belle flame
Qui vient des clers rayons de ton œil immortel:
Afin que le peché qui nous pourſuit ſans ceſſe
N'empeſche point le fruict que ta ſainte proüeſſe
Nous conſerue de grace au Royaume eternel.

Selon ton bon plaiſir ta volonté ſoit faicte,
Auſſi bien ſur la terre où nous faiſons retraicte,
Comme dedans les Cieux où loge ta grandeur,
Car celuy qui cognoiſt l'effect de ta puiſſance,
Et qui vit ſous les loix de ton obeiſſance
Sera comblé de gloire, & de biens, & d'honneur.

Donne nous auiourd'huy noſtre PAIN *ordinaire,*
Ce pain ſi ſauoureux, ce pain ſi neceſſaire.
Qui ſeul nous raſſaſie, & ſeul nous peut nourrir,
Qui eſt de ton troupeau la celeſte paſture,
Qui ſouſtient nos eſprits en leur propre nature,
Et qui a faict la mort en ſoy-meſme mourir.

Pardonne nous SEIGNEVR, *par ta puiſſance haute,*
Ne voy point les pechez qui ſont de noſtre faute,
Ne nous recerche point en ton iuſte courrous:
Tu veux que libremẽt nous pardõnions l'offence,
Pardonne nous auſſi par ta ſaincte clemence,
Et ta BONTE *ſi douce aye pitié de nous.*

Ne permets que noſtre ame icy bas ſoit tantee,
Que de ſes vains deſirs elle ſoit enchantee,
Qu'elle ſe laiſſe vaincre à ſon affection,
Ou ſi l'humain deſir quelquefois la tranſporte
Donne luy du courage, & la diſpoſe en ſorte
Qu'elle puiſſe emporter ceſte tentation.

Deliure nous du Mal, deſtourne nous du vice,
Arreſte noſtre cœur en ſon premier office

Pour affermir ſa gloire en l'appui de ſa foy:
Fais O GRAND DIEV DV CIEL, *que nous*
puiſſions ſans crainte
Rechanter tes Grandeurs d'vne louange ſaincte,
Et que nous ne cerchions noſtre repos qu'en toy.

QVATRAIN 43.

SI la Fortune amie vne fois te bien-heure
De richeſſe ou d'honneurs, ne t'en eſleue pas,
La Fortune en tournant va touſiours haut & bas,
Et iamais ſa faueur en vn poinct ne demeure.

QVATRAIN 44.

COmme le Peintre expert fait viuement paroiſtre
Le naturel des traicts qu'imite ſon pinceau
Ainſi d'vn vif rapport, comme dans vn tableau,
Chacun par ſon diſcours fait ſon humeur cognoiſtre.

QVATRAIN 45.

ORdonne en ta maiſon vne reigle aſſeuree
Meſure ta deſpence à l'aulne de tes biens,
Mais ce n'eſt pas aſſez de reigler tes moyens
Ta vie & ton humeur doit eſtre meſuree.

PRIERE POVR LE MATIN.

PAternelle douceur, Autheur de la lumiere,
Qui nous monstre au matin sa flame coustumiere,
Grand Dieu qui d'vn seul mot par ton vouloir conduit
As separé le iour des ombres de la nuit,
Et qui sur le compas de ta diuine grace
Faits prendre à toute chose, & sa charge & sa place:
Maintenant que l'Aurore au poinct de son retour
Chasse lobscurité pour ramener le iour,
Permetz, pere eternel, que ie sente en mon Ame
De tes yeux, mes soleilz, la plus luisante flame,
Et que durant le cours de ce iour limité
Ie suiue les beaux raiz de ta diuinité,
Sans pousser, inconstant, ma course vagabonde
Dans les chemins perdus des deserts de ce monde:
Permetz que les desseins de mon cœur soucieux
Changeans auec le iour puissent changer en mieux,
Que me tirant du fond de tant de precipices
Ie suiue les vertus pour m'eslongner des vices,
Et que pour arrester les forces de ma foy

Tes ſainctes volontez ſoyent touſiours deuant moy.
Eſtouffe les ardeurs de mes folles penſees,
Oublie pour iamais mes ieuneſſes paſſees,
Et pour me delacer des liens du malheur
Sanctifie mon Ame & nettoye mon cœur,
Diſpoſant mes deux yeux pour ne voir rien d'aimable
Que la ſainte clarté de ton œil fauorable,
Chaſſe l'ambition, romp ſes trompeurs deſſeins
Qui courrent, ſans repos, les ombres les plus vains,
Et ne permets, Seigneur, que mon deſir s'engage
Pour ſe perdre à ſa ſuitte à mon deſauantage,
Car c'eſt vne Chimere, vn appas dangereux
Qui rend la cauſe belle, & l'effect malheureux.
Ma deuote Oraiſon d'vne alle viſte & prompte
Porte deuant ton Throſne & ma peine, & ma honte,
Mon cœur qui voit l'abbus de ſa fragilité,
Blaſmant & ſon audace & ſa temerité
Se proſterne à tes pieds, attendant la ſentence
De ta miſericorde où giſt ſon eſperance.
Fay moy ſentir ta grace, & me mõſtre en tout lieu
Que ie ſuis ta facture, & que tu es mon Dieu:
Et puis qu'ouurant les yeux il commence à cognoiſtre,
Ce que ie ſuis, Seigneur, & ce que ie dois eſtre:
Augmente ma lumiere, & que ie puiſſe voir
Le malheur de mon vice, au tour de mon deuoir,
Affin qu'ayant receu le pardon de ma faute
Ie puiſſe donner gloire à ta puiſſance haute,
Et chanter ton ſaint NOM *ce pendant qu'icy bas*
I'attend l'heure ordonnee au poinct de mon treſpas.

PRIERE POVR LE SOIR.

EAVORABLE *Bonté qui veux que toute choſe*
D'vn temps alternatif trauaille & ſe repoſe,
Qui veux que ſous l'obſcur de l'eſpoiſſeur des Nuitz
L'homme charmant ſa peine oublie ſes ennuitz:
Ores que le Soleil ſuiuant ton ordonnance
Laiſſe noſtre Hemiſphere & diligent s'aduance,
Cachant ſon chef doré ſous l'abiſme, des eaux:
Ores que dans le Ciel lon voit tant de flambeaux
Paroiſtre à petits feux dans les nuages ſombres
Et que l'obſcurité perd la forme des ombres,
Coulant deuant nos yeux par ſa noire eſpoiſſeur
Les mal-formez pourtraicts d'vne gelante peur.
Permets, Pere benin, que ſans commettre offence,
Sous le calme repos d'vn gracieux ſilence
Le deſiré ſommeil ſe coule dans mes os,
Et que mon corps laſſé iouyſſe du repos:
Que le tranquille effect de ceſte douce amorce
Me donne au poinct du iour vne nouuelle force,
Sans qu'vn triſte accident par vn ſoudain réueil

Puisse troubler le doux de mon calme sommeil
Ou que quelque Dæmon trop malicieux, plonge
Mon imaginatiue en quelque estrange songe:
Que mon Ame soit libre & quitte le soucy
De tant de vanitez qui l'agitte icy,
Pour entrer en soimesme, affin qu'elle ne pense
Qu'au bien heureux secours de ta toute puissance,
Et qu'allumant le feu de sa deuotion
Aux diuines ardeurs de ta perfection,
Elle augmente de zelle, & bien heureuse sente
Le charitable soing de ta Bonté presente.
Las! c'est peu que de nous; alors que l'hõme dort,
C'est sur vn traict viuant l'image de la mort,
Et le corps qui se braue en son orgueil extresme
Demeure enseuely dans l'oubli de soimesme,
Car les mortelz ne sont que des vaisseaux mouuans
Qui vont par la tourmente à la mercy des vens,
Et sont tousiours en peine au milieu de l'orage
Portans dedans le cœur la crainte du naufrage.
O Dieu sois mon pilotte, & conforte Seigneur,
Mon vaisseau qui perd route, & cingle plein de peur.
Renforce mes esprits par ta force immortelle
Et redresse mon cours au poinct de ton estoille,
Affin que resueillé du sommeil ocieux
Il descouure au matin en entrouurant les yeux,
Le phare flamboyant de ta luisante face
Qui dresse mon nauire au haure de ta grace.

PRIERE POVR LE ROY.

SEIGNEVR *qui d'vn ſeul mot de ta bouche diuine*
As formé les beautez de ceſte grand machine,
Qui as commandé l'ORDRE, *& diſtingué le cours*
De la belle Clarté qui nous donne les iours:
Qui veux que toute choſe en ſa charge ſejourne,
Que le flot de la Mer ſe contienne en ſa borne
Sous ton obeiſſance, & qui grand Souuerain
Retiens le cœur des Rois dans ta puiſſante main,
Sauue ceſte COVRONNE, *& Pere pitoyable*
Fay ceſſer les malheurs du peuple miſerable.
Iette l'œil ſur la France, ô diuine BONTE',
Et fay du cœur du Roy ſelon ta volonté:
Maintiens ce grãd HENRY *qui laiſſe en tant de place*
Tant de dignes teſmoins des effects de ta grace,
Qui par le iuſte pois d'vn pouuoir meſuré
Rend la France paiſible & ſon ſceptre aſſeuré.
Permets que ſur l'appuy de ſa dextre inuincible,
La France ſoit touſiours heureuſement paiſible,

Et par les forts liens d'vne constante foy,
Le ROY *aime son peuple, & le peuple son* ROY.
L'vn pour bien commander tienne haut la Iustice
L'autre pour se remettre au but de son seruice
Sous l'estroitte raison du naturel deuoir,
Rende l'obeïssance à qui a le pouuoir.
Ainsi la belle Astree appaisant les tempestes
Brusle, pour n'estre plus, les renaissantes testes
Des monstres engendrez de la Confusion,
Qui du cruel venin de la diuision
Ont infecté la terre, & par trop de souffrance
Perdoyent, sans ton secours, les beaux lyz de la Frãce.
Desia dessus le front des plus riches Palais
D'vn solemnel baiser la Iustice & la Pais
Font l'agreable Timbre, à la fleur blanchissante,
Qui triple, rend tousiours la France florissante,
Et ià le mal passé se perd ensuely
Dans l'abisme profond d'vn eternel oubly.
Ia le deuoir redouble en ce peuple fidelle,
Qui du ferme respect de la foy naturelle
Porte à son ROY *sacré le legitime honneur,*
La loüange à la bouche, & l'amour dans le cœur.
Ceste fidelité si sainctement iuree
N'est point pour peu d'effect par parolle assuree
Et les sacrez arrests par les cours approuuez
Ne sont point seulement dans les marbres grauez:
Mais pour garder sans fin ceste heureuse memoire
Au plus haut de ton Throsne où tu sieds en ta gloire,
En lettre incorruptible on lit en tous endrois
Le zelle inuiolable & la foy des Francois.

Garde le ROY, *Seigneur, ce pendãt qu'il nous garde,*
Aſſiſte à ſes deſſeins, alors qu'il ſe hazarde
Dedans la viue ardeur de ſes efforts guerriers,
Pour poſer ſur ſon front lauriers deſſus lauriers,
Honneurs deſſus honneurs, conqueſte ſur conqueſte
Et faict voller ſon NOM *ſous la voûte celeſte,*
Qui va d'vn meſme cours, que le cours du Soleil,
Faire ſçauoir par tout qu'il eſt ſeul ſans pareil.
Iuſques icy, SEIGNEVR, *ta dextre fauoriſe*
En ſes iuſtes deſſeins toute ſon entrepriſe,
Sois touſiours ſa conduite, & que ton bras tres-haut,
Commande à ſon armee au milieu de l'aſſaut.
L'eſperance & l'appuy des autres Rois du monde
D'vn orgueilleux deſſein, ſuperbement ſe fonde
Sur le nombre infini des ſoldats furieux,
Qui rauagent la Terre, & menacent les Cieux,
Que les monts eſleuez eſgallent aux campagnes,
Qui ſur les lieux plus bas eſleuent des montagnes,
Et qui pour abbreuer leurs ſuperbes cheuaux
Ne font pas ſeulement deſſecher les ruiſſeaux,
Mais aux fleuues courans font arreſter la courſe,
Et tarir leur canal iuſques dedans la ſource.
Mais ce nombre ſans nombre, & ce pouuoir humain
N'eſt point fort ſans l'effort de ta puiſſante main.
Car tu es ce grand ROY, *ce grand* DIEV *des armees,*
Qui, puiſſant, fais trembler les troupes animees.
Qui lors du plus ardant de leur viue fureur,
Fay couler dans leur ame vne gelante peur.
La peur glace leur ſang au fort de leur pourſuite,
Ils tournent tous le dos d'vne honteuſe fuite,

Teſmoignans par leur route & bien ſouuent trop tard
Que le don de victoire eſt vn don de ta part
Qui vient de ta main ſeule, & donne cognoiſſance
Des merueilleux effects de ta toute puiſſance.
Ces BRAVES *periront, & les plus vieux ſoldats,*
Qui ont veu mille aſſauts, & veu mille combats,
Ne dureront non plus en leur nombreuſe troupes
Que le feu pris ſoudain dans les ſeiches eſtoupes:
Ou que le cours paſſant d'vn prompt leger eſclair,
Qui ſe perd auſſi toſt qu'il paroiſt dedans l'air.
C'eſt ſur toy ſeul SEIGNEVR, *non ſur autre aſſeurãce*
Que noſtre grand HENRY *fonde ſon eſperance,*
Il tient de toy ſon Sceptre, & de toy ſeul auſſi
Il reçoit les Grandeurs qui le ſuyuent icy,
Et n'ayant pour ſeul but que le but de ta gloire,
Il recerche en ton Nom la Paix par la Victoire,
Et jà ſes ennemis ſous ſes pieds abbatus,
Sont vne ample matiere à chanter ſes vertus.
Ie les voy, ie les voy, d'vne longue entreſuite
Deux à deux attachez, teſmoins de ſon merite,
Portans, au grand regret de leur premier orgueil,
La honte ſur la face, & les larmes à l'œil.
Ie les voy pris à force en leur propre contree
Seruir pour le triomphe en la Royalle entree.
Ie voy, ie voy deſia ce genereux vainqueur
D'vn port Royal & franc, plein d'Auguſte grandeur,
Deſſus vn char doré paſſer de place en place,
Pour deſcendre en ton temple, & là te rendre Grace
De tes ſainctes faueurs, & deuant ton Autel
Dreſſer de ſa Victoire vn Trophee immortel.

Là le peuple à l'enuy transporté d'allegresse,
Troupe à troupe arriuant d'vne importune presse,
Inuoquant ton sainct Nom, viendra, deuotieux,
Prier d'vn cœur François pour son Roy glorieux,
Qu'il plaise à ta BONTE *sainctement liberalle,*
Faire naistre vn fleuron de ceste fleur Royalle,
Qui puisse apres le temps dans le Ciel ordonné
Se voir d'vn franc accord le front enuironné
De l'inuincible rond de la riche Couronne,
Qui seule en l'vniuers par ta grace fleuronne.

SVR LE POVRTRAICT DE MONSIEVR ROSE Eueſque de Senlis.

EN voyant ce pourtraict ie voy dans vne Roſe,
L'odorante beauté de la doctrine encloſe,
Et quiconque cognoiſt les traicts de ce viſage,
Doit ſentir les Vertus d'vn ſi grand perſonnage.

EPITAPHE
DE M. FLORENT FOVRNIER, ARCHITECTE DV ROY.

FLORENT *fleur des esprits qui d'vn haut artifice*
Embellissoit la France & contentoit les Rois:
Qui sur les ornemẽs d'vn Roial frontispice
Demonstroit les raisons des plus artistes lois.

FLORENT *que tout le monde admire en son ouurage,*
Rendant l'architecture vn miracle nouueau, (âge,
Ce grand FLORENT FOVRNIER *le premier de nostre*
Est mort au mois des fleurs & gist sous ce tombeau.

Ce que la Grece auoit de rare en ses antiques,
Les Maussolles d'Egipte, & les portz Rhodiens,
Tous les Palais de Rome, & les œuures publiques,
Au plus parfaict de l'Art ne surpassoyent les siens.

Comme vne belle fille en vn iardin rassemble
Pour faire vn beau bouquet mille diuerses fleurs:
Ainsi FLORENT *cerchoit & ramassoit ensemble*
Pour faire vn beau dessein mille diuers labeurs.

Le Peintre ingenieux pour former ſa deeſſe
Recerchoit la beauté deſſus mille beautez,
Et FLORENT *ſe formoit par ſa gentille addreſſe*
Vn modelle nouueau ſur mille nouueautez.

Or ſur l'ordre Dorique, ores ſur le Corinthe
Il compoſoit, ſubtil, les riches Chapiteaux
Le tailloir, la volute, & la baze, & le plinte,
Gardãt l'art & la force en ſes traitz les plus beaux.

La Phrize qui s'eſtend ſous les belles corniches
Par la proportion des eſpaces bien pris
Porte ſes Ornemens ſi diuers & ſi riches,
Qu'elle retient la veuë & rauit les eſpris.

Mon Roy CE GRAND HENRY, *ce Prince redoutable,*
Qui remet tout les arts en leur perfection,
Aimoit ce grand FLORENT *& d'vn œil fauorable*
Contemploit les beaux traitz de ſon inuention.

Mais l'heureuſe faueur d'vn ſi puiſſant Monarque
Ny les vœux de la France & le commun ſecours
N'ont peu fleſchir les loix ni l'ordre de la Parque,
Qui faict mourir FLORENT *en la fleur de ſes iours.*

Iette des fleurs, PASSANT, *deſſus ſa ſepulture*
Car FLORENT *florira d'vn eternel renom*
Puis qu'il a fait fleurir la belle architecture
Il doit fleurir d'honneur, comme il fleurit de nom.

EPITAPHE
De Monsieur le DIGNE, doct. V.I. Prieur de Rimaucourt & de Courteri, Oncle paternel de l'Autheur.

QVAND LE DIGNE *viuoit tranquille*
estoit sa vie,
Sans fard, sans auarice, & sans ambition,
Les Muses seulement & la deuotion,
Estoyent l'vn son plaisir, & l'autre son enuie.

Quand LE DIGNE *mourut, sa mort ne fut suiuie*
De regret, de douleur, ni d'autre passion,
Mais esleuant ses yeux en contemplation,
Son ame doucement fut dans le Ciel rauie.

Il estoit plus ioyeux de sortir de ce monde,
Que le Nocher battu de l'orage & de l'onde
N'est ioyeux & content de surgir à bon port.

Il auoit veu la Court & les grandeurs Romaines,
Mais il auoit cogneu que ce sont choses vaines,
Et qu'il faut en Dieu seul rechercher son confort

EPITAPHE
De Monsieur COVRETIER, Lecteur du Roy en la langue Grecque, & Prieur du Godet.

TV as en fin couru la course iournalier
Docte doux profitable & sçauãt COVRETIER,
Mais de tous tes escris, le cours n'est pas entier,
Tu en laisse à regret vne grand part derriere,

Si faut-il tost ou tard passer ceste carriere,
Tu t'en vas des premiers ayant faict ton quartier.
En la mer de ce monde, & tu es au sentier
Pour voir d'vn œil plus beau la diuine lumiere.

Que celuy est heureux qui tout ainsi que toy,
Docte, riche & content a ouy deuant soy,
Les plus rares esprits loüer sa renommee,

C'est vn contentement puis qu'il nous faut mourir,
De laisser apres nous vn si doux souuenir.
Tous les autres plaisirs se tournent en fumee.

LES LARMES DE CLION SVR LE TVMBEAV DE B. LE MAISTRE, fils de Monſieur de Belle-Iambe, Conſeiller à la Court.

BElle Ame, aſtre luiſant qui maintenant ſe mire
Dans la viue clarté qui nous dõne le iour,
Reçois ſur tõ tombeau les ſouſpirs que ie tire
Teſmoins de ma triſteſſe, enfans de mon amour.

Ta prudente ieuneſſe en ſon printemps perduë,
Ton eſprit tout remply des plus rares ſecrets,
Tiennent diuerſement mon ame toute eſmeuë,
L'vn fait naiſtre ma peine: & l'autre mes regrets.

Ame digne du Ciel ſi cherement nourrie,
Des plus pures douceurs du mont Parnaſſien.
Tu cheriſſois la gloire, & la gloire cherie,
Te ſeruoit d'vn beau Phare à te conduire au bien.

Source de mes ennuis ſeul ſujet qui m'afflige:
Qui auec ton aurore as rencontré ta nuict,
Le regret de ta perte à la douleur m'oblige,

Et plus ie fuis la peine, & plus le mal me ſuit.

Ie voudrois eſtouffer ma douleur, & mes plaintes,
Mais ce malheur me force à ruiſſeler mes pleurs:
Ne doy-ie pas voyant tant de vertus eſteintes
Aux pleurs ouurir la bõde, & la porte aux douleurs?

Ie ne pleure point ſeule, au mal que ie regrette:
Les Nymphes, & mes ſœurs, le pleurent comme moy.
Ie ſens mon deſplaiſir en la commune perte;
Comme ſentant ma perte, en la commune loy.

Lon voit auec regret vne fleur printaniere,
Perdre ſon beau bouton auant le temps paſſé
Et lon regrette auſſi qu'en ſa beauté premiere
Ce fruict tombe en verdure, eſtant trop auancé.

Comme vn ieune Cypres qui prend belle croiſſance,
Et fait iuger l'honneur d'vn iardin bien planté:
Ainſi viuement beau deſlors de ſa naiſſance,
Lon le iugeoit pour eſtre vn gieffe bien anté.

Le courſier braue & fort iamais ne degenere,
Dedans l'aire d'vn Aigle, vn braue aigle ſe prend,
Lon pouuoit bien attendre, vn bon fils d'vn bon pere,
Ainſi que le bon fruict, d'vn bon arbre s'attend.

Ceſt eſprit penetrant, deſireux, & capable:
Luyſoit ſur ſes eſgaux comme luit vn ſoleil.
Et comme il ſe rendoit tous les iours admirable,

Sa vertu l'euſt rendu quelque iour ſans pareil.

La nature attentiue à faire vn bel ouurage,
Auoit en ſa faueur deſployé ſes threſors,
Lon dit qu'vn bel oſeau veut vne belle cage,
Vn bel eſprit auſſi meritoit vn beau corps.

Ses biens-diſans diſcours, ſon addreſſe, & la grace,
Qui le pouſſoit en lice, & luy donnoit le pris:
Paroiſſoyent auec l'âge en tel rang ſur ſa face,
Qu'il eſtoit ja l'obiect des plus rares eſprits.

Il auoit les vertus pour ſa chere conduite,
Les ſecrets du ſçauoir le faiſoyent eſtimer,
Son inſtinct le portoit au ſiege du merite,
Et ſa modeſte humeur le faiſoit bien aymer:

Mais en vain auec nous les vertus immortelles,
Nourriſſoient ſa ieuneſſe, auec tant de ſoucy:
En vain le ciel luy fit tant de grace ſi belle,
Pour ſi toſt ſe reſoudre à le tirer d'icy.

Le Ciel le cheriſſoit auec tant d'apparence,
De l'eſleuer vn iour iuſques au dernier point:
Que tant de riches dons, de ſi grande eſperance,
Deuoient pl⁹ lõg tẽps eſtre, ou du tout n'eſtre point.

Ainſi diſoit Clion qui fondoit tout en larmes:
Grauant ſur le tombeau ſa triſteſſe, & ſes vers.
Ainſi diſoient ſes ſœurs, en rallumant les flammes,

Des funeſts flambeaux, au feu de lauriers vers.

Mais vous plus reſolu des coups de la Fortune,
Sage, & prudent oracle, en ce grand Parlement.
Vous qui recognoiſſez que la mort eſt commune,
Vous tirez voſtre pere, au trait du iugement.

Vous qui ſçauez ſi bien ſeruir ceſte Couronne,
Tenant la verge eſgale, au poinct de ſon milieu:
Vous voulez ce que veut ce Souuerain qui ordonne,
Que toute choſe en fin s'en retourne en ſon lieu.

Vous ſçauez que le ciel ſes beautez ne nous monſtre,
Que pour nous aduertir des defaux d'icy bas:
Nous ne voyons icy le bien que par rencontre.
Ce qui eſt auiourd'huy, demain ne ſera pas.

Les lis en leur blancheur, en leur vermeil les roſes,
Ne gardent leurs beautez que le cours d'vn matin,
Ainſi deuant nos yeux paſſent les belles choſes,
Qui commencent leur eſtre, aux portes de leur fin.

Voſtre œil qui ſe miroit dedans la viue image,
De vos traits rapportez ſur ce front gracieux,
Pleureroit cet obiect: mais ce n'eſtoit qu'vn gage,
Qui part de voſtre veuë & s'en retourne aux cieux.

La douleur logeroit dans quelque autre conſtance,
Qui ſe laiſſeroit perdre à vn ſi grand effort:
Mais vous qui cognoiſſez la diuine ordonnance;

Vous portez ſans douleur les effects de la mort.

La naturelle loy qui vous l'auoit fait naiſtre
Auec tant d'eſperance, & vous l'oſte en ſa fleur
Vous touche viuement, Mais c'eſt vn traict de
MAISTRE,
De forcer la nature, & vaincre le mal-heur.

A Monſieur Coulon ſon Precepteur.

SONNET.

COVLON *la nature nous porte,*
A nous plaindre de nos malheurs,
Et quelque fois tire des pleurs
De la conſtance la plus forte.
Mais l'ame viuement accorte,
Force le ſort, & ſes rigueurs:
Le temps modere les douleurs,
Et la prudence les conforte.
Tu aymois ce ſubjet aymable,
Mais quoy? la Parque inexorable
A deſià ſes deux yeux couuers
Il ne faut point pleurer ſa vie
Malgré la mort qui la rauie
Son nom volle par l'vniuers.

FIN.

EPITAPHE de M. le Comte de So. & de Mad. de M.

LE Ciel pour nous monſtrer ſa plus
belle richeſſe,
Fit naiſtre entre les grands vne
ieune deeſſe,
Qui des autres beautés effaçoit le
pourtrait,
Ce n'eſtoit que vertu, que douce courtoiſie,
Sur la perfection le ciel l'auoit choiſie,
» Tout ce qui vient des cieux doit eſtre tout parfaict.

Amour volloit ſans ceſſe alentour de ſa face,
Dedans ſes deux beaux yeux, la faueur & la grace,
Cachoient la mignardiſe, & les chaſtes douceurs,
Sa louable vertu par la France eſtimee,
De mille, & mille amans la rendoient bien aimee,
» C'eſt la ſeule vertu qui captiue les cœurs.

Lors vn ieune Adonis accort, honneſte, & ſage
Plaſtoſt vn ieune Mars tout remply de courage,
Eſpris du beau renom iuſtement merité,

Vient en court pour cognoiſtre vn ſujet tant aima-
Soudain il eſt touché d'vn trait inevitable, (ble.
» Il faut fleſchir aux traits de la Divinité.

Par les beaux traits d'Amour à la premiere veuë,
De ces deux beaux Amans l'ame fut toute eſmuë,
Leurs cœurs furent touches de meſme affection,
Amour fit d'vn ſeul coup vne playe iumelle,
L'vn eſtoit tout parfaict, l'autre eſtoit toute belle,
Mais la ſeule vertu formoit leur paſſion.

En fin d'vn beau lien leur douce deſtinee,
Les rendit bien-heureux ſous les loix d'Hymenee,
Pour rendre en ce beau pair ſes deſſeins accomplis.
O beau couple qui rend noſtre France anoblie,
Ainſi le beau rubis au diamant ſ'allie,
La perle au beau corail, & les roſes aux lis.

Qui voit au mois d'Auril les fleurs parmi la plaine,
Ou le nombre infini de la Lybique areine,
Il voit l'infinité des baiſers de l'eſpoux,
Qui brullant au doux feu de ſa pudique flame,
Baiſoit & rebaiſoit les beaux yeux de ſa dame,
Et mouroit tout raui d'vn contentement doux.

Mais Hymen tout ioyeux de ſi belle alliance,
Laiſſant les ieux mignars, & les ris à la dance,
Se retiroit encor à peine du feſtin,
Lors qu'vn fiebureux accez, ô grand coup de for-
tune,

Changea les ris en pleurs, le doux en amertume,
Et la mort accourut à ce riche butin.

Sa trop courte influence en sa iuste rencontre,
Pensant auoir trop faict d'auoir faict vne monstre,
De tout ce que le Ciel auoit de precieux,
Separa cette couple heureusement conjointe
Et rauit dans le Ciel ceste Ame belle, & saincte,
» *Ce qui est de parfaict doit retourner aux Cieux.*

Narcisse en retirant les yeux de dessus l'onde,
Où se monstroit l'obiect de sa beauté seconde,
Esmouuoit par ses pleurs les deserts à pitié.
Et ce nouuel Amant qui desire & qui aime,
Pert son cœur, pert sa vie & l'obiect de soi mesme,
Et s'affiige aux regrets de sa chere moitié.

Ha! ie reste, dict il, & lon veut que ie viue,
Non le corps d'vn amant, mais vne ombre craintiue
O fidele beauté qui me rendoit heureux,
Si l'ombre suit le corps, il ne faut plus attendre,
Ie doy sous le tombeau aupres de toy me rendre,
» *Il vaut bien mieux mourir que viure malheureux.*

Le dueil l'eust emporté, mais reclamant sa dame,
Ce n'est pas le chemin, dict il, d'vne belle Ame,
De laschement se plaindre & se prendre à ses yeux,
I'ay du poinct du deuoir trop belle cognoissance,
Ie veux cercher ma mort, par le fer d'vne lance,
Et couronné d'honneur me presenter aux Cieux

Reſolu de la ſuyure, il retourne à l'armee,
Lon vient à la bataille, où ſa troupe animee,
Donne ſous ſa cornette auec tant de renom.
Qu'il ouure le paſſage à tous ceux de ſa bande,
Et fit plein de fureur vne charge ſi grande.
Que le lieu pour iamais en gardera le Nom.

Comme il eſtoit aux coups plein d'extreme proüeſſe.
Qu'il choque l'ennemi, le force & le renuerſe,
Il eſt porté par terre, & bleſſé tombe à bas,
Mais ſur ce meſme temps l'ennemy prend la fuite
Et cede au bras vainqueur de ceux de ſa conduite,
Et luy voit la deffaite au poinct de ſon treſpas.

Comme il fermoit les yeux ioyeux que la victoire
Honoroit ſa valeur, d'vne derniere gloire,
Ayant touſiours le nom de ſa Dame en ſon cœur,
Ie reſeruoy, dict il, encor ce peu de vie,
Pour eſtre à mon deſir de ce bon heur ſuiuie,
Et ie meurs bien cõtent puiſque ie meurs vainqueur.

Ainſi ſon bel eſprit ſuyuant ſa bien aimee,
S'enuola dans le Ciel laiſſant ſa renommee,
Qui doit durer autant que le celeſte cours,
Tout le monde le plaint, ſon Prince le regrette,
La France qui l'aimoit ſans fin pleure ſa perte,
Et tous les gens d'honneur l'honoreront touſiours.

SONNET.

LORS que ce nom de PLVS, ce nom ambitieux,
Ce fascheux poinct d'honneur, ce fantasque langage,
Ce bruict qui braue tout, n'estoit point en vsage,
Le monde iouyssoit d'vn repos gracieux.
Mais depuis que la force au bras audacieux
Voulut pour commander se donner l'aduantage
Le tranquille repos luy quitta le passage,
Et la felicité s'enuola dans les Cieux.
Lon rompist le respect de la loy naturelle,
Le fils fit à son Pere vne guerre mortelle,
Lon entra l'vn sur l'autre en trouble & en discort,
Tout le monde changea d'humeur & de nature,
Chacun l'espee au poing cercha son aduenture,
Et le droict demeura dans la main du plus fort.

INSCRIPTION.

Pour le Tombeau de Monsieur le Baron D. S. M. V.

IEtte des fleurs, PASSANT, sur ceste sepulture,
Que tousiours à l'entour soit la gaye verdure,
Le Myrthe y puisse croistre & mille Lauriers vers.
Qui a serui son Dieu, son Prince & sa Patrie
Merite bien d'auoir vne tombe fleurie
Et que son renom dure autant que l'vniuers.

SONNET
Sur vne deuiſe donnee à vne Dame de la Court par feu Monſieur de Giury

DAns ce cercle arrondy le ſerpent ſe diſpoſe,
Pour monſtrer la prudence auec l'eternité,
Le triangle parfaict c'eſt la diuinité
Qui ſans nombre arreſté tous les membres compoſe.

L'Oliuier & le Lys, le Laurier & la Roſe,
Sont les beaux ornemens de la felicité,
La Palme eſt le cher prix de l'honneur merité
Pour qui les braues cœurs meſpriſent toute choſe.

L'autel qui n'a iamais, porté de Sacrifice,
C'eſt la chaſte beauté, qui pure de tout vice,
Conſacre à la vertu toutes ſes actions.

La corne-d'abondance eſt pleine de la grace,
Qui croiſt comme vn beau iour ſur voſtre belle face
Par les luiſants Soleils de vos perfections.

SONNET
A vn grand Prelat.

IE sauouroy les fruicts, que voſtre main heureuſe,
Du grand iardin d'Eden a ſi bien tranſplantez,
Et d'vn celeſte gouſt mes eſpris contentez,
Rauiſſoyent dans le Ciel mon ame curieuſe.

I'admiroy dans vos vers la manne pretieuſe
Des ieunes arbriſſeaux & des greffes antez,
Lors que d'autres beaux fruicts me furent preſentez
Pour refreſchir l'ardeur de mon humeur fiebureuſe

N'eſtoit-ce pas aſſez que dans vos ſaincts eſcris,
Ie contentoy, ioyeux, doucement mes eſpris
Et qu'en voſtre beau feu ie r'allumoy ma flame.

Non ce n'eſtoit aſſez car voſtre charité,
Qui cognoiſt les deffaux de noſtre humanité,
Veut reſiouir le corps & profiter à l'ame.

EPITAPHE
De du Monin.

IE plore du MONIN, qui d'vn vers lamentable
Sçauoit si bien plorer si la Parque implacable
Rauissoit quelquefois quelqu'vn de ses amis:
En plorant DV MONIN ie pleure l'esperance,
Et le futur bon heur que receuoit la France
En l'admirable fruict de ses doctes escrits.

D'vn sang chaud & bouillant la fureur poëtique
Emportoit quelquefois sa plume prophetique:
Mais qui peut resister à la force des Cieux?
Ses vers venans du ciel ne pouuoyẽt sans tõnerre,
En ceste ieune ardeur descendre sur la terre.
Le tonnerre et l'esclair sont les armes des Dieux.

Le torrent qui prend cours d'vne abondante source,
Ne peut pas retenir sa violente course
Qu'il ne soit bien auant dans la plaine escarté,
Et le ieune coursier sortant de l'escurie
Bat la terre & hannit, & se met en furie,
Mais lon cognoist par la sa future bonté.

Dans le Temple sacré ornement de la Grece,
En rechantant ses vers la prophete prestresse
Horribloit ses beautez d'vn tremblement soudain,
Les esprits vifs & prompts, par la chaleur diuine
Agitez de l'effort d'vne belle doctrine,
Ont le discours plus prompt qu'ils n'ont prompte la main.

DV MONIN *le mignon des filles de Parnasse,*
Estoit né pour auoir vn iour beaucoup de grace,
S'il eust conduit sa force en vn âge plus meur.
Sa gloire estoit desia sur le monde espanduë,
Mais sa viue ieunesse à la fin s'est perdue
Comme vne ante qui gele en sa premiere fleur.

ANAGRAMME
De Madamoiselle Denise D. B.

LOrs que le gracieux printemps
Monstre sa beauté par les champs
Emaillant tout ce grand espace,
Il me semble que les odeurs
Et toute la beauté des fleurs
C'est vn don de ta bonne grace.

Le pauure forçat cadené
Au banc pour iamais condamné,
Craint du Comite la menace:
Et moy ie croy pour bien seruir
Qu'estre condamné à mourir
C'est vn don de ta bonne grace.

Le criminel en sa prison
Perd l'asseurance & la raison,
Craignant de son Iuge la face:
Moy ie prends plaisir à mon mal,
Et me semble que mon trauail
Ce soit don de ta bonne grace.

Ainsi ta diuine Beauté
Gaigne tant sur ma loyauté,
Que sans vouloir prendre l'audace
De me plaindre de ta rigueur
I'estime que toute douleur,
Ce soit don de ta bonne grace.

Au Sieur Le Digne.

L'Homme n'eſt pas icy pour croupir de pareſſe,
Il eſt né pour agir mais ſon ame maiſtreſſe,
Ne peut pas eſtre actiue en vn meſme ſuject.
Il faut qu'elle rechange en diuerſe maniere
Pour tenir en eſtat ſa force couſtumiere,
Et retourner plus gaye en ſon premier object.

Plus l'homme eſt curieux, plus il cerche & deſire,
Plus la diuerſité ſecrettement l'attire,
Pour former par la peine vn certain iugement.
Ton bel eſprit LE DIGNE eſt bien de ceſte ſorte
Car vn gentil deſir, par l'vniuers l'emporte,
Pour cognoiſtre du beau le plus bel ornement.

Lors que tu peux ſortir de la faſcheuſe peine,
D'vne affaire de poix & qu'il faut prendre halaine
Ou tu prens vn compas, ou tu prens vn pinceau.
De l'vn tu faiz vn plan de riche architecture,
De l'autre tu te plais, d'imiter la nature,
Et ſur quelque beau traict deſſeigner vn tableau.

Quittant ſouuent encor cette humeur ſerieuſe,
Ton eſprit volle au ſein, de ta Muſe amoureuſe,
Muſe qui te contente en tes plus beaux deſirs,
Quelque fois pour changer ta docte main manie,
Ta viole ou ton luth, auec tant d'armonie,
Que tu rauis l'oreille au doux de tes plaiſirs.

Mais puiſque les plaiſirs s'eſcoullent comme vne onde,
Et puiſqu'il n'y a rien de certain en ce monde
Heureux qui peut paſſer ſi doucement le temps.
Braue et gentil Eſprit qui de prudence extreme,
Parmy les vanitez peux iouïr de toy meſme,
Sans craindre la fortune, ou la force des ans.

Le ſieur de LA BORDE.

INSCRIPTION.

Du Sieur le DIGNE Sur le Temple de la. Chaſteté.

IAy voulu ce Temple choiſir
Pour celebrer l'honneur des belles,
Ie veux n'auoir rien faict pour celles
Qui n'y prendront point de plaiſir.

SEMPER.

Caſta canit Dignus caſtæ properate puellæ
Et caſto Dignum cingite flore caput.

DVRATE.

SONNET
Du Sieur Baron de Montagne Sur le Temple de la Chasteté

Ayme tant le beau chant, & la grace nayue,
Qui resonne en ce Temple, auec tant de douceur,
Que ie suis estonné d'où te vient ce bon heur,
Que d'vn stille si doux tant de force se suiue.

Ton beau vers coule ainsi qu'vn ruisselet d'eau viue,
Qui porte son tribut à son prochain Seigneur,
Et paué de beau sable en sa flottante humeur,
Va baisottant les fleurs, qui panchent sur sa riue.

Ceux qui n'ont comme moy, ouy d'vne vois plaine,
Les braues sons guerriers de ta Muse hautaine,
Croyront que ses escris, vont tousiours doucement.

Mais si lon voit sortir tes graues tragedies,
Tu feras lors cacher ces ames trop hardies,
Qui veullent tout inger, sans aucun iugement.

SONNET
De Monsieur le baillif de Ioinuille Seigneur de Mortault.

IE l'ay cent fois iugé que les sœurs courroucees,
Te puniroient en fin d'vne iuste rigueur,
Et qu'Amour mesme encor d'vne viue fureur,
Tourneroit contre toy ses flammes eslancees.

Les Muses à bon droit se sentent offencees,
De t'auoir tant aymé, & tant faict de faueur,
Amour est courroucé d'auoir mis dans ton cœur,
Pour tant de beaux sujects, tant de belles pensees.

Tu as si bien escrit les petites trauerses,
Que portent les amans, pour leurs belles maistresses,
Tu as sceu si mignard les douceurs recercher.

Mais de tous tes beaux vers, tu ne fais point de conte
Amour en est despit les Muses en ont honte,
Telles faueurs du Ciel ne se doiuent cacher.

Pour le temple de la Chasteté.

SONNET

Constance chere Nimphe heureusement accorte,
Qui m'auez honoré de vos belles faueurs,
Ie pose dans ce Temple aux piedz de vos grandeurs,
Les fidelles tesmoings de la foy que ie porte.

Mes desirs asseurez qui m'ont faict bonne escorte
A suiure le deuoir de vos iustes honneurs,
Et mes chastes pensers plains de viues ardeurs
Sont les premiers obiectz de la maistresse porte.

Ie consacre ce Temple où la Vertu s'adore
A vos yeux, mes soleils, que tout le monde honore,
Sacrifiant le cœur de ma fidelité,

Vostre douce Beauté si chaste & si bien nee
Donne tant d'aduantage à vostre destinee,
Qu'elle merite vn Temple à l'Immortalité.

SONNET.
Aux Dames mariees.

Enereuſes Beautez qui gouuernez voſtre âge
Deſſous les chaſtes lois du lict Hymenien,
Vos mutuels deſirs vous comblent de tout bien,
Dans le calme repos d'vn gracieux meſnage.

Vous donnez voſtre cœur comme vn ſacré partage
A celuy qui vous aime, & vous donne le ſien,
Et de vos cœurs vnis, par ce chaſte lien
Amour n'en faict qu'vn cœur, & n'en prend qu'vn hommage.

Cette ſaincte amitié, ſeule douceur du monde,
Vous rend de chaſte fille, vne mere feconde,
Comme vne ieune vigne abondante en ſaiſon,

Et vos enfans mignards delices de nature,
Vont croiſſant doucement dedans voſtre maiſon,
Comme ieunes Lauriers en leur gaye verdure.

SONNET

Pour les Vefues.

BEAVTEZ *qui conſeruez vos amours tant priſees*
Par les viuans attrais de voſtre chaſte accueil,
Maintenant pour aimer les ombres d'vn cercueil,
Vos conſtantes vertus ſeront eterniſees.

Ces abondantes pleurs peuuent eſtre eſpuiſees
Car la longueur du temps peut deſecher voſtre œil,
Mais il n'efface point l'honneur de voſtre dueil.
Vos flames ſont la haut dans le ciel attiſees.

Heureuſe liaiſon qui du lien ſi fort
Serre deux cœurs vnis, qu'il dure apres la mort,
Sacrifiant leur foy ſur l'autel de conſtance,

La vefue Tourterelle au haut d'vn ſec rameau
Pleure auſſi ſes regrets, comme ſur le tombeau
Vous grauez en plorant voſtre perſeuerance.

SONNET.

Pour les filles.

SEul ornement du monde, agreables pucelles,
Le threſor de la terre, & le plaiſir des cieux,
Ie conſacre ce Temple, à l'honneur de vos yeux,
Poſant ſur ſon portail vos graces immortelles.

Le deſſein releué d'inuentions nouuelles,
Semble riche en cornice, en friſes curieux,
Mais s'il a rien de beau, de grand, de gracieux,
Il prend luſtre & beauté des plus beaux traitz des belles,

Vous eſtes le ſainct Temple où logent les amours,
Vous eſtes le bon heur, & l'honneur de nos iours,
Pour vous naiſſent les fleurs de ſaiſon printanniere,

Toute choſe embellit, par vos perfections,
Et vous donnez la loy à nos affections,
Ainſi que le Soleil nous donne la lumiere.

STANCES
De Monsieur le DIGNE,
A Monsieur Thomassin, Seigneur de Mortault.

IE ne crains point qu' Amour ou les Sœurs soyent faschees
Si i'ay iusques icy mes passions cachees
Amour est tout diuin, diuines sont les sœurs
Leurs reuelations ce sont choses parfaictes
Telles diuinitez doiuent estre secrettes,
» Il ne faut prophaner les celestes faueurs.

Ce bien heureux troupeau qui doucement attire
Loing du peuple & du bruict aux deserts se retire,
Ores dessus Parnasse, ores sur l'Helicon,
Il fuit les lieux publics, cela me fait à croire
Que ce n'est pas du bruict que despend nostre gloire,
Et que la Vertu seule est nostre seul guerdon.

I'aime & ie suis aimé, cela seul me doit plaire,
De là vient mon bon heur, mais non pas du vulgaire

Controlleur general de toutes actions,
Ie laisse en plaine Mer voguer le grand Nauire
Et dedans ma barquette, au port ie me retire,
Pour iouyr en repos de mes affections.

Ie dois estre content, que celle qui enflame
De tant de feux diuins, le plus pur de mon ame,
Recognoist que ie sçay ses beautez honorer:
Sa grace fauorable, est ma gloire immortelle,
Ie ne dois rechercher ma fortune qu'en elle,
Pour la contenter seule, & seule l'adorer.

Ceux qui sçauent gouster les douceurs amoureuses
Ne publient iamais leurs graces bien heureuses,
Plus ils ont de plaisirs, & plus ils sont discrets,
Il faut dissimuler & l'aise, & la tristesse,
Et pourtant de faueurs que i'ay de ma Maistresse,
Les plus beaux traicts d'Amour me sont les plus secrets.

Couurant ma passion, i'escris sans artifice,
Les vers ne me sont rien qu'vn plaisant exercice
Pour desrober du temps, quand ma belle le veut,
Ceux qui fondent l'honneur dessus si foible attẽte
Font voir que leur Esprit de bien peu se contente,
Mais pour se contenter chacun faict ce qu'il peut.

Sur le Temple de la Chasteté dressé par le Sieur le Digne.

SI les Nimphes comme autrefois,
Habitoient encor par les bois,
Pour laisser vn notable exẽple.
Elles chanteroient tes hõneurs
Et de mille chapeaux de fleurs,
Orneroient le front de ton Temple.

Diane d'vn vœu solemnel,
Dresseroit vn bal eternel,
Le iour d'vne feste annuelle.
Les Nymphes en mille façons
Diroient mille belles chansons,
Chantans ta louange immortelle.

Ton vers à tant d'honnesteté,
Ton Temple est de telle beauté,
Qu'on ne peut trop chanter ta gloire.
Et lon estimera tousiours.
Ton vers vn paradis d'amours,
Ton Temple, vn Temple de memoire.

LVCRECE DE LA TORCIERE.

ODE
de Madamoiſelle de la Gr.

LE Digne quiconque ſoit celle,
Qui t'a de ſes beautez eſpris,
il faut bien qu'elle ſoit tres-belle
Car la grandeur de tes eſpris
Ne pouroit pas eſtre enflammee,
Que d'vne parfaicte beauté
Heureuſe beauté d'eſtre aimee
De ſi parfaicte loyauté.

Que bien heureuſe eſt la maiſtreſſe,
D'vn ſi modeſte ſeruiteur,
C'eſt quelque gentille deeſſe,
Car ie ſçay que dedans ton cœur,
Amour ne ſçauroit pas portraire
Quelque commune impreſſion,
Car ton amitié non vulgaire,
N'ayme que la perfection.

Heureuſe doit eſtre ſa vie,
Ton bon heur dois eſtre eſtimé,
Elle d'eſtre ſi bien ſeruie,
Et toy d'eſtre ſi bien aymé,
Au monde il n'eſt rien ſi honneſte
Si mignard, ne ſi doucereux,

Qu'vn amant fidelle, & modeſte,
Qui chante ſes feux amoureux.

Que ta maiſtreſſe eſt bien conſtante
D'ouir tes modeſtes diſcours,
Lors que d'vne douceur coulante
Tu luy parle de tes Amours,
Si d'vne douceur delectable
Nous liſons tes vers tant diſcrets,
Combien peut eſtre plus aymable,
Le doux de tes propos ſecrets.

TOVTE FIDELLE.

SONNET

TOus les iours le Digne, contemple,
Et ſur ſes contemplations,
Nous à baſti vn riche Temple,
Des plus belles inuentions,
Il loge en ce deſſein bien ample,
Les plus rares perfections,
Et donne raiſon de l'exemple,
Des plus chaſtes affections,
Mais apres tant de riches traictz
Apres tant d'ornemens parfaictz,
Il nous cache vn feu qui doit luire,
Et qu'il a dans le Ciel cerché,
C'eſt bien de luy que lon doit dire,
Qu'il a bien de l'eſprit caché.

LA MARCHE.

Franc. de Grand, Sieur de Briocourt Agent de ſon Alteſſe de Loraine.

Au Sieur le DIGNE.

LE Digne en ſouſpirant ton Amour qui t'eſlance
Pour voir dedans les cieux l'eternel ſouuerain,
Tu ictes en nos cœurs vne heureuſe ſemence,
Qui doit en ſa moiſſon nous produire vn bon grain.

Tu ne pouuois rien faire icy bas de plus digne,
Que de nous eſchauffer aux rayons de la foy,
Ton vers ſi doux-coulant, en vn ſubiect ſi digne,
N'a que toy de ſemblable, & de digne que toy.

Ne nous cache donc plus par vn meſpris extreſme,
Tant de ſaincts mouuemens d'vn eſprit bien remis,
Si tu les veux celer pour l'amour de toy meſme,
Tu les dois deſcouurir en faueur des amis.

BRIOCOVRT.

EPITALAME PASTORAL.

SVR le poinct du matin à l'heure
que l'Aurore,
Commence à se leuer sur l'Orison du More,
Perdant à simples traiz, ses rayons par les Cieux.
Ie vy (ie m'en souuien) le mignard Hymenee,
Assisté de l'honneur, & de la destinee,
D'vn ordre nuptial passer deuant mes yeux.

Deuant toute la troupe en ordre conuenable,
Marchoit vn ieune enfant doucement agreable,
Qui portoit dans ses mains, deux flãbeaux allumez,
Mille petits amours tremoussans de leurs ailles
Comme les papillons autour de noz chandelles
Volletoient à l'entour de ces feux bien aymez.

Apres le doux Hymen marchoient cõme en Trophees,
Cent Nymphes de quinze ãs, mignardemẽt coiffees
Portant dessus leur front des guirlandes de fleurs,
Leur teint vermillonné sembloit au teint des roses

Qui ſont ſur le matin nouuellement eſcloſes
Et qui gardent encor fraiſchement leurs odeurs.

Ce mignard eſcadron, de Nymphes gracieuſes,
Chantoit d'vn bel accord, les graces amoureuſes
D'vne extreme beauté qui les ſuiuoit ſoudain,
Elle vint apparoiſtre au milieu de ces belles,
Comme paroiſt la Lune au milieu des Eſtoilles,
Sous vne belle nuit, à lors qu'elle eſt au plain.

Voyant ceſte beauté ſi richement paree,
I'euſſe creu que c'eſtoit la belle Citeree,
Lors que parmy les fleurs elle prend ſes esbas.
En voyant ſon marcher, ſa taille & ſon corſage,
Sa grace & ſa douceur, ſi modeſte, & ſi ſage,
I'euſſe creu que c'eſtoit la prudente Pallas.

Dans vn autre eſcádron, de guerriers de deffence,
Ie vy vn cheuallier qui portoit l'apparance,
De ce Dieu qui commande, aux combats furieux.
Il differoit d'vn poinct ſeulement ſur la face,
Car Mars eſt rude & fier, l'autre de bonne grace
Portoit l'audace en l'ame, & la douceur aux yeux.

Les mignardes beautez qui eſtoient ia paſſees,
Arriuoient cependant, deſia demy laſſees
Dans le font du vallon enuironné de bois.
Au milieu du vallon, eſtoit vne prairie,
Où mille ruiſſellets, lauoient l'herbe fleurie,
Et dix mille Oyſillons, chantoient à plaine voix.

Tout au bout de ce pré, dessous vn grand vieil chesne
S'esleuoit vn autel, de branchage de fresne,
Recouuert de Lierre, & de gazons herbus,
Et du pied du vieil chesne en tirant vers la plaine
Le gracieux bouillon, d'vne belle fontaine,
Plus clair que fin cristal, sortoit à floz rompus.

Ce lieu estoit si Sainct que la forte tempeste,
N'auoit iamais touché, la venerable teste,
De ce chesne sacré, ny des boys d'allentour.
Car la Chaste Diane, & les belles Dryades
S'y retiroient l'Esté par petites brigades,
Pour euiter l'ardeur de la chaleur du iour.

Là se vint rendre en fin, toute ceste assemblee,
De ioye, de douceur, & de plaisir comblee,
Puis le petit garçon qui portoit les flambeaux.
Mist le feu dans vn pot, de fine pourcelaine,
Plein de poudre & d'odeurs, mais la flame soudaine
Brulla les aillerons, de plusieurs amoureaux.

Les Nymphes qui dansoient à leurs belles coustumes,
Voyans ces angelots auoir grillé leurs plumes
Ioyeuses de leur mal, se rioient de leurs pleurs.
Les volages Amans, disoit tout bas quelqu'vne,
Puissent courir vn iour, ceste mesme fortune,
Mais c'est trop peu de mal, pour de si grands trompeurs.

Ia desia se perdoit l'odorante fumee,

Et dessa toute en vn ceste troupe estimee,
Dansant s'estoit rendaë à l'entour de l'Autel,
Lors qu'vne belle Nymphe, entre ceste assi-
stance,
Montant sur vn grand tronc feist signe de silence
Pour declarer sur l'heure vn secret immortel.

Arrestez vous, dict elle, ô vents qui par le vuide,
Passez & repassez, & toy ruisseau fluide
Arreste vn peu ton flot, qui viste se conduict,
Escoutez ô Rochers, & vous oyseaux volages,
Si vous prenez plaisir aux celestes presages,
Des futurs accidens, ne faictes point de bruit.

Le feu n'est plus caché maintenant sous la cendre,
La flame est descouuerte, il ne faut plus attendre,
Rien ne se faict icy sans resolution.
Heureux couples d'amans, plus heureux qu'il ne
semble,
Et plus heureux encor l'amour qui vous assemble
Pour estre le subiect de la perfection.

Ie ne dy rien de vous, les Dieux vous ont faict naistre,
Auec assez d'honneur, pour vous faire cognoistre,
Mais cognoissant de loing vostre posterité,
Ie voy tant de grãdeurs, & de vertus parfaictes
Que les vostres seront encor plus que vous n'estes
Et vous conserueront en l'immortalité.

Lon verra quelque iour, le temps de vous s'approche,

Que de deux beaux surjons, tous deux de mesme
Sortirons des ruisseaux qui courãs l'vniuers, (roche,
En estendant leurs cours par diuerses manieres
Se verront à la fin, de si grandes riuieres,
Que lon sçaura leur nom, en toutes les deux mers.

Ainsi la renommee, aura dedans la bouche,
Les braues successeurs, de vostre heureuse couche,
Et si l'antique nom de voz maieurs fut grand
Ceste haute grandeur, sera si bien suiuie,
Que lon aura suject de porter quelque enuie,
A ceux que la fortune appelle au second rang.

Ceux qui de naturel, seront poussez aux armes,
Aymeront, valeureux, les plus chaudes allarmes,
Et terniront le loz, des plus braues guerriers,
Ceux que le blond Phœbus de la fureur separe,
Porteront quelque iour la supresme thiare,
Ornans leurs doctes chefs, de mille beaux Lauriers.

Si la valleur des fils, suit la valleur du pere,
Les filles retiendront la beauté de la mere,
Et la perfection sera des deux costez
Mais vostre plus grand heur c'est qu'en vostre vieillesse,
Vous aurez le plaisir de voir ceste ieunesse,
Et parfaicte en valleur, & parfaicte en beautez.

A TRES-ILLVSTRE ET
TRES VERTVEVSE DAME
Madame. D. C.
FR. D. Φ.

SONNET.

MArs *Mercure, & Venus trois puiſſances*
de celles,
Qui dominoient le point des reuolutions
Par le meſme aſcendant de leurs reflections,
Tournerent deſſus vous, leurs forces eternelles.

Venus donna la grace, & le parfaict des belles,
Mars ordonna du cœur, plein de conceptions,
Mercure compoſa voz ſages actions,
Eſleuant voz eſpris, aux vertus immortelles.

Genereuſe Amazone, ainſi de trace en trace,
Vous ſuiuez les grandeurs de voſtre illuſtre race,
Par les beaux mouuemens d'vn ſi heureux aſpect.

Ainſi vous negligez ceſte terre habitable,
Car le rond de la terre, eſt trop foible ſuject,
Pour voſtre grand eſprit, qui du Ciel eſt capable.

A Madamoiſelle de Champdenier, Anne de Rochechouard.

SONNET.

PEtite & belle Nymphe, à qui des
la naiſſance,
Le Ciel a prodigué tant de riches
faueurs,
La deeſſe de Chipre, enuie voz
honneurs,
Cognoiſſant le futur, de voſtre
heureuſe enfance,
Voſtre douce ieuneſſe en floriſſant s'aduance,
Comme vn bouton de roſe, entre les autres fleurs.
Vous forcerez vn iour, tant d'honnorables cœurs,
Qu'amour eſtablira dans voz yeux ſa puiſſance.
Croiſſez douce beauté, puiſſiez vous touſiours croiſtre,
Imitant les vertus des Nymphes de ce cloiſtre,
En attendant l'effect des forces de voſtre œil.
Car voſtre œil gracieux, en la fleur de voſtre âge,
Sur toutes les beautez aura meſme aduantage,
Que ſur les feux du Ciel peut auoir le Soleil.

LES REGRETS D'ARMIDE
TIREZ DV TASSO.

QVE t'ay-ie fait cruel? qu'elle fureur t'incite
De desdaigner ma grace & de prendre la fuitte?
Qui te peut esmouuoir maintenant de partir?
Si tu m'as voulu bien, si ie t'ay semblé belle
Pourquoy cœur desloyal, comme vn traistre infidelle
Forçant les loix d'Amour t'en veux tu repentir?

Considere, inconstant, ma passion trop forte
Si le Vent & la Mer mon triste cœur emporte,
Emporte encor le reste & ne me laisse ainsi
Ou si de me plus voir tu as perdu l'enuie
Arrache moy l'Amour, ie n'auray plus de vie,
C'est l'Amour seulement qui me faict viure icy.

Arreste encor vn peu, ne tourne pas la poupe,
Areste pour ouyr ces mots que i'entrecoupe,
De sanglots, de despits, de regrets, & desmoy,
Ie ne veux retarder ta fuite commencee,
Ie te veux aduertir, la Mer est courroucee,

Mais i'ay peur pour celuy qui me fausse la foy.

Las! si iamais ton cœur se fleschit par priere,
Escoute pour le moins ma parolle derniere,
Tu ne peux (desloyal) refuser de m'ouyr,
Ie ne demande plus ta faueur amoureuse,
Tu fuis, pour la donner à quelque plus heureuse,
Helas! c'est ce regret qui me fera mourir.

Tu ne dois auoir peur que ceste voix tremblante,
Te prie desormais comme vne triste Amante
Qui nourrit quelque espoir de quelque plus doux
Ie sçay bien que ie pers le cœur & l'esperãce (sort,
Mais si le souuenir de mon amour t'offence,
Escoute pour le moins les propos de mã mort.

Tu destournes la veuë, ha! pariure infidelle,
As tu si tost perdu ceste douce estincelle
Qui te fust autrefois plus chere que les yeux?
Sont cela les effects de ta belle promesse
Lors que i'estoy ton cœur, ta vie, & ta maistresse,
Et que tu t'estimoy plus heureux que les dieux?

Si l'amitié premiere en haine s'est changee,
Et si tu prens plaisir de me voir affligee,
Ie ne veux destourner ton plaisir ny ton bien,
Va iouyr de ta haine à mon desaduantage
Martyrise mon cœur, tourmente mon courage,
Qui ne craint point la mort, n'a plus crainte de rien.

Adiouste si tu veux aux beaux faicts de ta gloire
Pour te brauer de moy, que tu as la victoire
D'vne Dame qui t'aime & t'a donné son cœur.
Mocque toy de mon mal et de mes folles flames
Mespriſe mes douleurs, ma requeſte, & mes larmes
Le vaincu doit ſouffrir, ce qui plaiſt au vainqueur

Va conter ſur le ſein d'vne autre mieux appriſe,
Entre les doux baiſers, entre la mignardiſes,
Quelle eſtoit mon humeur, ma grace & mes diſcours
Tu te peux bien vanter d'auoir eu la puiſſance
Sur celle à qui les Roys rendoient obeiſſance
Et que tu poſſedois ſa vie & ſes amours.

Ce malheur m'eſt bien deu, car i'ay tramé moy meſme
Les premiers mouuemens, de ce malheur extreſme
I'ay eu l'ame trop douce, & le cœur trop ſoudain,
Iay façonné mes yeux afin de le ſurprendre,
Ie penſois l'auoir pris, mais que pouuoy-ie attendre
D'vn eſtranger paſſant qu'vn amour incertain.

Pour le iuſte guerdon d'vn amour aſſeuree
Me voila maintenant ſeulette demeuree,
Mais ſi tu as encor quelque traict d'amitié:
Si tu tiens de la foy encor quelque eſtincelle,
Eſcoute moy de grace auant que faire voille
Si ce n'eſt par amour, ſoit au moins par pitié.

Si tu as le cœur noble, accorde ma requeſte
Que ma beauté captiue honore ta conqueſte,

Permets que ie te ſuiue, & ſoudain ſi tu veux,
Ie coupperay l'honneur de ceſte treſſe blonde
Que tu trouuois iadis la plus belle du monde
Qui a quitté ſon cœur, peut quitter ſes cheueux.

I'yray par tout le monde, Et i'ay trop d'aſſeurance
Pour monter à cheual pour te porter la Lance
T'aſſiſter & te ſuiure au milieu des combas,
Si tu es aſſailly, ie te ſeray voyſine,
Pour receuoir les coups dans ma ferme poictrine
Heureuſe ſi ton œil daigne voir mon treſpas.

HYMNE.
Conditor alme ſiderum.

GRAND Dieu createur des eſtoilles
Lumiere des yeux de la foy,
Mon Chriſt mon Sauueur & mon Roy,
Eſcoute les pleurs des fidelles.

Voyant toute l'humaine race
Suiecte aux rigueurs de la mort
Tu l'as ſauuee en ceſt effort
Dedans le haure de ta grace.

Sur le vespre au declin du monde,
Seigneur tu es venu à nous
Sortant comme vn Roial espoux
D'vn Palais où l'honneur abonde.

Sous la force de ta puissance,
Tous les Cieux doiuent s'abaisser
Et la terre doit confesser
Que tout te doit obeissance

Nous t'adressons nostre priere
O grand Iuge de l'vniuers
Garde nous du traict des peruers
Au point de nostre heure derniere.

Louange, honneur, Vertu & gloire
Au Pere, au Fils, au sainct Esprit,
Soit tousiours sans terme prescrit
Par tout de memoire en memoire.

SONNET.

A Monsieur Thomassin Sieur de Mortault Baillif de Ioinuille.

PVisque lon a tourné c'est coustume en loy,
Qu'il faut perdre à la court quelques ans de nostre âge,
Si la diuersite nous y peut rendre sage.
Ceste Court si diuerse apporte trop dequoy

I'obserue mille traicts & bien souuent ie voy
Dix milles changemens en vn mesme courage
I'apprens à me garder de croire à tout langage
Car il ne faut pas croire à qui n'a point de foy.

Les incommoditez ne me sont point fascheuses
I'ay trop couru le monde & les mers orageuses
M'ont apris de porter toute sorte d'ennuy

Ie suis desia grand maistre à feindre ma pensee
Et mon ame n'est plus d'autre chose offensee
Sinon qu'il me faut viure à la court sans amy.

A MONSIEVR DE LA BERGERIE.

QVay-ie veu dedans Rome, vn theatre de ruyne
Milles marbres rompus pelle melle en vn tas
I'ay veu en mille endroicts dont lon faict vn grand cas
Les signes apparans de la fureur diuine.

I'ay cent fois admiré la Colomne Antonine
Leuant les yeux enhaut, mais regardant à bas,
I'ay veu que sur son plan le temps n'espargne pas
Ceſt embelliſſement qui peu à peu se mine.

I'ay veu le Campidole & non tel toutesfois
Qu'il estoit esleué, alors que les François
Y tenoyent assiegez les Senateurs de Rome.

De ces ruines en fin ie puis tirer ce bien
Que si les marbres durspar le temps ne sont rien
I'appren auec le temps, que c'eſt peu que de l'homme.

EPITAPHE

Du Sieur D. L. H. Cheualier de Malte.

CEluy qui giſt icy tout bruſlant du ſainct Zele
Du deuoir de ſa charge eſtoit ſi curieux,
Que meſme au dernier poinct, qui luy ferma les yeux,
Il menaçoit encor le barbare infidelle.

Son eſprit enflammé de ſi iuſte querelle,
Pour cercher du ſecours ſembloit voller aux Cieux
Et ſe reſiouiſſoit d'aller deuotieux
Trouuer ſa recompence en la vie eternelle.

Heureux qui peut ſeruir en ceſte iuſte guerre,
Contre les Hotomans, vrais enfans de la Terre,
Qui n'ont rien que le vice & l'orgueil pour obiect

Si la mort eſt louable en vne grande charge
Celuy qui giſt icy a eu de l'aduantage
De mourir & de vaincre en vn ſi ſainct ſuiect.

SONNET
Sur la famine.

Ay veu cent & cent fois les vieillards à leurs tables
Louer le temps passé pour blamer les presens
Et d'vn graue discours, regretter ce bon temps
Que le gland nourrissoit noz peres venerables.

Helas! voicy les temps, mais ô temps deplorables,
Que lon a tant prisez en nos premiers parens
Ils ont vescu de gland, nous voyons tous les ans
Que le gland sert de pain aux pauures miserables.

Les Peres ont mangé en repos leurs racines
Et nous plains de malheurs, de guerre, & de ruines,
Nous ne mangeons iamais qu'auec estonnement.

Mais à nostre malheur nous differons des peres,
C'est que pour leur salut ils viuoient sobrement,
Et nous pour nos pechez nous viuons en miseres.

SONNET
A Madame la Vicomteſſe.
De M.

DIANE *au double front ſous le noir de la nuit*
Au plain de ſon beau rond ne ſe monſtre ſi belle,
Comme voſtre beauté ſous l'ombre de ce voille
Prend vn luſtre aggreable, & vif ment reluit.

Vos yeux ſemblent aux rais de celuy qui conduict
Par les Cercles des cieux la lumiere immortelle
Beaux yeux où la vertu de ſa viue eſtincelle
Sur le front de l'honneur, milles graces produict,

Puiſque pour enrichir voſtre beauté celeſte
Le ſort vous donne tout & n'a plus que le reſte
Et ne peut plus monſtrer de ſi digne ſuiect

Il faut que tout ainſi que vous eſtes extreſme
Si lon veut encor voir quelque traicts du parfaict
Que de voſtre beauté vienne vne autre vous meſme

Sur la deuiſe d'vn Treſ-illuſtre Prelat. A. D. LA. R.

In tactu intactus.

SONNET.

PVIS qu'il nous faut paſſer ce monde miſerable
Si plein d'impieté, de vice, & de malheur
Heureux cent fois celuy qui commande à ſon cœur
Et voit paſſer le mal, ſans le rendre coupable

Pour tirer de ce monde vn plaiſir delectable
Il faut ſentir cent fois, la peine, & la douleur,
Le printemps porte ainſi pour ſon plus riche bonneur
Sur l'eſpineux Roſier ſa fleur plus aggreable.

Voſtre ame qui fleurit heureuſement parfaicte,
En ce temps corrompu ſe conſerue ſi nette,
Que vous voyez le mal ſans en eſtre taché,

Ainſi le beau Soleil, continuant ſa ronde
Paſſe diuerſement ſes rayons par le monde
Et touche toute choſe, & ſi n'eſt poinct touché.

A monsieur de R. sur son mariage.

IE me plains de moi-mesme, & de ma destinee,
Qui m'oste le plaisir de te voir bien heureux,
Apres auoir souffert tant de traiz amoureux,
Ranger ton amitié sous les loix d'Himenee.

Puisse ta douce ardeur n'estre point terminee,
Que ton lict soit comblé de baisers doucereux,
Que ce ne soit qu'vne ame, & qu'vn cœur de tous deux,
» Vne vraye amitié doit estre fortunee.

Ha! que ie veux de mal, à ses mauuaises ames,
Qui sãs cognoistre amour, mesprisent tãt les dames,
Et fuient malheureux ce bien heureux lien.

Il n'ont pas recogneu, le repos de la vie,
Qui est sans ce bon heur de mille maux suiuie,
C'est pour viure content, le comble de tout bien.

EPITAPHE
De Madamoiſelle Anne
D.S.M.

ALORS que ſur le poinct de noſtre
derniere heure
Nos corps ſont reſerrez ſous les
ſombres ſeiours
Nos eſprits vont au Ciel pour y re-
ſter touſiours
Et changent ceſte vie en vn autre meilleure

Si de nous icy bas quelque choſe demeure
Exemple de l'effort du fleuue à ſept retours
C'eſt ce beau ſouuenir qui dure apres nos iours
Que la ſaincte vertu ſur ſa fermeſſe aſſeure

Si l'eſpoir de ce bien te touche en quelque choſe
Iet te des fleurs paſſant ſur la tombe ou repoſe
Celle qui laiſſe icy vn eternel renom.

Les fleurs durent bien peu, nos iours ſont peu durables,
Mais les belles vertus ſont touſiours memorables,
Heureux qui peut ainſi eterniſer ſon nom.

STANCES
Presentées à la Royne à Chenonceaux par vne Nymphe.

I'Estoi parmy les prez où les mignards
Zephirs,
Vont caressant les fleurs, de mille doux
soupirs,
Pour gaigner la faueur des compagnes
de Flore,
Mais ayant entendu le desiré retour,
De tant de deitez, i'ay quitté ce seiour,
Afin de faire honneur à celle que i'honnore.

Madame c'est à vous, qui retenez des cieux,
La grandeur sur le front, & la douceur aux yeux,
Que chacun recognoist pour vnique dessee,
A vostre heureux retour, tout rit en ce païs
Les iardins, & les prez, en sont tous-refleuris
La presence des dieux, n'apporte qu'allegresse.

Mais les prez n'eurent onc, tant de diuersitez,
Tant de plaisant email, ny tant de nouueautez
Tant de bonnes odeurs, ny tant de fleurs si belles,

Que voſtre maieſté, ſe pare richement,
De Royalles vertus, & de tout l'ornement,
Dont ſe peuuent parer les graces immortelles.

Que bien heureuſes ſont celles qui ont l'honneur,
De ſeruir, & de voir, voſtre ſaincte grandeur,
Ioincte à tant de beautez qui meritent vn Temple,
Voſtre nom ſeulement, rend les vices confus,
La France tous les iours, ſe mire en voz vertus,
C'eſt ſur les deitez que lon doit prendre exemple.

Iunon vous doit bien ſuiure, & Pallas doit quiter
L'olimpe ſourcilleux pour venir imiter,
Voſtre vraye prudence, & la belle Diane
Auec tout le troupeau des Driades des bois,
Doit ſuiure voſtre Court, pour viure ſous voz lois,
Car où voſtre œil paroiſt, rien ne paroiſt profane.

SONNET.

VISQVE l'homme eſt rempli de tant d'ambition,
Puiſ-qu'il eſt tourmenté, d'vne ſi dure guerre,
Que s'il auoit à luy tout le rond de la terre,
Il ne ſoulleroit pas ſa folle paßiou.

Que ne prend il la peine en ceſte affection,
De regarder le Ciel, qui tout le monde enſerre,
Il auroit mille fois moins de peine à l'acquerre
Et auroit plus de gloire, à la poſſeßion.

Le Ciel eſt vn grand cercle, & la terre eſt ſon poinct,
Le poinct eſt vn ſuject qui ne ſe partit poinct,
Le cercle eſt tout capable en ſa circonferance,

Mais celuy qui s'adonne, aux choſes d'icy bas,
Arreſte ſur le poinct le pied de ſon compas,
Et iamais l'autre pied, ſur l'infini n'aduance.

Sur la deuiſe d'vn cheuallier.

A Eterno Coniuncta Iugo.

SONNET.

EN mille & mille lieux, i'ay couru la fortune,
Sous les forces d'Amour, & les effors de Mars,
I'ay ſouffert les tourmẽs i'ay paſſé les haZards,
I'ay broſſé, i'ay cinglé, la route non commune,

Celuy qui ſur les flotz de l'orageux Neptune,
A veu briſer cent fois, ſa nef en mille pars,
R'aſſemble encore en fin, les aiZ du bris eſpars,
Et reſaluë encor la bonace opportune.

Sans m'eſtonner iamais des amoureuſes flames,
Sans m'esbranler iamais des guerrieres alarmes,
I'ay ſuiuy l'vn & l'autre, Or d'vn vœu ſolemnel

Sans plus me ſoucier des mondaines trauerſes,
I'allie pour iamais, ſous vn ioug eternel,
Et les guerriers efforts, & les flames diuerſes.

A MONSIEVR DE VERVILLE, Sur les Discours du Poliphile.

TV as en fin trouué sage & sçauant VERVILLE
Vn suiect de merite & propre à ton humeur,
Lors qu'en son naturel i'ay leu le Poliphile,
I'ay creu que ton Esprit suiuoit mesme labeur.

Ce doux & docte Amant rempli des cognoissances
Qui ne se treuuent plus qu'entre les curieux,
Par le plus beau sentier des plus riches sciences
Conduict vne belle Ame au plus beau lieu des Cieux.

Amour luy donne force, & l'obiect de sa Belle
Tourne ses passions sur les tours de son œil:
Comme le beau Soucy par force naturelle
Tourne tousiours la face au rais de son Soleil.

Amour est le flambeau d'vne Ame de merite

Qui s'eſleue & ſe pouſſe à chercher le parfaict:
Ceux qui n'ont ce deſir pour leur ſeure conduite,
Iamais en grands deſſeins ne feront grand effect.

Pour ſeruir la beauté qui ſeule luy commande,
Et qui ioint les vertus à ſes perfections:
Il trauaille ſans ceſſe, & courageux il bande
Tout le plus vif effort de ſes conceptions.

Cela le faict entrer dans la Cabale ſainte
Des Chimiques ſecrets, où il treuue du iour:
Et s'il fait dans le Ciel quelque autre belle pointe,
Il eſt touſiours porté ſur les aiſles d'Amour.

Il ſçait la verité des pures medecines,
Par l'eſſence cogneuë aux ſimples plus cachez:
Et tire ingenieux des communes racines,
De merueilleux effects non encor recerchez:

Puis dans l'antiquité des ruines d'vn grand Temple
Sur les reſtes briſez des ornemens perdus,
Par vn point qui n'aura que luy ſeul pour exemple,
Il treuue la pratique & l'ordre du ſurplus.

Il enrichit ainſi la belle Architecture,
Tirant de ce deſert les traicts enſeuelis:
Et garde les beautez auec tant de meſure,
Qu'en ſes moindres deſſeins les traicts ſont accomplis.

Mais lors qu'en ces douceurs il eſgaye ſon Ame,

Il tire d'vn beau feu la clarté de son Eau
C'est vne Eau lumineuse où se nourrit la flame,
Qui sans diminuer sert d'eternel flambeau.

Subtile invention que ie laisse à comprendre
Au gentil curieux qui la peut estimer:
L'eau se tire d'vn feu qui ne faict point de cendre,
Et qui bruste tousiours sans iamais consumer.

Il faict en d'autres lieux d'autres beautez paroistre,
Dans la diuersité de ses chastes tourmens:
Mais ce qui touche au cœur ne se peut recognoistre,
Que par les yeux ouuerts des plus sages Amans.

Tu fais ainsi VERVILLE, *& ton labeur s'esgale*
Aux occultes moyens de si rares Esprits:
Car pour couurir le feu qui ne bruste, n'exhale
Des discours de l'Amour tu couures tes escrits.

Quand verrons nous ta Nymphe en la troupe des belles,
Accomplir son voyage, & finir ses regrets?
Ce sera lors qu'Amour sous l'ombre de ses ailles
Couurira le grand Oeuure, & mille autres secrets.

Trois grands Princes de l'Inde, où le Soleil se leue,
Feront preuue du sel, du souffre, & du miroir:
Mais puis qu'Amour sera le iuge de la preuue,
Ceux qui n'aimeront point, ni pourront rien sçauoir.

Hà! que ie veux de mal à ces ames forcees,
Qui ſans cognoiſtre Amour, meſpriſent tant ſes feux,
L'on ne peut conceuoir des galantes penſees,
Si le penſer n'eſt prins d'vn ſuiect Amoureux.

Epitaphe de vertueuſe Damoyſelle Madamoyſelle de L.

Pris du latin.

CElle qui git icy, prudente, honneſte, & ſage,
Luiſant comme vn Soleil en la fleur de ſes ans
Auſſi belle d'Eſprit, que belle de viſage,
Dedans ſa chaſte couche eſt morte ſans enfans.

Le Ciel qui luy gardoit le celeſte heritage,
Eſchauffoit ſes eſpris de ſes feux non brullans,
La terre aura (dict-il) le corps pour ſon partage,
Et moy i'auray l'Eſprit, que i'ay logé dedans.

Ainſi le Ciel plus fort, retenoit la puiſſance,
Sur l'Eſprit eſchauffé de ceſte cognoiſſance. (beau,
Qui conduit les vertus, au clair d'vn ſainct flam-

Ce qui eſtoit de terre, en la terre ſeiourne,
Mais le fœcond Eſprit, dedans le Ciel retourne,
Laiſſant ſa froide cendre, encloſe en ce tombeau.

SONNET.
Pour M. de bon Port.

LE silence addoucy d'vn repos gracieux,
Conduisoit doucement les pas d'vne nuict brune,
Le sommeil tenoit tout sous la force commune,
Lors qu'vn songe se forme, & paroist à mes yeux.

Ie vy lors vn grand Roc, qui s'esleuoit aux Cieux,
Assis au plus profond du regne de Neptune,
Et dessus le plus haut paroissoit la Fortune,
Qui deffendoit l'abort de ce port precieux.

Ie vy mille vaisseaux sous vne mesme estoille,
Pour aborder ce Roc voguer à plaine voille,
Sans craindre les dangers du difficille abort.

Mais les choses de prix ne sont pas bien aisees,
Ie vy dedans les flots mille barques briſees,
Et vn vaisseau tout seul paruenir à BON PORT.

SONNET
A Madame la Vicomteſſe, de la C. S.

SI l'ordinaire cours ne trompe
point mes yeux,
Ie treuue au iuſte poinct de vo-
ſtre deſtinee,
Que de deux beaux beſſons
vous ſerez fortunee
Car en ce meſme aſpect Ve-
nus preſide aux Cieux.

L'vn doit eſtre vn beau fils, accord, & gracieux,
L'autre vne belle fille, & prudente, et bien nee
Ainſi ſur l'aſcendant, par la ligne ordonnee,
Se treuue le rencontre au calcul curieux.

L'vn aura les valleurs, & les honneurs du pere
L'autre aura les douceurs, & les meurs de la mere,
C'eſt tout ce que les cieux peuuent donner de beau.

Comme voſtre vertu tout ce ſiecle redore,
Vous pouuez d'vn beau fils, faire vn Phœbus nou-
Et d'vne belle fille, vne rare Pandore. (ueau,

EPITAPHE de M. D. B.

CEluy qui git icy fut mignon de Cipris,
Fils aisné du grand Mars, tout remply d'asseurance,
Qui au futur dessein d'vne braue esperance,
Nourrissoit hautement ces illustres espris.

Sur tous ceux de son siecle il emportoit le pris,
Dorant de ses Vertus le grand ordre de France,
Sa grandeur comme vn iour sortoit en apparance,
Mais il fut en la fin de la Parque surpris.

Il auoit tousiours eu la Grace fauorable
De la Fortune Amie & du Sort secourable,
Mais l'vn rompant son cours, l'autre l'a delaissé.

Ainsi sans y penser nostre vie est surprise,
Iamais sans grand danger ne fut grande entreprise,
Tant va le pot à l'eau, qu'en fin il est cassé.

SONNET.

DE H.D. P.

UN PAGE *Noble & braue, & viuement accort,*
Giſt deſſous ce tombeau, qui par grande diſgrace,
Pour maintenir l'hõneur, & le nom de ſa race,
Eſleut auant le temps vne honnorable mort.

Pour ſi iuſte querelle il ne craint point l'effort,
Mais dans ſes ennemis, il ſe pouſſe d'audace,
Et ia ſon bras vainqueur luy donnoit de la place;
Alors qu'vn coup mortel, fit rechanger le ſort:

Il mourut ſur le champ, que ſon courage honore,
Et pour ſi braue effect ſon Renom dure encore,
Car en âge ſi tendre, il mourut combatant.

Voila que c'eſt, PASSANT, *que de viure ſur terre,*
Outre ce que iamais l'homme n'y eſt content
La mort en cent façons luy faict touſiours la-
gueerre.

EPITAPHE De Madamoiſelle D. B.

BElles qui cheriſſez le deuoir, & l'honneur,
Couronnez ce tombeau, de couronne nouuelle,
Ceſte beauté merite vne gloire immortelle,
Qui eut dãs vn beau corps, la force d'vn grand cœur.

Vn iour que ſon eſpoux, aſſailly de fureur,
Cedoit à l'ennemy plein de rage cruelle,
Elle ſort courageuſe, & d'vne ame fidelle,
Se preſente ſans crainte, & s'oppoſe ſans peur.

Elle reçoit vn coup, qui cruel vint deſcendre
Deſſus les chaſtes liz de ſa poictrine tendre,
Elle tombe, & ſe treuue aux portes de la mort,

Son Ame par ce coup fut dans le Ciel rauie,
Elle aimoit ſon eſpoux, & l'honoroit ſi fort,
Qu'elle voulut mourir pour luy ſauuer la vie.

SONNET
D'vne Damoiſelle au Sieur le DIGNE. Sur le Temple de la Chaſteté.

MVSES ſi quelquesfois vous auez
Couronné
Du Tracien harpeur la Perruque immortelle,
Le Digne doit auoir la faueur toute telle,
Qui a ſi dignement voſtre los eſtonné,

Et vous qui iouiſſez d'vn eſprit ſi bien né,
Belles dont les beautez font la France ſi belle
Retenez le pour voſtre, & d'vne main pucelle,
Poſez deſſus ſon chef le laurier deſtiné.

Il chante voſtre loz d'vne chaſte eloquence,
D'vn reciproque honneur l'honneur ſe recompẽce,
Son Nom doit à iamais eſtre bien renommé.

Ordonnez entre vous que ſi iamais il ayme
Quelque honneſte beauté, qu'il ſoit aymé de meſme.
Vn ſi gentil eſprit merite d'eſtre aymé.

A Monsieur le Digne. Sur le Temple de la Chasteté.

SONNET.

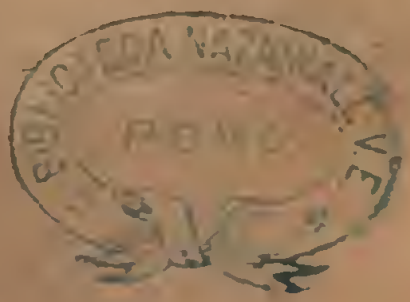
QVE ie te sçay bon gré de mespriser le DIGNE,
Ces esprits delicats qui ne peuuent priser
Que leurs propres desseins, toy sans te desguiser
Tu ne fais point d'estre de leur langue maligne.

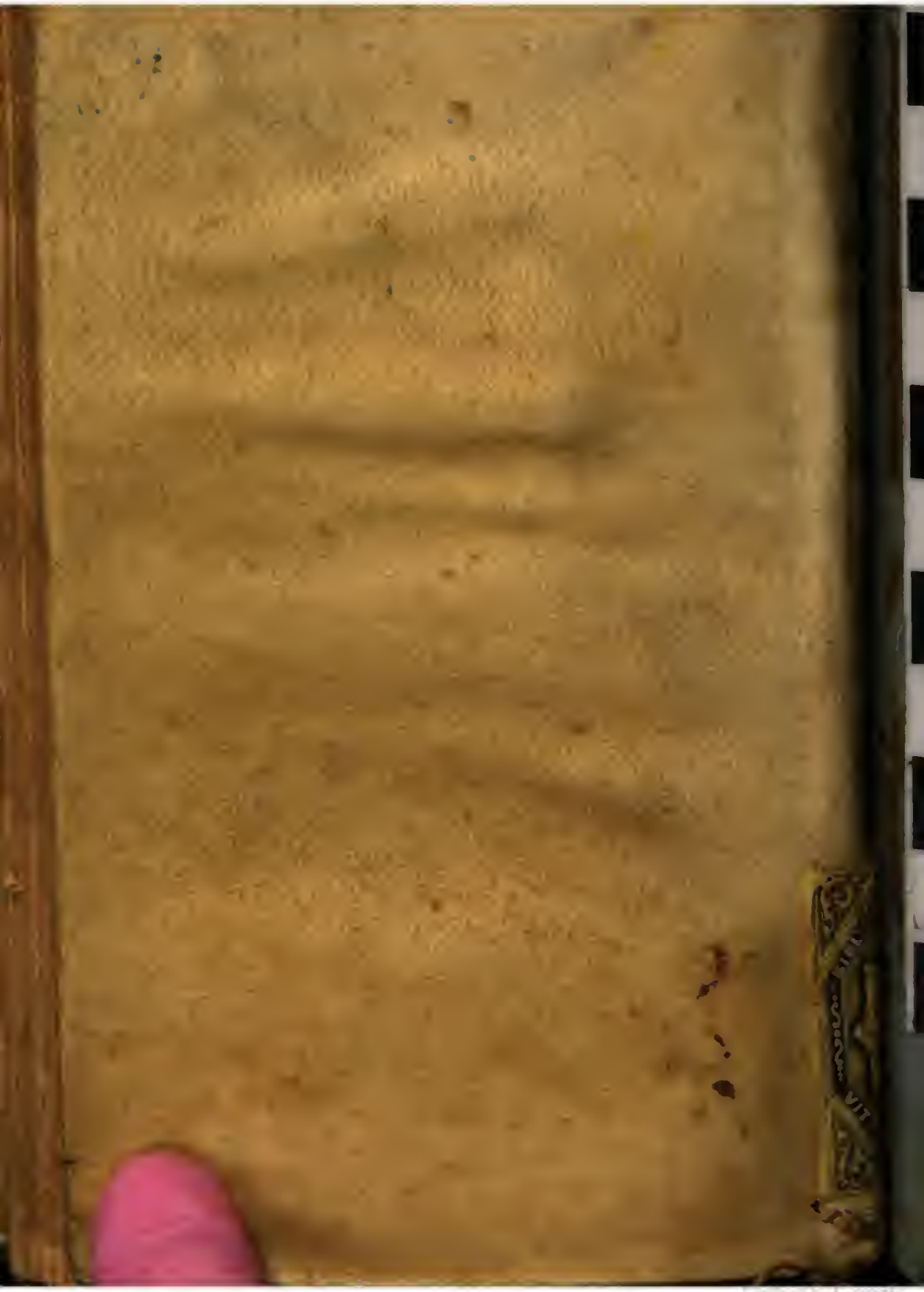
Ton chant est aussi doux que le doux chant d'vn cygne,
Qui veut sa mort prochaine aux eaux prophetiser
Ie loue ton Dæmon qui t'a faict aduiser
Et de chanter si bien & d'vn subiect si digne.

Mais i'estime beaucoup qu'vne si chaste Dame,
Soit au front de ton Temple & que ta douce flame)
Esclaire l'vniuers sous son authorité,

Car puisque ce discours luy plaist, il ne peut estre,
Que bon, que beau, que bien, que faict de main de maistre
Et digne de l'honneur que tu as merité.

I.T.R.



FIN DES OEVVRES

CHRESTIENNES